Hugues Le Roux

-

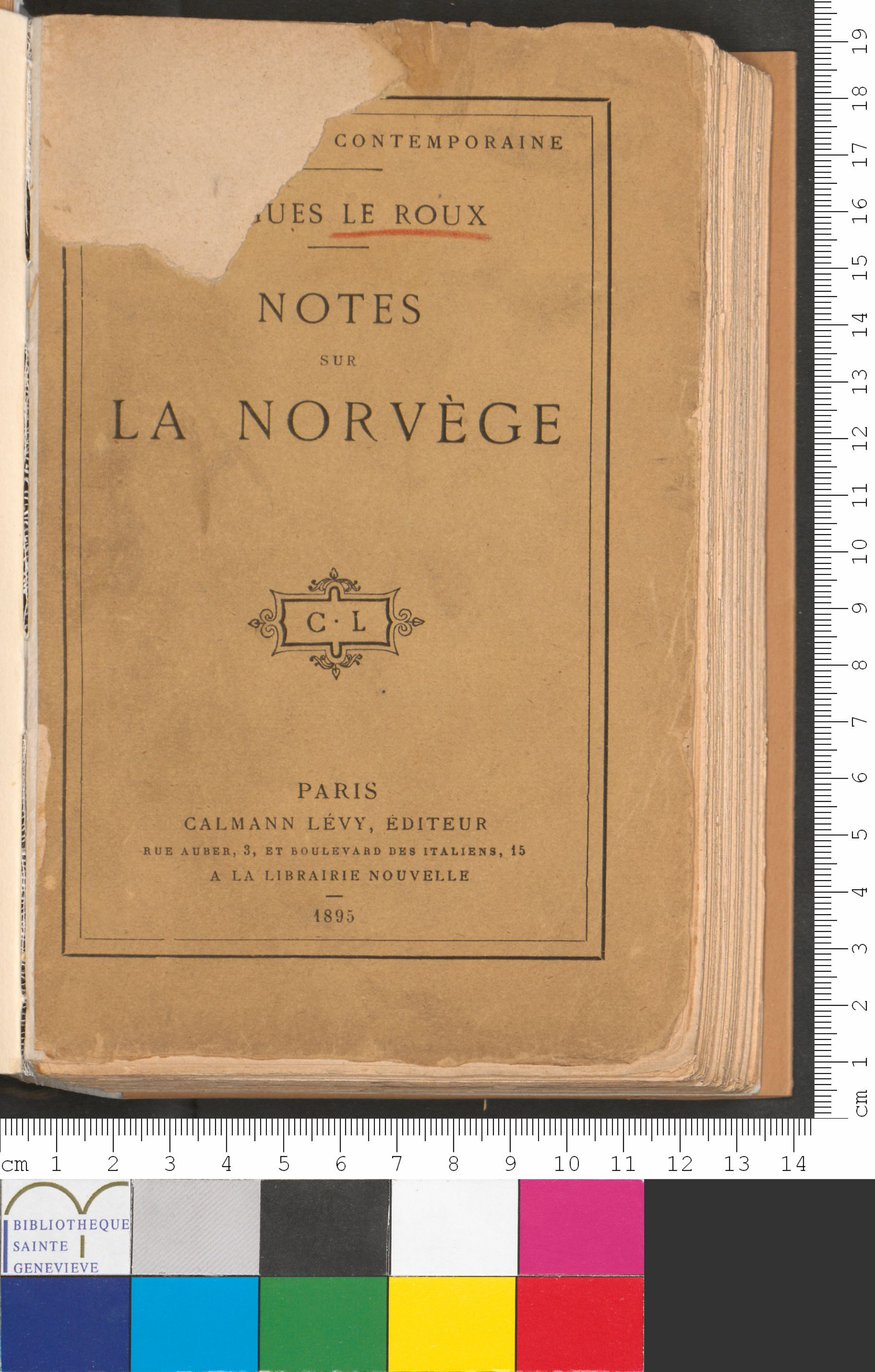
NOTES

SUR

LA NORVEGE







CONTEMPORAINE

GUES LE ROUX

NOTES

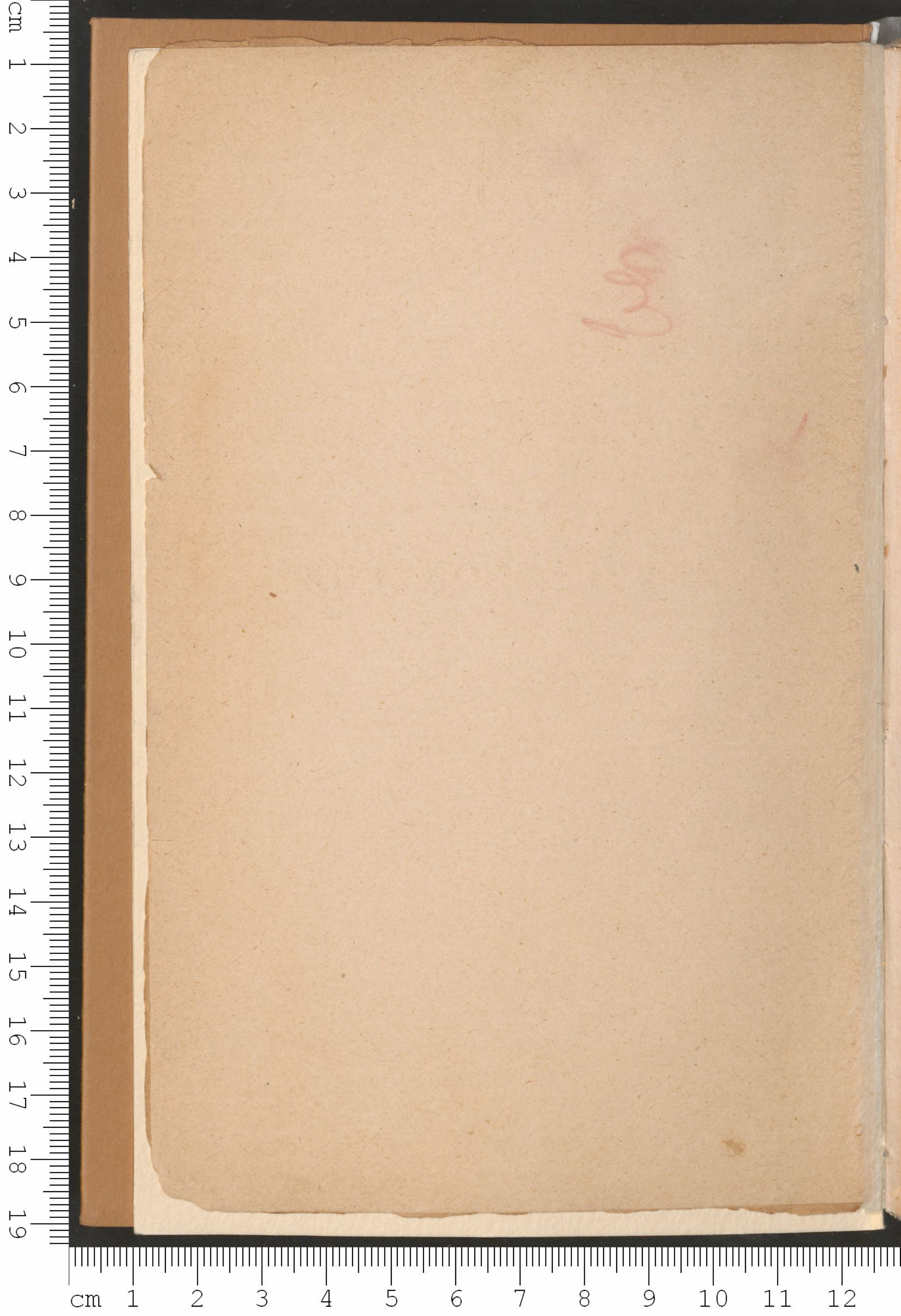
SUR

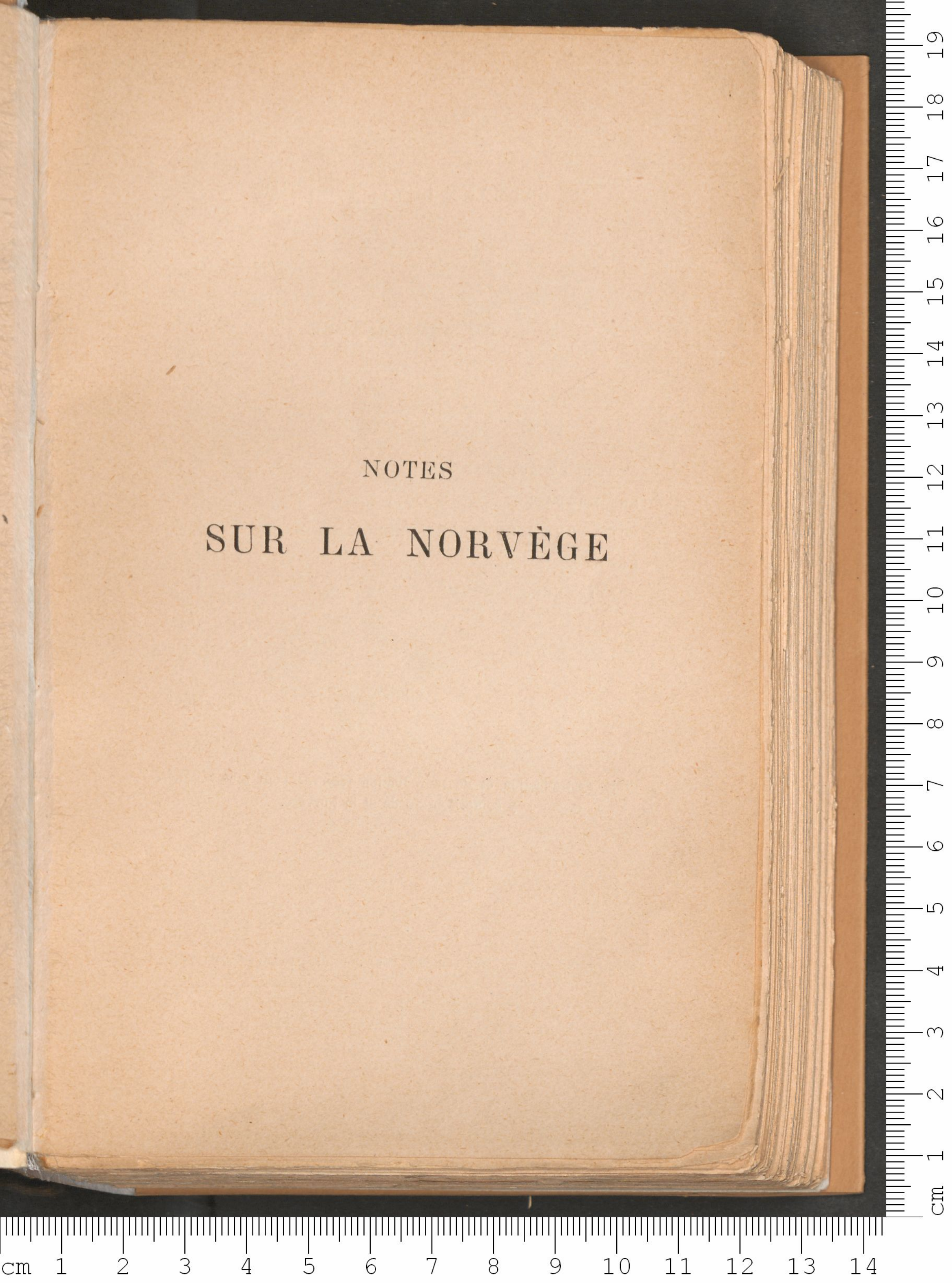
LA NORVÈGE

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

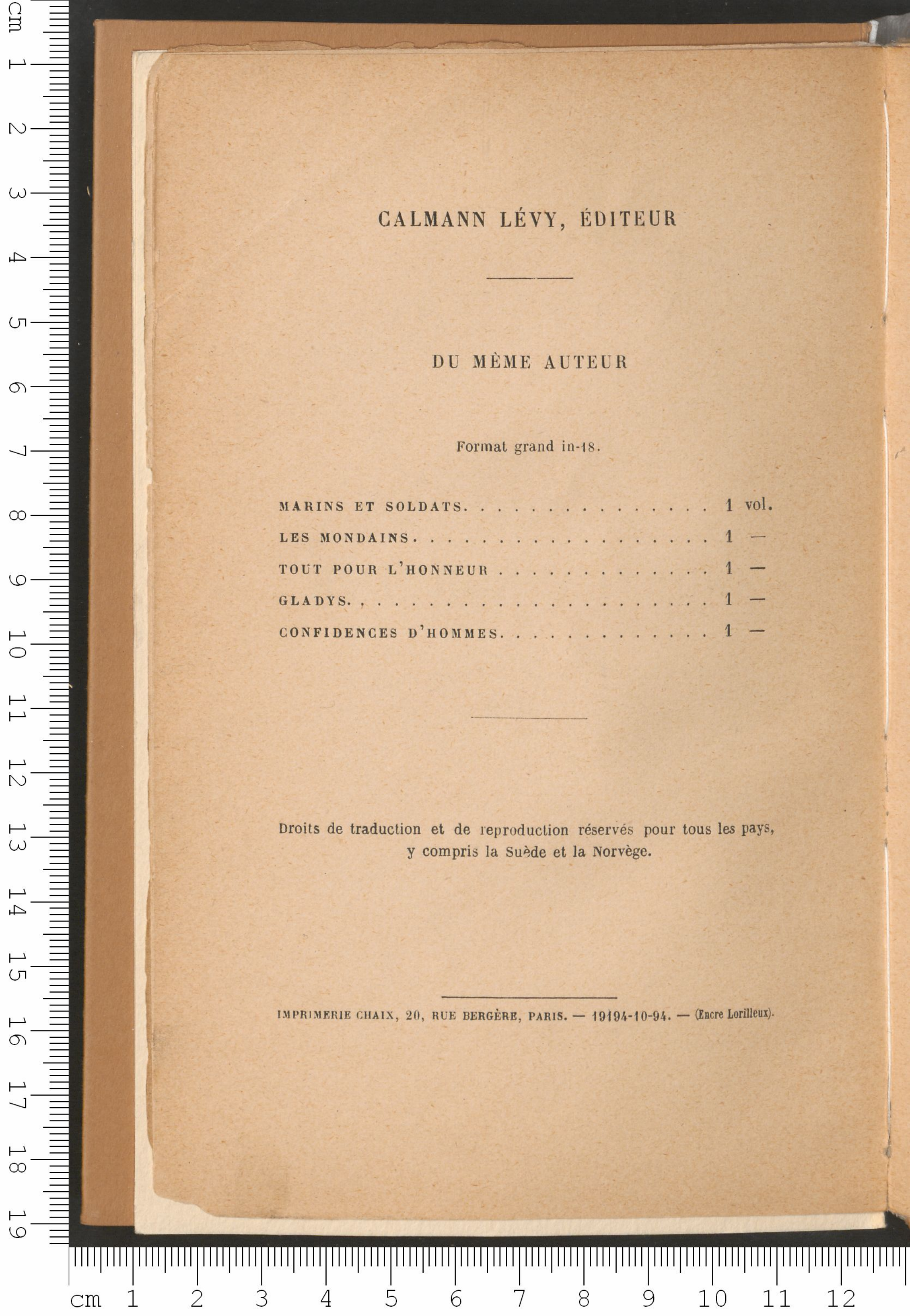
1895





NOTES

SUR LA NORVÈGE

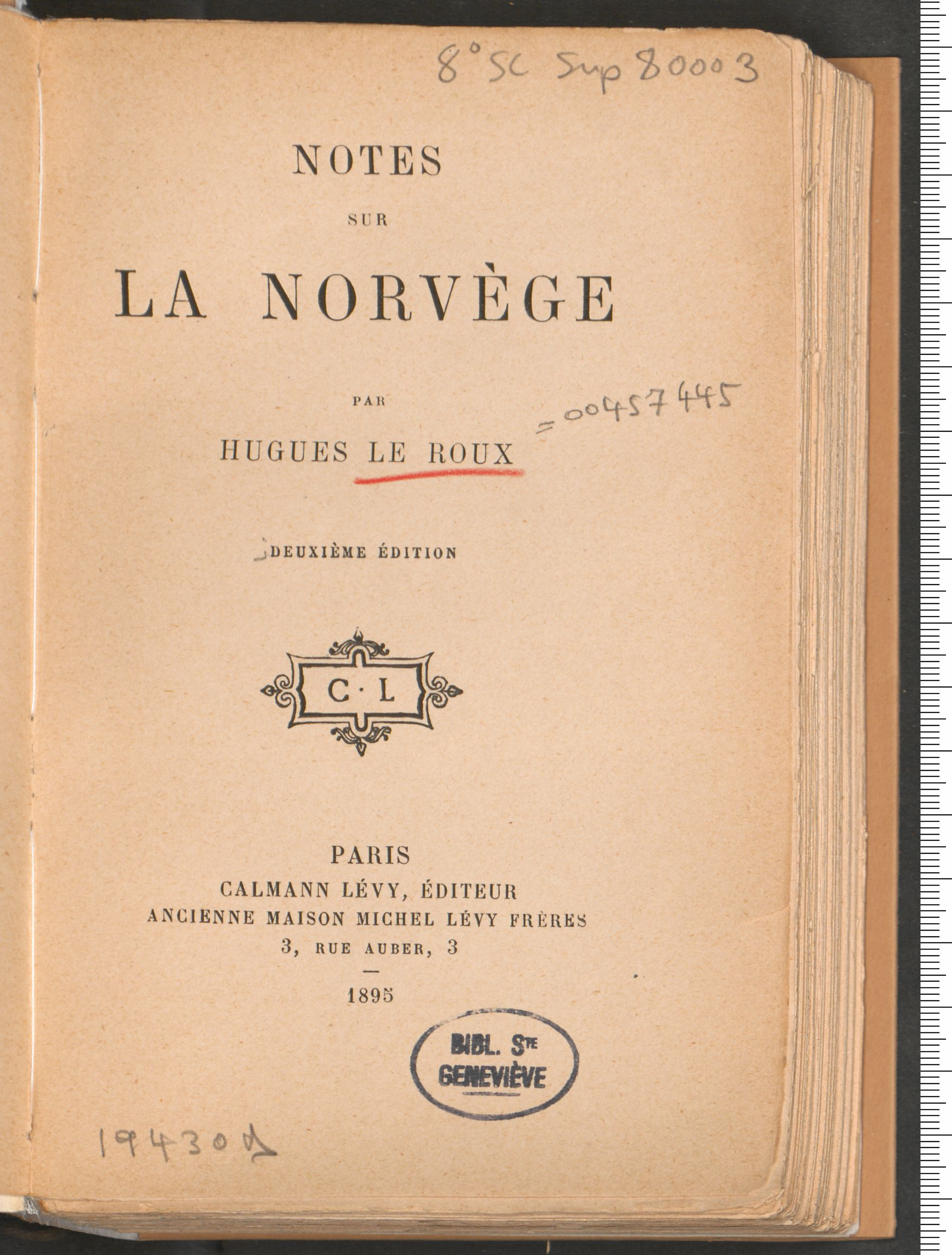


CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 19194-10-94. — (Encre Lorilleux).



NOTES
SUR
LA NORVÈGE

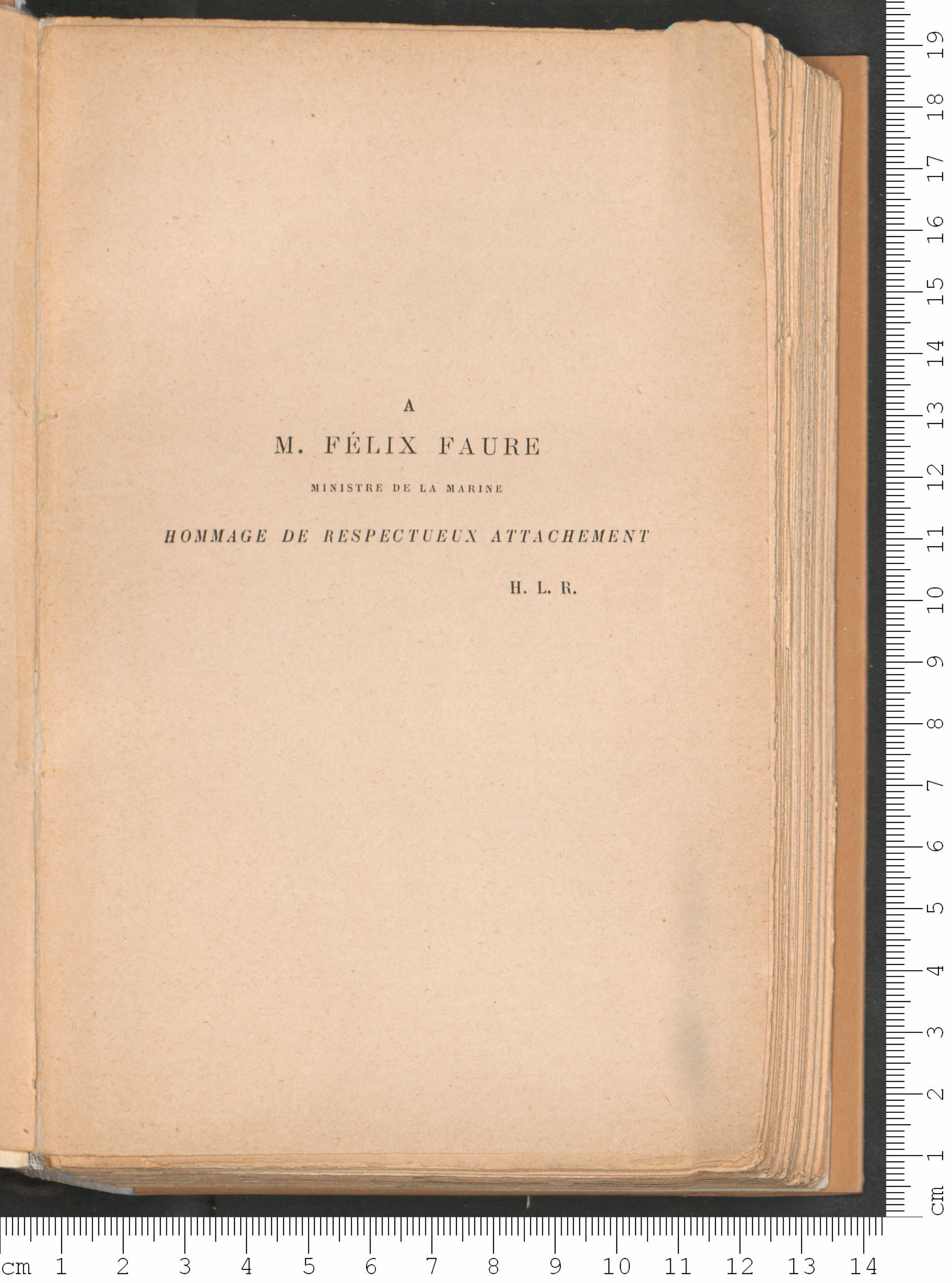
PAR

HUGUES LE ROUX

DEUXIÈME ÉDITION

C · L

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
—
1895



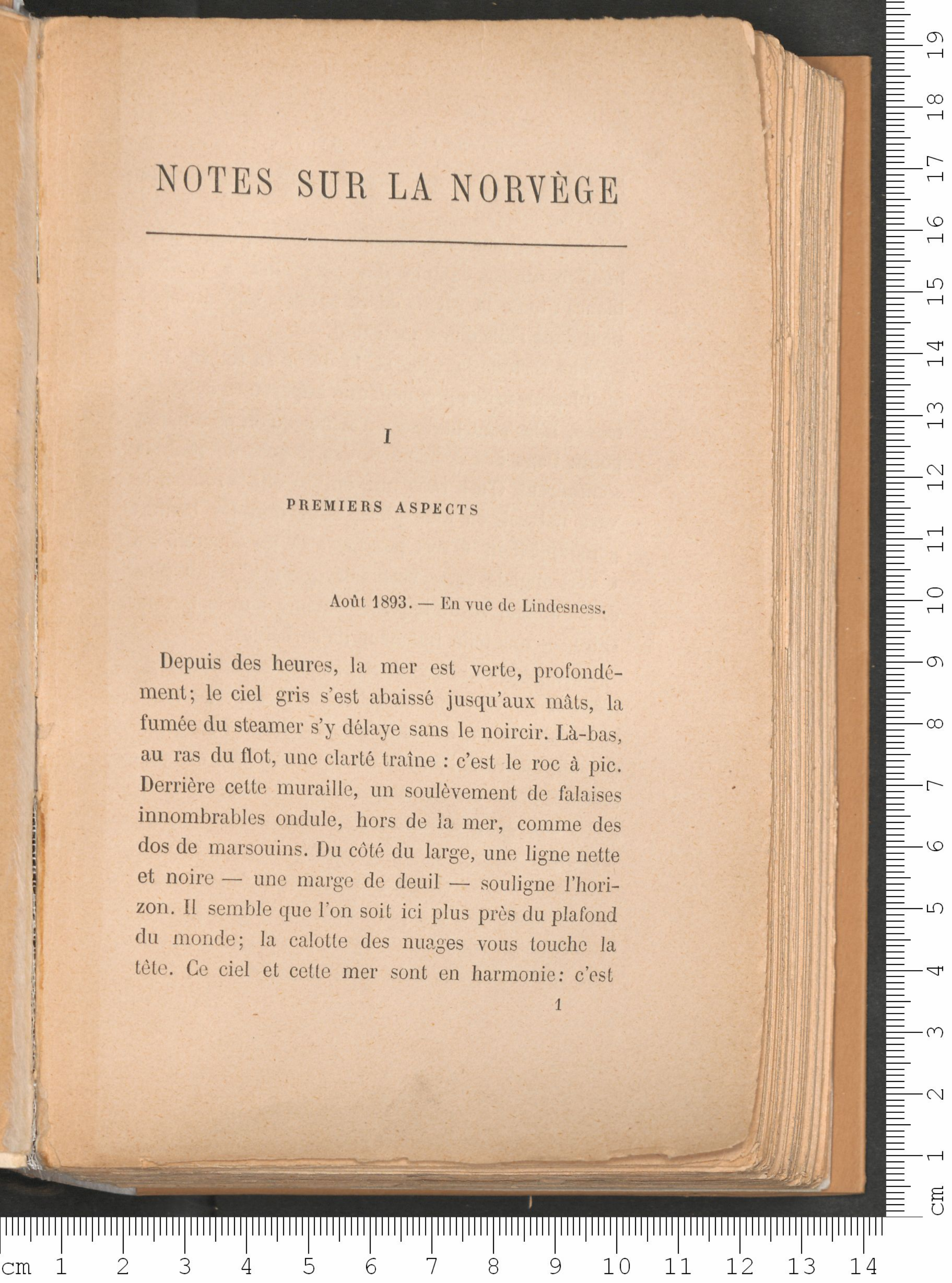
A

M. FÉLIX FAURE

MINISTRE DE LA MARINE

HOMMAGE DE RESPECTUEUX ATTACHEMENT

H. L. R.



NOTES SUR LA NORVÈGE

I

PREMIERS ASPECTS

Août 1893. — En vue de Lindesness.

Depuis des heures, la mer est verte, profondément; le ciel gris s'est abaissé jusqu'aux mâts, la fumée du steamer s'y délaye sans le noircir. Là-bas, au ras du flot, une clarté traîne : c'est le roc à pic. Derrière cette muraille, un soulèvement de falaises innombrables ondule, hors de la mer, comme des dos de marsouins. Du côté du large, une ligne nette et noire — une marge de deuil — souligne l'horizon. Il semble que l'on soit ici plus près du plafond du monde; la calotte des nuages vous touche la tête. Ce ciel et cette mer sont en harmonie: c'est

la gamme d'hiver qui chante entre le gris et le mauve.

Les petits phares d'écueils se dressent, dans cette lumière diffuse, comme des pingouins à ventres blancs : toute la palette de ce paysage septentrional tient dans l'aile d'une mouette.

Nous serrons la côte et le décor se relève. Les ondulations grises prennent une importance de montagne. Elles sont hérissées d'arbres qu'on ne nomme point. Dans des déchirures, des flaques de prairies s'encadrent. C'est, sans une ombre qui le rompe, le vert naturel en tons plats, celui que les bonnes gens appellent « vert pomme » et les aquarellistes « vert anglais »; « vert norvégien » serait plus exact. Je n'ai vu nulle part,— même dans le Devonshire, — une telle fraîcheur de corbeilles.

De cap en cap nous doublons des éboulements de falaises. Ils viennent chercher les navires au large et les obligent à de lents circuits. Ils font songer à des torpilleurs à l'ancre, ou encore à des compagnies de cétacés, surpris à fleur de flot; l'écume jaillit sur eux, en colonnes, comme des fusées d'évents.

La nuit tombe vite. La voici tout à fait installée sur la mer. Il n'y a plus dans le ciel ni gris ni opale. Une grande tristesse enveloppe le steamer ; elle pèse sur l'eau; elle noie cette côte de récifs. C'est

plus que de la mélancolie, — de l'abandon. Il fait froid; et bien qu'il ne pleuve pas, une poussière d'eau ruisselle sur le navire. Sous les pieds, le plancher glisse. On ne sait plus si la clarté blafarde qui prolonge la vue un peu au delà du paquebot vient de la mer ou du ciel.

Et il semble qu'un mystérieux instinct — comme le flair des goélands — survit dans le pilote, qui, de sa passerelle, nous guide à travers cette chose morne, frissonnante, sans espoir, la nuit hyperboréenne...

Visions de fiords.

Le jour est revenu, la terre glisse dans le cadre pittoresque des hublots, comme des vues de *panopticum*.

Ce n'est encore qu'une teinte plate, d'un violet assez intense, nette sans lourdeur, perpétuellement ondulée. A mesure qu'on avance, le fiord se resserre. A Horten, c'est un fleuve entre des falaises hautes. Cependant le seul aspect de l'eau avertit qu'on se meut dans l'inconnu. Ce n'est plus la mer qui oscille. Ce n'est pas la rivière qui entraîne tout un paysage vers son embouchure. C'est une stagnance vivante, comme d'un bassin. La vaguette qui s'écarte de chaque côté de notre steamer est lourde; elle a l'aspect un peu luisant d'une toile cirée et

cette cruelle image d'Ibsen remonte dans le souvenir :

« Le fiord est malade. »

Des lieues de côtes glissent ainsi sans que paraisse un toit. Nous voguons maintenant dans une allée verte, une pelouse d'eau — je ne trouve point d'autre expression pour indiquer la douceur et les reflets du milieu nouveau qui nous porte. Cette impression de jardin nous enveloppe. A droite, à gauche, ce ne sont plus que gazons, bouts de prairies, bouquets d'arbres. Nous allons bien finir par découvrir le château à quelque détour de ce parc ?

Non point le château, mais des maisonnettes de bois, assises dans la verdure.

Elles sont délicieusement peintes de couleurs claires : roses, vertes, lilas, dorées, du ton éblouissant des pins vernis, avec des grands toits de tuile qui les coiffent. Ces chalets semblent avoir été ainsi pittoresquement groupés pour le plaisir des yeux. Ils ne sont que posés sur la terre, comme des jouets; demain on les changera de place. Et l'allée d'eau tourne, tourne : le fond du fiord s'élargit, des forêts se massent, des toits s'élancent. Là-bas, au fond, une grande ville se lève, Christiania, avec ses clochers de brique rouge, ses maisons monumentales, les lignes sévères d'un palais.

... Quelques jours plus tard, je monte jusqu'au

Point-du-Roi pour découvrir à vol d'oiseau le fiord et la ville. Le panorama est si large, si lointain, qu'il semble une peinture. Christiania se montre à demi caché par la forêt de pins. Leur masse sombre fait décor; elle recule aux extrêmes lointains ce paysage pâle de ville neuve, d'où émergent seulement quelques clochers, aigus comme des mâts de navire. Puis, tout de suite, le fiord s'étale. Une foule d'îlots voguent, sur cette glace dépolie. Ils sont mâtés d'arbres pavoisés de drapeaux, surchargés de châlets, de stations de bain. On dirait des fleurs d'étang, entre lesquelles de petits vapeurs voyagent comme des araignées d'eau. On cligne des yeux. Du pied des sapins aux nuages la vue se dresse, perpendiculairement, comme un tableau à une muraille. Les prés pâles où sont échoués les chalets campagnards, goudronnés et rouges ont l'air d'une inondation. Plus haut le fiord se répand entre les îles; plus haut encore, des falaises, presque invisibles, sont suspendues dans le ciel.

On demeure stupéfait devant le « déjà vu » de cette rade et le même mot monte à toutes les bouches :

— Mais c'est un paysage japonais.

... Ailleurs, sur la côte de l'ouest, une fin de jour, dans le fiord de Molde, me rappelle les émotions d'un coucher de soleil, sur la plage de Malaga.

Certes, les nacres espagnoles étaient plus vives, la fanfare de couleur plus intense; le soleil flambait comme un feu; les nuages s'effeuillaient comme des roses.

A Molde, il y a moins de chaleur, mais plus de lumière. Le paysage entier, l'eau, le ciel, la montagne, renvoient des reflets de clair de lune. Le soleil de septembre se couche sur les maisons roses, saumonées, blanches et vernies. Ces surfaces luisantes brillent tout entières comme des miroirs. L'éclat en est fulgurant et le rayonnement chaud. Cette lumière rejaillit sur les joues des navires à l'ancre, sur les blessures des chalands, réchampis de goudron roux, sur les filets vert pomme des barques de promenade. On a la sensation d'un pays suspendu dans l'air, d'un pays de voyages de noces. Pourtant l'idée de l'artificiel ne vient point. Les proportions sont trop grandioses. Telle de ces montagnes, qui semblent à portée de la main, est couverte de neiges éternelles. Cela donne de la race au paysage. Cela écarte le soupçon de ces trucs de théâtre par où la nature méridionale enfle volontiers sa grandeur. Et l'impression qui se dégage de ce paysage est mystique. J'ai retrouvé sur différents points de la Norvège des enfants du fiord de Molde; c'étaient tous des façons d'apôtres. Je n'en ai pas été surpris. Aussi bien, ce n'est pas impunément que des hommes

marchent enveloppés de cette lumière poétique. L'idée de l'au delà s'impose à leurs cerveaux noyés de clarté. Et quand le pasteur, qui prêche dans cette église de bois, vient à parler du ciel invisible qui brille derrière nos cieux pâles, il n'a qu'à dire pour qu'on l'écoute. Son verbe fait jaillir la foi de ces âmes de pêcheurs aussi facilement que la cadence des rames fait jaillir la lumière du fiord.

Que fera l'hiver avec ces verdures fraîches, avec cette douceur irisée?

On n'a qu'à se détourner un peu pour l'apercevoir. Il guette de l'autre rive, il campe avec ses brouillards et ses pluies à mi-montagnes. L'ombre qui accuse leurs plans vagues est pleine d'humidité et de froid. On sent monter des buées qui, de la tête aux pieds, enveloppent ces pics comme des quenouilles. Dans ces grisailles, les neiges éternelles plaquent aux cimes. On dirait des bâches, hissées comme des stores, sur la transparence d'une serre. Elles vont redescendre.

Je les ai vues retombées.

Où cela?

A Christiania, dans une galerie de paysages où, longuement, je me suis arrêté devant une toile intitulée *Fra Svolwer* (une des Lofoden) et signée Otto Sinding. Cela représente une flaque d'eau, tout ensemble dorée et sale, entourée de blanc mat, et

sur qui traîne un frisson de chair saumonée. On ferme à demi les yeux, et, comme à travers une tourmente où la neige vous aveugle, on perçoit des ondulations de récifs, un soulèvement de montagne. La boue rose l'habille. Au pied, c'est une flaque de fiord où des barques s'abritent. Tout est misérablement enseveli sous la neige : les mâtures, les coques : tout a perdu sa couleur ; seules, les voiles prennent une importance brune et goudronnée, immobiles comme les pans du hangar de bois qui s'avance, à droite, sur un pilotis. L'homme est invisible. Il n'y a que des bateaux presque murés, des montagnes qu'on ne distingue point, et pourtant la souffrance est immense. C'est de la désolation, mais c'est aussi de l'amour pour une patrie qui coûte tant d'efforts.

La côte de l'ouest.

N'est-ce pas madame de Staël qui a noté, une des premières, la mélancolie que nous imposent les grandes eaux ? Et, dans la même pensée, Flaubert avait sans cesse à la bouche l'apostrophe de Chateaubriand :

« Rivages antiques de la mer... »

Cette sensation de la mer sans saison, hors du temps, nulle part je ne l'ai eue si intense que sur

cette côte de l'ouest qui court entre Stavanger et les Lofoden. C'est une désolation splendide, une innombrable poussée de falaises à pic, écroulées dans la vague, et, derrière elles, des lignées de montagnes qui portent, au-dessus des nuages, l'éternité de leurs neiges. Quand on est pris entre cette mer et cette falaise, où, pendant des heures, des jours, pas une fumée, pas un arbre ne se montrent, on songe que l'on surprend les éléments en pleine bataille.

Ce sont ici les premières convulsions du monde, les combats de l'eau et du feu; il y a trêve seulement entre les deux ennemis; tout à l'heure la lutte va reprendre.

Comment traduire ces sensations par des mots? Les tableaux que l'on peint de ces paysages semblent des maquettes de décor et toute description achemine aux lieux communs classiques. Où trouver pourtant une beauté moins conventionnelle? Ce qu'on ne peut ni saisir ni fixer ici, c'est le caractère et la proportion des choses. Tout est démesuré et tout est simple : l'émotion vient de la continuité, de la monotonie terrible, de l'échafaudement de l'abrupt, de l'audace des saillies, de cette houle bleue qui descend du pôle, de ce paysage abandonné aux oiseaux et aux poissons.

Eux aussi, millions contre millions, espèces contre espèces, ils luttent. Je sais que si je montais plus

haut, vers les glaces, je trouverais des îlots entiers qui ne sont que de la plume blanche. Et dans les musées de Christiania, de Bergen, de Trondhjem j'ai passé la revue fantastique des poissons, qu'un coup de filet ou de harpon tire de ces abîmes. C'est une marée de monstres que la fantaisie de Doré a effleurés, sans oser les saisir, des sim-fishes, cachalots amputés derrière les ouïes par quelque éperon de navire et qui finissent en moignons empâtés, — des flottilles de monitors, noirs comme de la tôle, blindés, merveilleusement équilibrés pour des marches rapides; — des thons, pesants comme des embarcations, — des vessies de baudruche à reflets changeants, argentés avec des nageoires roses, des alternances de bleu sombre et d'azur, en bandes; — des poissons-ballons avec des yeux tout ronds, sans pupilles, cerclés de cuivre comme des hublots; — des raies, — des rois des harengs, remontés de profondeurs inconnues, oscillants comme une courroie de transmission, avec une crinière carminée sur l'épine dorsale; — des flaques de vase vivante avec deux yeux, deux perles de gelée trouble, jetées dans un coin; — des poissons qui sont des oiseaux, des porcs-épics, des loups, des tigres, des scies, des harpons, des épées, des gouffres, des dents portées par des nageoires, des cauchemars de destruction. Toute cette vie grouille à fleur de vague, elle sursaute,

elle bondit dans l'air, elle stagne comme une écume, elle attire la faim des oiseaux.

J'ai eu, près d'Averö, en mer ouverte, dans toute sa grandeur primitive, ce spectacle de la lutte des espèces. Un banc de harengs, soulevé du fond, apparut soudain à la surface. En une seconde la côte se dégarnit d'oiseaux. A grands vols, tournoyants et affamés, ils se ruèrent sur cette proie. On eût dit que des sentinelles avaient donné le signal; ensuite ce fut le cri des chasseurs qui rallia les mouettes éparpillées sur l'horizon. Elles s'abattaient, elles se relevaient avec un hareng dans les ongles. Les retardataires les attaquaient dans leur fuite vers la terre. Les poissons soutenus par l'arrière-banc, ne pouvaient échappés en plongeons. Les mouettes les massacraient avec des cris d'ivresse. Et vraiment leur clameur ajoutait une inquiétude à notre reconnaissance peureuse, le long de cette côte d'écueils. On se sentait sorti des temps, rentré dans les phases bibliques, où, avant l'homme, ceux qui volent et ceux qui nagent eurent leur jour.

En montagne.

Quand on a suivi en bateau la dentelle des fiords et contemplé la marée de montagnes qui déferlent, cette question se pose :

— Où donc est ici la place d'une maison, d'un

foyer pour l'homme? Le roc et l'eau tiennent tout...

Les Norvégiens répondent par cette légende :

Quand Dieu distribua sur la surface du globe la bonne terre à blé, il advint qu'il oublia la Norvège. Comment réparer cette erreur? Soigneusement, dans sa main divine, il ramassa les miettes de terre qui restaient au fond du sac. Sur la forêt de pics il la jeta à la volée. Puis, pour consoler ceux qu'il avait déshérités sans le vouloir, il leur mit au cœur l'amour du sol.

Traversez la Norvège de Bergen à Skien par le Hardanger et le Telemarken (c'est une excursion classique de touristes), et vous verrez que la légende dit vrai. Un tiers du pays est à plus de six cents mètres d'altitude. Les plateaux de neuf cents mètres sont fréquents. Les uns et les autres ne sont que des socles de montagnes. Et tout ici est démesuré. Un sommet du Jotunheim, l'Ymesfjelde, redresse les saillies bizarres de ses crêtes à plus de deux kilomètres et demi au-dessus de l'Atlantique. Ruith dit qu'il n'est point de montagne en Europe d'où le regard se promène sur un plus vaste horizon de neige et de rochers : « Dans l'immense étendue, pas un vallon verdoyant ne révèle le séjour de l'homme, et l'on n'y voit pas même de taches sombres indiquant les forêts. »

Tout à côté, un plateau neigeux, le plus grand de l'Europe continentale, le névé de Justedal, recouvre neuf cents kilomètres carrés de neige immaculée. Des rochers inaccessibles l'enserrent; des glaciers lui font comme une frange qui descend dans les cirques. On imagine avec quelle violence les eaux tombent de ces hauteurs dans les vallées.

Il serait plus exact de dire dans les fiords, car l'eau circule partout, moitié salée, moitié douce, selon la saison et les orages. Dès que le roc s'arrête et descend à pic, elle arrive, elle apporte son magique miroir qui, au pied de la falaise, creuse un abîme.

Quel peut être l'état d'âmes des gens qui tentent de vivre entre ces menaces de rochers et ces précipices sans fond?

Parfois, comme à Gudvangen, c'est une simple fente qu'ils habitent. Deux murailles formidables les écrasent. Il faut se coucher sur le dos pour apercevoir le ciel. La plus exacte image de ces prisonniers, qui ne lisent qu'en eux-mêmes, c'est ce groupe de maisons de bois reflétées dans la glace terne du fiord. A d'incalculables profondeurs, l'eau crée un autre ciel. Le nid des hommes est suspendu entre ces deux clartés, dans un gouffre de nuit. Où est la vérité? où est l'apparence? Le ciel est-il là-haut

ou au fond de ces eaux dormantes? Le vertige vous prend.

Il ne faut pourtant pas la maudire, cette eau uniformément étalée. Ceux qui disent : « Elle prend toute la place, elle est monotone », sont des voyageurs qui ont passé trop vite. Ils n'ont pas pris le temps d'aller jusqu'à l'âme des choses. Pour moi, lorsque après une longue et terrifiante traversée du Kjölen, en chemin de fer, de nuit, j'ai eu la vision de l'Orkedalsfiord, je l'ai retrouvée avec une joie norvégienne, cette eau monotone. J'ai senti qu'ici elle est l'affranchissement, le lien de la vie sociale, le véhicule de la pensée.

Ces fiords, ces lacs ne se contentent point — comme des glaces dans un palais sombre — de doubler la lumière du paysage en réfléchissant le ciel. Ils apportent la fertilité au cœur des rocs. Ils se font des ceintures de gazon frais: ils portent des flottilles d'îlots chargés d'arbres. Ils attirent les pins, les saules, du haut de la montagne vers cette eau pure où, à défaut de terre, on peut plonger des racines. Ces rideaux d'arbres arrêtent les poussières qui volent. Tous les ans, ils font tomber à leurs pieds un bon limon de feuilles. La couche de terre végétale s'exhausse, et là où il n'y avait que l'escarpement de la roche, une petite prairie naît. Les vaches norvégiennes, libres comme des chèvres, en

découvrent le chemin. Les paysans qui cherchent leurs bêtes dans la montagne les suivent jusque-là. Patiemment, avec le pic et la poudre, ils s'ouvrent un passage plus facile. Ils jettent quelques pins au-dessus de l'abîme. Ils apportent la charpente d'une maison. Repassez l'an prochain, elle sourira avec son toit de gazon. En bas, il y aura un bateau amarré à un pin. L'homme aura conquis un foyer de plus sur la nature hostile.

Le spectacle de ces maisons hardies émeut. On ne fait point devant elle le rêve banal de la chaumière normande où l'on vivrait heureux dans l'oisiveté de l'amour. On ne perd pas de vue ces neiges éternelles et menaçantes.

On se demande :

Quelle audace ont-ils donc au cœur, ceux qui sont venus ici planter un drapeau ?

Deux détails donneront une idée des conditions de l'existence dans ces solitudes.

Quand un des habitants de ces petites maisons montagnardes vient à mourir, en hiver, on ne peut songer à l'inhumer. Tous les chemins sont fermés, la terre est trop dure pour les pioches, d'ailleurs c'est souvent sur le roc vif que l'on a bâti. Il faut garder le pauvre mort dans le sel, jusqu'au printemps, où la terre amollie s'ouvrira pour le recevoir. Et, pendant les mois de nuit, pendant les intermi-

nables veillées, celui qui n'est plus reste là, côte à côte avec les vivants. Supposez un tête-à-tête ainsi interrompu par la mort.

La chose est arrivée plus d'une fois.

Il y a des années, une épidémie contagieuse détruisit toute la population éparse dans un coin de montagnes. Ces maisonnettes étaient bâties hors de tous les chemins; personne n'osa venir contempler le désastre ni enterrer les morts. Des années passèrent. Un jour, des chasseurs que leur gibier avait attirés dans les environs aperçurent un être humain qui fuyait devant eux comme une chèvre. Ils s'élancèrent sur la piste. Ce fut une chasse émouvante, car l'être sauvage était agile et il se défendit contre ces inconnus avec les forces de la terreur. On s'en empara pourtant. C'était une fillette d'une douzaine d'années. Seule elle avait été épargnée par la mort. On calcula qu'elle avait à peu près trois ans quand le désastre des siens la laissa, vivante, dans ce charnier. L'instinct de conservation l'avait soutenue. Elle avait grandi sauvage. Son souvenir vit dans tout le Sognefiord. On l'appelle « la petite poule de neige de Justedal ».

Communications.

De pareilles aventures sont devenues impossibles par le développement merveilleux des réseaux télé-

graphiques et téléphoniques; mais les moyens de communication sont restés en enfance et l'on ne sait ce dont il faut ici s'étonner le plus, de la résistance que la nature oppose à la civilisation, ou de l'énergie avec laquelle une poignée d'hommes a entrepris une lutte trop inégale.

A l'heure qu'il est, la Norvège, malgré l'argent dépensé et l'audace de ses ingénieurs, a réussi à construire bien juste cinq mètres de voie ferrée par kilomètre carré de sa superficie. La Belgique en a cent cinquante-trois; la France soixante et onze. On ne conçoit pas que le chemin de fer qui relierait la côte de l'ouest aux villes du sud-est, Bergen à Christiana, puisse jamais être achevé. Des malins affirment que la rivalité des deux capitales norvégiennes est le plus grand obstacle à l'exécution de ce travail.

Peut-être ces ironiques n'ont-ils pas assez mis le nez à la portière entre Bergen et Voss, ou bien, séduits par ces passages de la nuit à la lumière, qui font changer la vue comme une roue de stéréoscope, ils ont prêté peu d'attention aux ponts et aux tunnels. J'en ai compté onze de Garnæs à Trengereid, sur une longueur de dix kilomètres; vingt-deux de Vaxdal à Évanger, sur une distance de trente-six kilomètres. Ailleurs, dans le massif du Kjölberg, j'ai franchi le Kjölen à trois cent quatre-

vingt-quatorze mètres de hauteur avec le chemin de fer à voie étroite.

La seule inspection des routes avertit des difficultés auxquelles on s'est heurté.

« Au commencement du dernier siècle, dit le docteur O.-J. Broch, dans un rapport publié à l'occasion de l'Exposition de 1878, les routes de Norvège étaient des chemins où l'on ne pouvait voyager qu'à cheval. C'était seulement en hiver, quand la neige ouvrait un passage à travers les campagnes, quand les marais, les lacs et les rivières étaient gelés, qu'on pouvait entreprendre par terre des voyages ou des transports de quelque importance. »

Lorsque l'on compare la misère de ce passé si proche aux travaux de la génération actuelle, on ne peut se défendre d'un élan d'admiration.

De bonnes routes traversent des solitudes dont l'aspect rappelle à plus d'un voyageur la sauvagerie des Montagnes Rocheuses. Souvent il a fallu refouler le torrent qui lavait le pied même des rocs. Une série de pierres énormes, levées comme des menhirs, longe cette chaussée pendant des lieues, pendant des jours. Ailleurs, au-dessus de l'abîme, la route semble un balcon en violente saillie. Il a fallu la soutenir par une muraille dont les fondations s'appuient sur le vide. Et le drainage des eaux est une autre merveille. J'ai traversé la montagne dans une tourmente de sep-

tembre entre Röldal et Haukeli. Pas une pierre qui ne fût une gargouille et d'où l'eau ne ruisselât. Elle fusait de toutes parts, dans une de ces batailles de torrents et de cascades que Reclus a peintes en poète : « Parfois on peut assister à de singuliers combats entre les tempêtes et les ruisseaux suspendus. Des coups de vent soudains dispersent la cascade en brouillard, la soutiennent dans l'espace, ou même la font refluer dans l'air. Le front de la montagne se hérisse d'une étrange chevelure d'argent. Plusieurs de ces ruisseaux qui tombent du haut des rochers disparaissent dans l'air, changés en vapeurs diaphanes, puis se reforment sur une saillie du précipice pour s'évaporer encore [1]. » Repassez deux heures après la tourmente, il n'y a pas de flaques, pas de trous, à peine de boue. Le roc est ici à fleur de route, et la violence des cascades est matée par des gouttières, tout un miracle d'ingénieux travaux.

Il a fallu construire des véhicules spéciaux pour ces routes montagnardes. Leur étroitesse, la brusquerie des tournants, l'alternance éternelle des montées et des descentes rendraient impossibles des rencontres, et, en maint endroit, des passages de diligences. Si l'on veut entrer au cœur du pays, ou

1. Reclus, *l'Europe scandinave*.

seulement passer par terre de Christiania à Bergen, il faut recourir aux deux véhicules que les Norvégiens ont adaptés à leurs routes, comme un wagon à des rails. Les modèles les plus fréquents sont la *stolkjœrre* et la *kariol*. La *stolkjœrre* est une simple caisse de bois, posée sur un essieu. Deux voyageurs peuvent s'y asseoir. Au contraire, la *kariol* n'en reçoit qu'un. Ce cabriolet est tout à fait particulier à la Norvège[1]. C'est une sorte de fauteuil qui rappelle la coquille d'un traîneau Louis XV. On y est assis les jambes étendues comme dans un lit, ou soutenues par des étriers fixes. Un tablier enveloppe le tout ; et le voyageur, que nulle capote ne met à l'abri des intempéries, peut remonter cette pièce de cuir jusqu'à son cou. Un gamin ou une jeune fille s'assoit sur le bagage, installé derrière le siège, en équilibre. Il ne faut pas songer à emporter avec soi de gros bagages. On enlèverait de terre les poneys à crinières blanches qui, du haut en bas de la Norvège, traînent ce léger véhicule.

Ces petits chevaux, dont le pied est sûr et le cœur vaillant, sont traités par les Norvégiens comme des amis privilégiés. Même un des auteurs les plus populaires du pays, Jonas Lie, leur a consacré une sorte de poème en prose, *Nordfiordhesten*, le « Cheval

1. A. Vandal, *En Karriole à travers la Suède et la Norvège*.

du Nordfiord. » C'est l'aventure d'un paysan qui abandonne sa fiancée pour courir les foires. Il vend son vieux cheval. Il dépense tout son argent en débauches. Un jour, il retrouve son poney dans le service d'un autre. La pauvre bête est si misérable, si maltraitée, que la honte envahit le cœur de l'ancien maître. Ce mouvement de pitié est le commencement de sa conversion. Il se relève à ses propres yeux et dans l'estime de la jeune fille qui lui rendra sa foi. Cette histoire, délicatement contée, a fait le tour de la Norvège. Mais le paysan n'avait pas attendu ces gloires pour témoigner sa reconnaissance au poney national. L'homme et la bête ont des secrets ensemble. Le fermier sait bien que, plus d'une fois, au retour d'une noce ou d'un marché, il a laissé tomber ses guides; qui pis est, il tirait dessus à tort et à travers. Cependant, le brave poney l'a ramené sans encombre au *gard*. En échange de ces services, le paysan est plein d'égards pour son fidèle domestique. Il l'attelle sans gourmette, sans œillères et sans traits. Il le laisse libre de toutes les initiatives, entre les longs brancards de la *kariol*, qui pose seulement sur le dos, à la place de la sellette. Au temps où l'on décorait les travaux de bois avec de la peinture, le collier en forme de lyre, où la bête encadre sa tête intelligente, était chargé de sculptures multicolores. Les

musées d'antiquités scandinaves sont pleins de ces harnais. D'ailleurs, jamais le Norvégien ne frappe son cheval. Le fouet reste au logis. A la première montée, le cocher cueille une baguette. Il ne s'en sert presque pas. Quand il veut demander de la vitesse, il se contente de secouer le bout de ses longues guides. Il a un bruit de lèvres pour obtenir le galop, un autre pour commander l'arrêt. Et l'on exige que le voyageur observe envers le cheval tous ces rites de politesse. Cette inscription est fréquemment affichée dans les relais de poste : *Vær god mod hesten* (soyez bon pour le cheval). Au cœur de l'été, sur les routes passables, on peut rouler en *kariol* à une vitesse de huit ou neuf kilomètres à l'heure, pendant neuf ou dix heures par jour. J'ai voulu éprouver, d'autre part, la sûreté de pied de ces chevaux si résistants; j'en ai monté plusieurs en montagne. Je leur ai fait traverser des torrents. Ils avaient une adresse que j'ai connue pareille aux seuls chevaux sahariens pour trouver les gués et descendre les assises de pierre. Comme toujours, l'initiative hausse l'individu, et ces chevaux, dont l'instinct a été respecté, sont de véritables compagnons pour l'homme.

Au bas de la dernière côte, que ses jambes nerveuses descendent à fond de train, le poney s'arrête court devant le lac. Vous n'avez point le choix des voies. La route meurt ici, et, pour une ou deux

journées, il vous faut continuer par bateau à vapeur votre promenade au cœur du pays.

Du sommet de la côte, la première découverte du paquebot a été une stupéfaction. Depuis des lieues, on n'a pas rencontré un toit; au pied de la montagne, nul village, rien qui annonce un groupement d'hommes. Pourtant, là, tout au fond, un navire sous vapeur a l'air d'un insecte tombé dans un puits. On approche; la coque grossit, la mâture s'élance ; c'est un vrai steamer, presque aussi important que ceux qui font la traversée entre Douvres et Calais. A certains jours de la semaine ou du mois, ce paquebot vient renouer un instant le fil interrompu de la vie. Il apporte les lettres, les provisions, les marchandises. Il vient prendre quelques voyageurs. A Gudvangen, tout le transit se fait dans une baraque de cantonnier. Pas d'autre habitation en vue. Rien que la montagne abrupte réfléchie dans le lac.

A bord du steamer, l'étonnement redouble. On comprend mal qu'un navire de cette importance ait pu se risquer jusque-là. Par où va-t-il sortir? Par où est-il entré dans ce cirque de rochers, qui semble hermétiquement clos?

Quelques tours d'hélice, et la passe se découvre. Entre deux éperons de montagne qui marchent l'un vers l'autre, sombres, comme pour s'aborder, s'ouvre

une encoche claire. La lumière entre par là ainsi que par un soupirail ; elle se répand en éventail sur l'eau. Au-dessous de la clarté qui, à fleur de lac, réverbère les nuages, elle en allume une autre. Un besoin impérieux soulève les cœurs de fuir cette nuit, de s'évader par cette brèche de lumière.

Qu'y a-t-il au delà de l'écran pâle qui la ferme?

Un autre lac, d'autres escarpements, d'autres nuages réfléchis dans l'eau pure, d'autres tournants mystérieux qui soudain découvrent d'infinies perspectives. Et quelle sensation d'angoisse, quand, après les heures de soleil, le crépuscule vient à vous surprendre dans ces défilés d'eau. On songe aux ténèbres d'hiver, aux nuits de brouillard, aux naufrages imminents, plus affreux dans cette cave qu'en mer découverte.

On demande au capitaine :

— Comment vous guidez-vous dans cette obscurité?

Il sourit, il répond :

— C'est un instinct qui nous vient. Nous sentons l'approche du rocher.

Ici l'homme est grand dans son combat avec les difficultés naturelles. C'est un victorieux, celui qui a creusé le canal de Skien, taillé cet escalier de roc par où un steamer descend, d'écluse en écluse, une pente de montagne, celui qui a osé fermer sur les eaux des lacs ces portes de fer.

On arrive à cet abîme par d'exquises douceurs. Pendant une lieue on ne saurait dire en quel sens l'eau coule. C'est un miroir dormant où l'étalement bleu et blanc du ciel, des pins, des verdures plus claires apparaît si nettement réverbéré que la sensation de l'endroit et de l'envers s'efface tout à fait. Penché sur ces apparences, on est tenté de les préférer à la réalité des choses. On songe que tout en ce monde est réverbéré : les campagnes dans la paix des lacs, l'amour dans le souvenir. Et ainsi, entre la griserie du paysage et le bercement des songes, sans secousse, sans avertissement, on glisse au gouffre où tout finit.

Cela s'appelle Vrangfos.

Peut-on dire une cascade? Est-ce bien de l'eau qui s'écoule? Du sommet au pied de la première marche tournent des fuseaux enveloppés d'une soie merveilleuse, argentée, où se mêlent ces fils vert pâle que la tradition enroule aux quenouilles des néréides. Puis la cascade bondit et voici qu'elle est transformée en plumes. Plumes floconneuses, frissonnantes au vent. Encore un étage et ce n'est plus que de la fumée, une poussière d'eau où se jouent des arcs-en-ciel. Les roches contemplent ce spectacle avec terreur. Du haut de la montagne les pins descendent attirés par le bruit formidable. Ils se penchent et le vertige les prend.

Après que l'on a admiré cette légèreté de poussière, ce poids d'eau, cette grâce et cette force, cette fureur d'écume, on s'avise qu'un pont de fer les franchit, aérien comme un filigrane, qu'une citadelle de rocs énormes contient la cascade et la règle. L'homme a dompté cette furie. La stupeur d'écrasement finit dans un acte d'orgueil pour cette puissance qui discipline les choses et patiemment retouche l'œuvre de Dieu.

Des villes.

Séjours à Christiania, à Hamar, à Trondhjem, à Aalesund, à Bergen, à Christiansand, à Arendal, à Skien.

Le caractère commun de toutes ces villes norvégienne, c'est leur nouveauté.

Un dicton court là-bas :

« Une ville ne dure guère plus qu'un navire. »

L'un est guetté par le naufrage, l'autre par le feu. Et il a beau jeu pendant les hivers où les poêles de ces maisons de bois rougissent. Trondhjem a brûlé quinze fois en trois cents ans. Christiania a été ravagée en 1686, 1708, 1858, par des incendies immenses. Bergen, bâti sur l'eau, n'a pas été plus épargné. C'est d'hier qu'un aqueduc, alimenté par le Svartedik, met la ville à l'abri des grandes destructions. A Trondhjem, on avait pris le parti d'écarter les

vis-à-vis des maisons à des distances de place publique. La largeur moyenne des rues y est de trente à trente-six mètres. Un marchand de morue salée, à qui je demandais pourquoi l'on n'expropriait point les vieux quartiers, m'a répondu avec philosophie :

— Cela coûterait trop cher à la ville. Or, d'ici trois ou quatre ans, un incendie fera place nette.

Il y a maintenant une loi qui ordonne de rebâtir les villes avec de la pierre pour éviter ces totales destructions. J'ai vu une de ces cités neuves, intrépidement relevées, d'un seul jet, sur des cendres encore chaudes. Quand on a doublé le cap Lindesness, une clarté blanche apparaît soudain au ras de la mer sombre. C'est Christiansand, la plus grande ville du Sud, une agglomération de treize mille habitants. En 1880, les quartiers de bois de Christiansand ont flambé comme une boîte d'allumettes. Aujourd'hui, la ville est rebâtie sur un plan régulier, avec des rues qui se coupent à angle droit. Une cathédrale en style gothique la domine de sa flèche toute neuve.

Un des inconvénients des villes modernes, construites par des architectes pratiques sur une table rase, est l'absence totale de caractère. On sait la monotonie de New-York. Les villes norvégiennes, même relevées sur un plan d'ensemble, échappent à

cette fastidieuse géométrie par l'extraordinaire variété des accidents du sol. Presque toujours les maisons sont prises entre l'eau et la montagne. Des apparitions formidables de roc, en plein cœur de ville, rappellent que la nature sauvage est ici souveraine maîtresse. On peut la traquer, la cerner : elle ne se rend point. Et si ces accidents de terrain font la vie dure aux poneys, le coup d'œil y gagne une variété infinie et pittoresque.

Ce régime du feu a été néfaste aux monuments. Christiania en est tout à fait dépourvu ; son Palais de la Diète n'est qu'une grande maison commode et claire ; le Château Royal fait bon effet sur la hauteur d'où il domine la ville et le fiord ; mais ses lignes ioniques, heureusement très simples, sont encore plus inattendues et déplacées dans ce pays de brouillard que la colonnade de notre Madeleine au bout de la rue Royale. Même remarque pour l'Université. L'art grec est comme le nu ; il fait pitié dans les pays de nuit froide ; il a l'air d'un mendiant qui frissonne. Aussi j'aime mieux dans leur masse carrée, leur chaleur et leur solidité de terre rouge, des bâtisses comme l'église du Sauveur ; j'aime mieux ces toits de cuivre, merveilleusement patinés par les pluies ; j'aime mieux les briques jaunes de Saint-Hans-Kirke, les nefs anglo-normandes d'Aker, surtout les magnifiques maisons neuves de Victoria-

Terrasse dont la haute allure et la forêt de clochetons écrasent jusqu'au Palais Royal. Il serait à souhaiter que nos architectes, après avoir vu Rome, prissent un peu plus souvent le chemin du Nord; ils auraient quelque chose à apprendre, après Hambourg, à Christiania et à Stockholm. Ces gens du Nord ont, et à juste titre, pour nos maisons parisiennes, si étriquées, si monotones, le dédain que nous professons nous-mêmes pour le confortable italien ou espagnol.

— En France, vous avez si froid l'hiver!

Voilà une phrase que m'ont répétée à satiété nos visiteurs scandinaves. Ils ne parlaient pas, bien entendu, de la température de la rue, mais de l'air des maisons. Dans les hautes pièces bien ventilées de leurs constructions neuves, du coin de leurs poêles à proportions monumentales, nos maigres cheminées, où le vent souffle, leur font l'effet de braseros.

Bergen conserve avec précaution une curiosité historique dans la couleur du musée Plantin d'Anvers. C'est une file de magasins de bois, peints de couleurs claires. Fenêtres larges, presque carrées. Devant chaque maison on a laissé debout la grue de bois qui servait à décharger le poisson. Cette partie de la ville, dite *Quai allemand*, est l'ancien quartier de la Hanse. Il a été habité par les marchands de

Lubeck et de Brême, auxquels les rois danois, maîtres de la Norvège, avaient vendu le monopole du commerce des morues. Cette colonie allemande formait une population d'environ trois mille personnes. Agglomération exclusivement masculine : les règlement de la Hanse interdisaient le mariage de ses employés, et l'accumulation, dans l'une de ces demeures, de tous les documents, ustensiles et objets, recueillis dans les autres magasins, a permis de reconstituer exactement l'existence de cette étrange franc-maçonnerie commerciale.

Chaque maison du quai allemand avait un *patron*, un *magasinier* et six ou huit *apprentis*. Ces ruches étaient si nombreuses, que, dans telle cour que l'on nous nomme, plus de quinze marchands et de cent personnes étaient parvenus à se grouper. Le type des maisons ne variait pas. Le magasin occupait le rez-de-chaussée. On y entassait le poisson que débarquaient les grues de bois, manœuvrées à l'aide de cordages. Le Finnegaard, qui sert de musée, est certainement la plus ancienne de ces constructions. Elle est décorée dans le style du XIIe siècle. On entre, au premier étage dans la salle à manger du magasinier et des apprentis. Les poutres sont peintes de bleu et de vert, le mobilier et les portes d'armoire en rouge, le plafond en rouge et en blanc. La patine du temps a passé sur tout cela; mais, même dans

leur nouveauté, ces couleurs disparates ont toujours dû se fondre en un effet harmonieux, grâce à la cire qui atténuait leur éclat.

On a accroché dans cette pièce d'entrée un bon spécimen des armes de la Hanse : deux moitiés accolées d'un aigle et d'une morue couronnée. Le comptoir du patron se trouve derrière cette première salle. Un des angles est occupé par une sorte de cage en verre et en vitraux assemblés par des plombs. C'était le bureau dans le bureau. Une porte d'armoire découvre un escalier secret qui monte à la chambre privée du patron. Cette pièce était rigoureusement interdite aux apprentis. Ils n'y entraient de leur vie. Ils y passaient seulement les bras pour faire le lit, par un guichet ménagé au milieu de la muraille. Afin de faciliter la surveillance, la chambre des apprentis était logée entre les chambres du patron et du magasinier. Les lits se superposaient comme dans les cabines de navire. Des portes pleines les fermaient, dans le jour, en façon d'armoires. Les jeunes gens couchaient deux par deux dans ces cadres. Une dernière pièce, tout à fait curieuse, était la salle de réunion, où, le soir, se groupaient tous les habitants de la maison, afin d'obéir au règlement de la Ligue, qui, dans le bâtiment principal, interdisait l'usage du feu et de la lumière.

On imagine aisément quels pouvaient être, sous couleur de célibat, les mœurs des Hanséates. Leur hypocrisie, curieusement mélangée de naïveté, a laissé des traces de leurs débauches. D'abord les habitants de Bergen se souviennent d'une certaine Rue Haute, dans le voisinage du quai allemand, où les Hanséates n'entretenaient pas moins de deux cents filles publiques. S'il advenait que quelque compagnon mît une de ces créatures à mal, il devait payer à sa communauté une amende de cinq écus. Ils étaient immédiatement dépensés dans l'achat d'un tonneau de bière que l'on vidait en une soirée. Les livres du Finnegaard ont gardé la trace de ces beuveries. J'y ai relevé la note suivante :

« Aujourd'hui nous avons bu un tonneau aux dépens d'un tel, qui avait eu un enfant de sa maîtresse. *Dieu veuille que pareille aventure se renouvelle.* »

L'entrée de la maison était sévèrement interdite aux femmes. Il arrivait pourtant qu'une malheureuse se glissât par l'escalier secret jusque dans la chambre du patron. En ce cas, les commis guettaient et, forts du règlement hanséatique, ils tuaient la femme à sa descente. Plusieurs hommes et plusieurs femmes périrent ainsi. C'était alors le patron qui devait payer l'amende à ses apprentis; elle ne variait point : cinq écus pour la vie d'une femme. Et la bière recommençait de couler.

Les mœurs commerciales n'étaient pas meilleures que les mœurs morales. Il entrait dans la politique de la Hanse d'user par écrit d'une grande courtoisie envers ses clients. On trouve dans la correspondance conservée au Finnegaard de nombreuses lettres avec cette adresse en français : *A monsieur, monsieur Un Tel, marchand renommé à Bergen.* Mais là s'arrêtaient les égards. Sûre de sa puissance, la Hanse vendait à faux poids. On a retrouvé les *poids d'achat* et les *poids de vente.* Ils sont loin de se faire équilibre dans la balance. Et, encore une fois, les livres de commerce contiennent le récit surprenant de ces escroqueries. Je copie au hasard un de ces aveux naïfs :

« J'ai gagné aujourd'hui tant de wogs de morue (un wog de morue vaut trente-six livres) grâce à nos faux poids. *Dieu soit béni pour ce petit bénéfice !* »

La sensation de tout cela est effroyable. L'instinct de rapacité et de brigandage se complique d'une affreuse hypocrisie. A tant d'années de distance entre ces inscriptions pieuses, qui décorent chaque objet usuel, ces anges gardiens suspendus à chaque plafond par des fils, les portes secrètes pour la débauche et les confessions commerciales des livres, on se sent enveloppé d'une atmosphère d'espionnage, de dénonciation, toute l'angoisse d'une société secrète.

Je me suis informé si quelque souvenir de ces persécutions subsistait dans le souvenir des habitants de Bergen. Ils ont pardonné. L'Allemand est aujourd'hui un bon client pour la ville, un fournisseur toujours prêt au crédit. Puis, quand fut brisé le pouvoir de la Hanse, les derniers habitants du quai allemand se marièrent à des Norvégiennes. On retrouve à Bergen un grand nombre de familles sorties de ce métissage dont la race a profité sur la côte de l'ouest.

Le réveil d'esprit qui, depuis une cinquantaine d'années, a fait passer de l'enfance à l'adolescence la conscience norvégienne ne pouvait pas rester indifférent aux questions d'art. D'ailleurs, l'amour-propre national l'a emporté ici sur les traditions de froideur luthérienne. Toute la Norvège, dans un bel élan de générosité, s'est attelée au rétablissement de la cathédrale de Trondhjem sur les plans primitifs. L'État, la caisse d'épargne de la ville et la largesse des particuliers s'associent dans cet effort. Le chantier de construction est plein d'activité. On y reçoit une impression très forte de recul dans le temps. Il semble que l'on soit en plein âge ogival, aux jours où la foi faisait si facilement sortir du sol ces poèmes de pierre. Et les ouvriers norvégiens qui travaillent sous ces voûtes à demi édifiées, silencieux, patients, avec quelque monstre de pierre entre leurs genoux,

ont eux-mêmes les visages simples de lignes, les gestes sobres des « maçons » moyenâgeux. La cathédrale de Trondhjem sera sans doute, après son achèvement, une merveille de l'architecture religieuse internationale. Mais son style, qui mélange heureusement le roman au gothique anglais, n'a rien de particulier au sol ni de personnel à la race.

Au contraire, les petites églises de bois, dites Stavekirke, vestiges d'un art disparu, dont quelques spécimens restent debout au milieu de solitudes ou dans des parcs aménagés pour les faire valoir et pour les protéger, évoquent subitement les aïeux, la génération surhumaine des Vikings, des temps qui se perdent dans l'histoire. On m'a montré trois de ces joyaux : l'église d'Hitterdal en Telemarken ; l'église de Fortun, aujourd'hui transportée à Fantoft, près de Bergen ; l'église de Bugde dans le fiord de Christiania. L'église de Fortun est plus caractéristiquement marquée que toutes les autres d'un souvenir oriental, non point l'Orient russe, tout en dômes et en clochetons. Cette influence se fait peut-être sentir dans l'église de bois d'Hitterdal, mais à Fantoft on est devant l'Orient asiatique. Un court clocheton porte un mât surmonté d'un coq. Cela forme une première petite pagode de Bouddha, qui pose sur une autre, plus haute, plus large, une fantaisie d'enfant jouant à l'architecture. Ce premier et ce second

toit chevauche à califourchon une troisième toiture, qui en chevauche une quatrième, qui en chevauche une dernière. Celle-là s'appuie sur un petit cloître de colonnettes romanes — mais un cloître bâti pour des pygmées. Il faut se baisser bien fort pour passer sous l'arche. On peut se relever seulement sous la déclivité du toit.

Le cri de tous ceux à qui l'on montre la photographie de l'église de Fortun est le même :

— C'est une pagode hindoue !

Devant l'église, cette ressemblance s'accentue. Le goudron, profondément entré dans le bois, pousse tout l'édifice au ton uni du bronze ; les dragons qui finissent si curieusement les échines du premier et du second toit, les petites ardoises de bois pressées comme une cotte de mailles de Taïping, tout cela, c'est de l'Orient. Le porche par devant, l'abside derrière, semblent des prolongements à coulisse et momentanément sortis du corps du vaisseau. Il n'y a pas jusqu'à l'enceinte de bois, découpée en colonnettes romanes et plantée en parc à brebis, qui n'achève de donner à la vieille église un aspect de bibelot exotique. L'église de Bugde, religieusement restaurée dans le style primitif, montre l'intérieur de ces chapelles de bois. Les piliers qui soutenaient la grande nef n'étaient que des pins formidables, équarris comme des mâts de navire. D'un pin à

l'autre, une arche romane s'appuyait sur des ornements de chapiteaux. Deux, trois et jusqu'à quatre galeries superposaient des arceaux romans. Les pins fondamentaux traversaient leurs assises comme des vergues. Et de microscopiques prises de jour versaient dans ces chapelles mystérieuses une lumière de hublot.

J'ai plaisir à rapprocher de ces notes relevées au hasard de mes promenades les impressions qu'une Parisienne reçut de la Norvège vers le milieu du siècle [1]. C'est un bon repère pour juger du chemin parcouru en si peu d'années par un petit peuple qui s'est réveillé d'une longue léthargie. « Sous la domination danoise, me disait dernièrement un ministre norvégien, nous avons dormi comme des pommes de terre. » Une meilleure atmosphère politique est venue réchauffer ces germes sommeillants et, de toutes les façons, la vie s'est manifestée. L'ingéniosité pratique de l'esprit moderne se montre ici dès le premier coup d'œil ; mais en même temps l'absence de toute tradition donne à la civilisation un aspect de nouveauté un peu artificielle. C'est une impression que l'on recueille à chaque tournant de rue, rieu qu'en regardant les boutiques.

Il y a des années que l'art d'accrocher l'œil du

1. Madame d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1855.

passant et de séduire la clientèle par le luxe des prévenances est un des privilèges de la France et particulièrement de Paris. Cette science était fort arriérée en Norvège quand madame d'Aunet la visita :

« Les magasins de détail sont organisés de façon si discrète qu'il devient difficile de les deviner. En furetant dans les rues, on demeure surpris d'apercevoir au fond de pièces éclairées par de petits châssis garnis de verres troubles, des fourrures précieuses et de luxueuses étoffes, entassées, pêle-mêle, sur des rayons, avec des jarretières de laine, de la filasse et des boutons d'os. Si l'on entre dans un de ces capharnaüms, on obtient difficilement de se faire montrer des marchandises. Le boutiquier norvégien ignore l'art de faire acheter ; à peine consent-il à vendre ; il dédaigne les manières complaisantes qui sont de rigueur dans sa profession ; il fume magistralement dans un coin, et, lorsqu'on l'aborde, il prend un air rogue, qui semble engager le passant à bien réfléchir avant de le déranger [1]. »

Quarante ans ont passé sur ces observations et le boutiquier norvégien les a mises à profit pour apprendre la politesse. Il est aujourd'hui avenant sans obséquiosité. Il sait que toutes les manifestations,

1. *Voyage d'une femme au Spitzberg*,

d'ailleurs fort pittoresques de l'industrie nationale, séduisent les étrangers. Si madame d'Aunet repassait par Trondhjem et si elle avait le caprice de racheter « la jupe de drap vert avec des fleurs brodées en laine de couleurs vives, le toquet en soie noire brochée de vert et d'argent, la pièce d'estomac en drap rouge sur laquelle on a attaché, sans ordre, du clinquant d'or, des perles de verre et des bouffettes de ruban », elle constaterait que les prix de ces curiosités campagnardes ont singulièrement renchéri. Ce qui manque toujours, c'est la science de grouper ces objets, isolément agréables à voir. Cette virtuosité de la *montre*, qui devant certaines vitrines de Paris arrête non seulement la foule, mais les artistes, est ici dans les limbes. On juxtapose consciencieusement des objets de même taille ou de même couleur. Tout cela est rangé symétriquement, à la prussienne. On peut passer la revue de tous les objets de l'étalage, mais la montre, sans composition, n'impose aucun *article* au passant. Cela déconcerte si fort nos yeux latins, habitués comme nos cerveaux à de perpétuelles synthèses, que, descendant la Karl-Johansgade de Christiania, au trot modéré d'une voiture découverte, on est incapable de caractériser le genre des boutiques qui se succèdent devant les yeux. On ne distingue pas toujours un confiseur d'un coiffeur, un lampiste d'un épicier.

A Trondhjem, un magasin de confections a l'air d'une halle aux défroques. Toute la friperie pend du plafond et ballotte à l'air. A Bergen, le goût dans la toilette et dans les étalages est sensiblement mieux éduqué. La population, incessamment mélangée par des infiltrations étrangères (l'Espagne et l'Écosse, en dehors de l'Allemagne, ont laissé ici de fortes empreintes), s'assimile avec une souplesse particulière les habitudes de la vie élégante.

J'ai eu la curiosité de fréquenter les rendez-vous populaires pour voir dans quelle mesure la Norvège restait fidèle à ses costumes nationaux, et j'ai visité plusieurs fois, aux heures de déballage, le marché qui se tient à Christiania, sur la place du Torvet. La foule est dense, mais silencieuse dans ses marchandages, débattus à demi-voix, sans un appel à la pratique. Pas un parapluie rouge, pas un de ces coquelicots merveilleux qui fleurissent sur les places publiques aux pays de soleil; des loques délavées, mouillées de la dernière averse; des baleines pendantes comme des vergues et battues du vent. Je constate l'exactitude de ce mot du peintre B..., un Norvégien que j'ai rencontré sur le steamer :

« Quand un campagnard paraît dans notre paysage, c'est pour y faire une tache noire. »

Les tendres couleurs claires que j'ai admirées sur les jeunes femmes, dans les rues, sont bonnes pour

la bourgeoisie élégante, ou pour les fêtes du peuple. On s'en abstient au jour le jour, par économie. La clientèle de ce marché est de petites ménagères et de servantes. Elles tournent autour de choux d'un vert pâle, roulés comme des pastèques. Elles achètent beaucoup de concombres, beaucoup de cornichons, de groseilles à maquereau et en grappes, des pommes, des cassis et quelques cerises aigres. Mais tout l'empressement, toute la curiosité est pour le « carreau » des fleurs. On les amène sur le marché avec des précautions touchantes, dans de petites voitures-serres, des bâches sur ressort et sur roues, qui dételIent au ras du trottoir. De loin on dirait des aquariums. Des figures se pressent contre ces vitres avec une espèce de passion. On veut voir les roses qui sont exposées, comme des pièces d'orfèvrerie. Bien que nous ne soyons encore qu'au milieu d'août, les chrysanthèmes blancs se montrent derrière les reines-marguerites. Ils font paraître encore plus délicats et pâlots des petits fuchsias, des œillets anémiques, qui fondent dans la marée des plantes vertes. Celles-là sont drues et triomphantes. Tout le monde en veut pour parer sa demeure. Elles seront la consolation des interminables hivers.

Nous imaginons de loin que cette inclémence du climat refoule le Norvégien dans la maison et lui interdit les divertissements de la vie extérieure. Cela



est exact pour l'homme de campagne, dont la vie se passe dans un complet isolement, mais il suffit d'observer les mœurs de Christiania, de Bergen et des grandes villes pour constater que cette vie de maison est une nécessité de climat et non un vœu de la race. On s'évade du logis, comme d'une prison, sous tous les prétextes. Les habitants de Bergen confessent eux-mêmes qu'ils sont las des perpétuelles parties de plaisir, où périt tout le temps qu'ils ne consacrent point à leurs affaires. D'un bout de l'année à l'autre, ce ne sont que rendez-vous de musique, de cartes ou de soupers. Un professeur, marié, très lettré, parlant trois ou quatre langues, vous dit que, à son grand regret, il ne peut suivre comme il voudrait le développement des littératures étrangères, parce qu'il est pris dans cette ronde de fête. A Christiania, il semble que l'on ait plus de goût pour les spectacles et les rendez-vous de plaisirs publics. Voilà par exemple, le Tivoli (c'est une sorte de caravansérail de buvettes, de boutiques, de tirs et de théâtres, avec un cirque et un commencement de jardin zoologique.) Ces lieux de plaisirs ne sont point fermés comme chez nous le Jardin de Paris et les concerts des Champs-Élysées, aux familles de bourgeoisie respectable. Bien entendu, le monde de la galanterie afflue autour de ces spectacles. On le coudoie; on l'a pour voisin, aux petites tables de sou-

pers où les fiancés et les familles des fiancés s'assoient dans la piste du cirque. Personne ne semble choqué de ce voisinage qui n'est, du reste, ni provocant ni tapageur. On s'applique au spectacle avec une ardeur de curiosité presque enfantine, et qui se traduit par des explosions d'applaudissements, après de longs silences. J'ai été frappé de ce contraste dans le cirque où un couple de gymnasiarques s'exhibait dans des passes intéressantes de barre fixe. Tant qu'a duré le travail, on est demeuré attentif comme à un cours d'université; puis, soudain, un dernier saut a soulevé l'enthousiasme. Les femmes, les jeunes filles applaudissaient comme les hommes, sans crainte, sans sournoiserie, avec une exacte estime des exercices de force. Le spectacle se continuait par un quadrille de bal public où une troupe d'Anglaises exécuta une série d'entrechats d'une audace un peu surprenante, dans un pays si puritain. Je guettais pendant ce temps les impressions des jeunes filles présentes. Elles avaient commencé par détourner les yeux; mais vite elles se sont familiarisées avec le spectacle dont la hardiesse les échauffait. Çà et là ont jailli des rires étouffés. La danse était finie qu'une griserie légère, une rougeur de plaisir, restaient dans les yeux, sur les joues. Toutes les émotions de ces natures primitives, lentes à émouvoir, sont profondes.

J'assiste à une « première » au théâtre de Christiania.

Une « première » ? Le mot n'est peut-être pas tout à fait exact, car elle a déjà vu la rampe, cette pièce d'*Amour et Géographie*. Mais Bjornson a retouché toute sa pièce ; il a écrit un acte nouveau, changé le dénouement, et cette représentation attire au théâtre tous les amateurs de comédie qui sont déjà rentrés de la campagne.

Ce théâtre de Christiania a sa légende de victoire. C'est comme régisseurs de cette petite scène que Bjornson et Ibsen ont successivement éduqué leur instinct du théâtre. C'est là qu'ils ont livré les mémorables batailles d'où la jeune Norvège fait dater son histoire littéraire. Le bâtiment est vieux, presque minable. On ne le répare pas ; il sera remplacé par une salle plus large et qui, je crois, sort de terre. Ce monument sera sans doute plus en rapport avec le goût d'une grande ville, pour le luxe ; mais on peut affirmer d'avance que la commodité ne sera pas sacrifiée à la décoration, ni à l'effet.

Le Norvégien a des habitudes d'indépendance qu'il entend n'immoler à rien. Cet instinct l'a porté à supprimer le concierge dans la maison à cinq étages et l'ouvreuse dans les couloirs du théâtre. Les deux parois du corridor sont garnies de patères.

Chacun accroche son vêtement dans l'ordre où il arrive : pas même de numéros. Pour dire le vrai, le coup d'œil de tous ces vêtements d'hommes et de femmes, pendus à la muraille, est fâcheux, quand on entre ; mais quoi ? vient-on pour entendre la pièce ou pour admirer les dorures et la belle ordonnance des couloirs ? Le Norvégien fait tranquillement des dépendances de son théâtre un vestiaire d'école. Détail typique : personne ne garde ces vêtements. Le spectateur qui sort pendant un acte pourrait choisir dans cette exposition un parapluie élégant ou un chapeau à sa tête ; tout est sous la main du passant : les mantilles, les fourrures des femmes ; eh bien, c'est peu de dire que le vol est inconnu : on ne *se trompe pas ; il n'y a pas d'erreurs.*

Voici un autre petit trait de mœurs qui fera plaisir à nos critiques dramatiques : les femmes qui vont à toutes les places sont ici en majorité, mais comme il est juste que la liberté de chacun ait pour limite la liberté de tous, elles accrochent bravement leur chapeau aux patères du couloir, à côté des chapeaux des hommes ; et c'est un petit lever de rideau qui a son charme de les voir, l'une après l'autre, lisser leurs cheveux devant les miroirs du corridor, avant de pénétrer dans la salle.

Comme on aime la musique, l'orchestre de nos pères a été conservé ; mais il ne fait point de tré-

molos; il remplit les entr'actes. Aujourd'hui, ce sont Strauss et Suppé que je trouve au programme avec la *Rêverie du vieux temps*. Dès que les trois coups sont frappés, le gaz est abaissé; il ne se relève qu'à la fin de l'acte.

Un dernier coup d'œil à la salle avant que la lumière sombre.

Ce ne sont pas seulement les femmes qui sont en majorité, ce sont les jeunes femmes, les jeunes filles. Elles viennent avec une amie, avec un camarade homme, ou seules. Elles n'ont pas consulté leurs parents sur le choix de ce spectacle; elles les ont avertis que, ce soir, elles allaient voir jouer *Amour et Géographie* avec un tel ou une telle. Et les voilà ici. Même à Christiania, il y a de bonnes gens qui réprouvent ces mœurs nouvelles; mais on les traite de « conservateurs », et ils ne sont point venus entendre la pièce de leur ennemi particulier, le révolutionnaire Bjornson.

Elle est singulièrement vivante et gaie, cette comédie de mœurs. J'y ai ri de grand cœur; je n'ai pas eu une seconde l'impression de la longueur ni de l'ennui. Est-ce à dire qu'une traduction ou une adaptation d'*Amour et Géographie* réussirait chez nous? Je n'ai pas d'avis là-dessus. Je serais assez tenté de croire que la comédie de Bjornson emprunte beaucoup de son charme à un esprit tout scandi-

nave et même un peu local. Et puis, il faudrait, pour bien faire, amener avec la pièce les acteurs qui la jouent, et surtout ce public qui s'en amuse, ce public à la volonté duquel on ne résiste pas.

Le thème moral de la pièce, c'est qu'une manie, même respectable, comme la science, peut déformer jusqu'à la déraison le cerveau d'un homme d'ailleurs excellent. C'est le cas du professeur Tygesen. Il a une femme charmante et, bien qu'il soit jeune encore, une fille qui, tout prochainement, sera bonne à marier. Mais Tygesen s'est pris pour la géographie d'une de ces passions sans bornes, sans reprise, qui alternent ici avec la complète apathie. Il a commencé par envoyer sa fille habiter hors de la maison, chez une logeuse : il ne veut pas être distrait de ses études. Il supporte à peine sa femme : elle n'est bonne qu'à brouiller ses notes, elle ne comprend rien à ses travaux.

— Si je te gêne tant, dis-le-moi ; je te céderai la place...

Et Tygesen répond, ou à peu près :

— Va au diable !

Le ménage en est là, quand une amie de passage se porte au secours de madame Tygesen. Celle-là est une cosmopolite. Elle a, sur l'indépendance de l'individu, des idées toutes modernes. Elle plaisante la femme du professeur sur ses scrupules. Elle lui

montre le péril de la situation. N'y a-t-il pas, sous roche, un jeune peintre qui fait la cour à madame Tygesen. Et toute meurtrie qu'elle est des injustices quotidiennes de son mari, la pauvre femme est-elle bien sûre que le cœur ne lui manquera pas ?

— Il vaut mieux partir...

— Mais que deviendra Tygesen ?

— Il apprendra qu'il ne peut pas se passer de toi.

Tygesen consulté déclare qu'il est enchanté qu'on l'abandonne à ses chères études.

Et la toile tombe sur la séparation des époux.

Le second acte est le plus divertissant des trois : on y voit la vie de Tygesen livré, sans contrepoids, à sa passion pour la géographie. Les cartes et les documents ont tout envahi. Ils couvrent les murs ; ils refluent dans le salon ; ils s'entassent sur le piano et sur les meubles. D'abord Tygesen a nagé avec ivresse dans ce désordre et dans cette poussière. Mais, bien vite, il commence à souffrir de sa solitude ; d'abord, il n'a plus d'occasion de se mettre en colère : personne ne dérange plus rien dans la maison ; puis, il n'a pas à qui parler de ses travaux. Il reçoit bien, de temps en temps, la visite d'un vieux professeur de géologie ; mais celui-là aussi est confiné dans sa spécialité et on ne peut échanger avec lui deux paroles raisonnables. C'est alors que,

pour sortir de peine, Tygesen essaye de se concilier les bonnes grâces de sa cuisinière.

Ce personnage de la servante a été joué d'une façon vraiment excellente par une actrice qui m'a rappelé, avec des nuances de comique ethnographique, notre surprenante Lavigne. Et il semble bien que cette silhouette ait été tracée par Bjornson avec une force de comique vraiment saisissante. C'est le type de la servante de Christiania. Elle a l'accent et les manières du cru. La façon tout ensemble flattée et effarée dont elle reçoit les avances de son maître a fait pâmer la salle. Je l'écoutais, ce rire, où une race livre le secret de sa nature; il était singulièrement plein et heureux, le rire de notre Palais-Royal, un jour où Labiche triomphe; les peuples ne sont décidément pas si différents qu'ils l'imaginent.

Dans son abandon, Tygesen reçoit la visite de sa fille. Il y a longtemps qu'il n'a pris garde à elle; il est tout surpris de la trouver si grandie. Il s'attable avec elle. Il lui fait goûter son meilleur vin, et lui demande les secrets de son cœur de jeune fille; il s'attendrit sur le souvenir de ses propres fiançailles. Le couplet est poétique, et on l'a écouté avec ce respect attendri, ce silence absolu qui est ici l'avertissement de toute émotion profonde. M. Bjornson, le fils du romancier, est acteur. Il

jouait le personnage de Tygesen. Il a dit toute cette scène avec un beau lyrisme; il m'a paru un peu conventionnel dans le reste du rôle.

J'ai particulièrement goûté, comme Français, la scène où le professeur Tygesen fait passer à sa fille un examen de conscience. La jeune personne est une Norvégienne de la nouvelle école; elle ne consulte personne sur le choix de ses lectures. Le professeur, qui commence à se reprocher son indifférence pour cette fillette, lui demande avec bonhomie :

— Qu'est-ce que l'on t'apprend, à ton école?

Il veut fouiller dans le sac de l'écolière, mais il s'aperçoit qu'elle se trouble. Il insiste, il ouvre le sac de force, et le premier livre qu'il tire de la gibecière, c'est *Mensonges*, de Bourget.

— Malheureuse! s'écrie le professeur de géographie, sais-tu ce que c'est que cela?

— Ça? répond tranquillement la petite Tygesen, c'est du réalisme.

Après Bourget, c'est le tour de Gyp, avec son roman *Autour du Mariage*, et puis de Zola. Le professeur Tygesen commence à comprendre qu'un homme a dans la vie autre chose à faire qu'à dresser des cartes et classer des notes. Sa femme l'a abandonné; sa fille est à la veille d'une chute; sa cave est pillée par les bons amis de sa servante; enfin, Tygesen s'aperçoit que c'est aujourd'hui dimanche

et qu'il n'a pas changé de chemise ! Il lève les bras au ciel. Il demande miséricorde.

Il paraît que jadis, le drame tournait au noir; dans la nouvelle version, Tygesen se raccommode avec sa femme avant que le jeune peintre qui courtise la mère et la fille ait réussi à faire trébucher l'une et l'autre. Toute la salle a fait grand accueil à ce dénouement heureux. Les Norvégiens aiment la franchise ; ils ne se fâchent pas quand on leur dit la vérité ; ils préfèrent seulement qu'elle leur soit apportée par un compatriote.

— D'ailleurs, me disait mon voisin, comment ne pas pardonner à Bjornson s'il se moque un peu de nous? Il est notoire que, dans le personnage de Tygesen, il a fait la caricature de soi-même. Tandis qu'il s'occupait de réformer le monde, les choses ne marchaient pas trop bien dans sa maison : son fils, celui-là même qui jouait tout à l'heure, a un peu trop occupé l'opinion par un divorce où le droit n'était pas de son côté ; et, vous le voyez, lui-même, à cette heure, entre dans la fiction paternelle. Il s'est fait la tête de son père pour jouer Tygesen ; n'est-ce pas, que cela est piquant ?

Après cette explication, j'ai encore mieux compris le brillant succès de la pièce. Il y a toujours quelque symbole caché sous ces œuvres du Nord.

Avec le Tivoli et le théâtre, les endroits les plus fréquentés de Christiania sont les cafés et les restaurants de souper. Il n'y a pas pour les femmes de la bourgeoisie de divertissement plus agréable qu'un dîner ou un souper au restaurant. Elles s'y montrent seules, accompagnés de leurs maris, de leurs frères, de leurs fiancés ou en partie avec d'autres femmes. Ces soupers se prennent par petites tables, dans de vastes salles. Le fameux cabinet particulier des boulevards parisiens n'existe pas ici. Et ce n'est pas seulement le restaurant, c'est la terrasse, le divan des cafés, que les femmes et les jeunes filles fréquentent librement. Il a des habituées que l'on retrouve toujours dans la société des mêmes camarades, sans que la malignité publique y trouve matière à commérages. Les maris soupent ailleurs, avec leurs amis propres. C'est bien juste si l'on permet à un étranger de remarquer que des jeunes femmes, d'ailleurs irréprochables, finissent, quand elles ont trop fumé et bu, par parler dans les cafés plus haut qu'il ne convient.

Ces mœurs innocentes et hardies s'expliquent par le climat. Le premier effet d'un voyage à travers la Norvège est l'apaisement de cette inquiétude des sens que la vie parisienne excite jusqu'à l'hyperesthésie. Toute notre civilisation d'art et de luxe concourt à l'apothéose de la forme et de la coquet-

terie féminine. Les boutiques, les toilettes, les images, les affiches, le livre au coin du feu, les conversations du salon, de la table et du fumoir, la pièce de théâtre sur laquelle on finit la journée, tout cela gravite autour de la femme, autour du désir que ses provocations éveillent. En Norvège, les villes sont perdues dans l'étendue immense, les habitants dispersés. Pendant des jours on reprend contact avec la nature vierge, on oublie l'humanité. On est conquis par une torpeur bienfaisante qui envahit l'esprit et le corps. Sur le seuil de l'auberge où l'on arrive, las du voyage, les servantes, graves, respectueuses, uniquement occupées de leur besogne, vous reçoivent sans coquetterie. Autour de la salle où l'on soupe, les femmes sont simplement vêtues; rien dans leur allure n'indique l'artifice, les petites habiletés de toilette, ménagées pour l'effet. La chambre où l'on couche est nue, presque monacale. Aucune de ces insipides gravures qui chez nous décorent tous les logis de grande route et marquent une étape sur la route de « l'heureux dénouement ».

Aucun sourire de chromo, rose et blond, ne vous guette dans l'angle de la glace. Le journal qu'on lit pour s'endormir ne raconte aucun scandale de mœurs, aucuns débats d'adultère. On est tout surpris de la facilité avec laquelle s'est évanouie une

pensée ordinairement obsédante. Cela va jusqu'au demi-sommeil. On s'en aperçoit dès que l'on veut faire travailler son cerveau. Il s'éclaire lentement, faiblement, comme une lampe à bout d'huile. Si l'on ne veut point traîner sur sa besogne, il faut recourir à l'alcool qui active la circulation du sang. Le Latin le plus sobre installera, à côté de son encrier, le flacon d'*aquavit*.

Vienne l'hiver, le réconfort de l'alcool ne sera pas seulement utile pour penser, mais pour vivre. Si, en effet, on jette les yeux sur la statistique climatologique du pays, on est effrayé des écarts de chaleur à froid que les chiffres accusent selon le règne des saisons. Entre la baie de Varanger et la Baltique, le thermomètre descend en hiver jusqu'à cinquante degrés centigrades, « même au-dessous », dit Broch. Dans l'intérieur du Finmark, à Röros, dans l'Œsterdal, le mercure gèle. Ce froid intense a descendu plus d'une fois le cours du Glommen. A Christiania, on a relevé des froids de trente degrés. La température moyenne de janvier, pour l'ensemble du pays, est d'environ six degrés au-dessous de zéro. La température annuelle moyenne, pour toute la Norvège, a été évaluée à deux degrés cinq au-dessus de zéro; la température annuelle moyenne des lieux habités donne davantage : cinq degrés. Comparaison avec d'autres pays : la Suède a une

moyenne annuelle de six degrés, le Danemark de sept degrés deux, la France de onze degrés.

Les plus fortes chaleurs ont été notées en juillet. A cette époque de l'année, du Finmark au cap Lindesness, la température oscille entre douze et quatorze degrés. Les plus hautes températures sur la côte occidentale dépassent bien rarement vingt-cinq degrés. « Parfois pourtant, dit Broch, elles peuvent atteindre cette limite sur toute la côte, depuis Vardö jusqu'au cap Lindesness. Dans l'intérieur du pays, elles peuvent partout, même sur les points les plus élevés, atteindre vingt-huit degrés. Dans la partie sud-est du diocèse de Christiania aux environs de Röros, et dans l'intérieur du Finmark, elles dépassent trente degrés ».

Les habitants de climats modérés que nous sommes peuvent difficilement imaginer l'impression que produisent à la longue sur une race des écarts de température qui, dans une ville comme Christiania, dépassent soixante degrés. Les touristes d'été, qui ont été frappés de la vie exubérante et extérieure des mois de mai, de juin et de juillet, devraient, avant de formuler leur jugement définitif, repasser la mer sur la fin de décembre, voir ce qu'est l'existence des Norvégiens dans le cœur de l'hiver. Du moins peut-on chercher la sensation de cet inconnu dans les galeries de peinture, devant

des toiles comme la *Lutte pour l'existence*, de Christian Krohg, qui est un des meilleurs tableaux du musée de Christiania.

C'est la rue silencieuse de janvier, la rue ouatée de neige, où l'homme de police, avec ses bottes et son bonnet de fourrures, a l'air d'un moujik perdu dans la steppe. Au rez-de-chaussée d'une maison, une fenêtre est entr'ouverte. Une main charitable tend des morceaux de pain aux misérables qui passent. Et alors les affamés se sont rués; c'est une grappe, un tas de haillons boueux, violets, bruns, verdâtres, des vieilles qui portent des paniers, des enfants qui ont dans la main des seaux fermés d'un couvercle. Toutes ces figures sont emmitouflées avec des châles, des tricots, des mentonnières, des capes doublées de grossières fourrures. Ce que l'on voit de chair est saignant, tuméfié par le froid. On pousse désespérément. On se bouscule pour atteindre. Les vieilles écrasent les enfants. Un gamin, qui a déjà sa part, cherche à se dégager du tas. Son expression de contentement et d'inquiétude est poignante; je n'aurais pas été surpris d'entendre sortir de sa bouche ce cri sauvage avec lequel les mouettes d'Averö s'abattaient sur le banc de harengs.

... Je relis ces notes, écrites debout, sur des ponts

de steamers, sur des sièges de carrioles, sur le dos des poneys, sur la plate-forme des wagons, au coin des rues, devant des murailles de musée. Je compte les épithètes qui sont revenues le plus fréquemment sous mon crayon dans cette probité de la rédaction sur place qui ne se soucie ni des répétitions de mots, ni des voisinages de consonances. Et voici que j'ai la surprise d'aboutir à deux visions de la nature et de l'homme norvégiens nettement contradictoires.

D'une part, je vois un paysage paradisiaque, baigné de cette lumière dont un reflet traîne dans les auréoles. Tout ici est sourire et paix. Les bosquets sont ces fraîches retraites, les prés, ces tapis de verdure que les poètes ont rêvés pour leurs Champs-Élysées. Les demeures elles-mêmes, peintes de couleurs tendres, ont une grâce irréelle. L'habitant de ce paysage, suspendu entre deux ciels par la transparence des eaux, semble dégagé des liens de la matière. On le sent affranchi du corps, gouverné par la foi qui entre dans son âme avec la lumière.

Changement à vue :

Voici un paysage de désolation et d'écroulement. Une lueur glauque remplace le soleil comme dans les cauchemars. Tout ici est bouleversement et désespoir. Les falaises s'affaissent, les vagues donnent

l'assaut à des ruines, la mer et le ciel sombre tendent l'un vers l'autre, pour un universel écrasement. L'homme qui se risque dans ces parages est traqué par la faim. Sa vie est une lutte sans trêve contre la création, contre l'homme, contre les bêtes, contre l'eau, contre le feu, contre la terre. Sans doute, il est aussi différent de l'homme aperçu tout à l'heure qu'un loup est différent d'un agneau, un Wiking d'un mystique. Regardons-y de près pourtant. Ce réprouvé et cet élu ne font qu'un seul et même homme. Que s'est-il donc passé? Ceci simplement : l'aiguille a tourné au cadran des saisons, la nuit perpétuelle a succédé aux soleils qui ne se couchaient pas. L'excès de lumière est payé par un excès d'ombre.

Telle est la conclusion des remarques d'un promeneur au bout de quelques semaines d'attention. Dans les lignes immuables qui l'établissent, la Norvège apparaît grandiose et déséquilibrée. Tout y est fatalité, antithèse et foudroyant contraste. Attendons-nous à trouver le reflet d'une nature démesurée dans le peuple qui s'est imposé à ce sol malgré Dieu.

II

LA RACE

Tous, au collège, nous avons eu la vision de la piraterie normande par cette fenêtre de Narbonne où Charlemagne pleura. Soulevés par des lames de fond, les légers bateaux des Wikings apparaissent, disparaissent dans la tourmente de l'histoire : on garde une vision de rameurs aux bras nus, de boucliers ronds, accolés au bordage des navires, de proues relevées en col de dragons, de géants roux gouvernant, tout debout, les avirons de poupe.

Un peu de la terreur que ces pillards inspirèrent à nos pères est restée dans nos âmes. On débarque

en Norvège suggestionné par ces souvenirs. On veut à tout prix retrouver dans les compatriotes de Bjornson et d'Ibsen l'hérédité des Wikings.

Il ne faut point faire un grand effort pour la mettre à nu, car, elle-même, la jeune Norvège, se réclame de ces aïeux de la barque avec la morgue d'une aristocratie militaire. Le plus pauvre homme du pays sait par cœur la légende des conquêtes fabuleuses. Il n'est pas bien sûr que le règne des Wikings soit fini. J'ai eu la surprise de m'entendre demander gravement par un vieux sonneur du Röldal à qui l'on avait dit mon nom et mes origines normandes :

— Serais-tu parent de Le Roux-le-Marcheur qui quitta le pays parce qu'il n'avait point trouvé de cheval à sa taille?

Et aussi bien ce passé vit au cœur de Christiania dans des objets tangibles. L'Université possède deux spécimens de ces « coursiers de la mer » sur qui des chefs de pirates ont jadis couru le monde.

De même que les anciens Germains étaient enterrés avec leur cheval, ces « rois de la mer » voulaient leur navire pour cercueil grandiose. Deux de ces vaisseaux ont été retrouvés : l'un, tout vermoulu, dans le Smaalene, en 1867; l'autre, presque intact, en 1880, dans le Sandefiord. L'enfouissement au cœur de l'argile bleue a protégé ces bois de la pour-

riture. On arrive devant cette curiosité historique l'esprit défavorablement prévenu. Les deux vaisseaux wikings naviguent dans toutes les nomenclatures des guides; ils encombrent les vitrines de leurs photographies; on dirait qu'il y a du cabotinage dans leur fait. On pousse la porte du hangar de bois qui les abrite, et ils vous abordent en plein cœur. Qu'est-ce, pour nous autres, habitués aux monstrueux steamers des voies transatlantiques, qu'un bateau de cinq mètres de large et de trente mètres de long? Peu de chose; mais le Parthénon a les proportions d'une mairie de sous-préfecture et il emplit le monde. De même, ce bateau des Wikings triomphe de tous les progrès. Nos ingénieurs pourront ajouter encore des mètres de tôle à des mètres de tôle : ils feront *plus long*, ils ne feront jamais aussi *grand*, parce que ce n'est pas la proportion mathématique qui émeut le sens de beauté, mais un principe plus mystérieux et intangible qui, dans l'art, s'appelle le « caractère » et qui, en somme, n'est que la parfaite adaptation d'un objet à sa fin et à son particulier effort. Le vaisseau du Sandefiord ne peut pas être autrement qu'il est. C'est cela qui lui donne son âme. Il vit, et, tout mutilé, il demeure menaçant. On en fait le tour avec un serrement de cœur. Cette vision est un commentaire indispensable des Sagas, de la légende normande.

Les bijoux du même âge sont un autre renseignement précieux sur l'état d'âme et sur les allures des Wikings. Ce sont des ceintures de cuivre et d'argent faites de plaques solidement reliées, comme des membres de gonds. Bijoux d'hommes ou bijoux de femmes, on sent que ces ornements ont cerclé des reins robustes. Souvent le ceinturon n'est qu'une série de gourmettes parallèles auxquelles pendent de petites cymbales. Ces bijoux barbares ne sont pas seulement orgueilleux par leur taille, ils sont bruyants. L'homme qui les portait avait à parcourir des lieues de solitude sans accrocher un regard d'envie pour son luxe. Il se consolait en faisant de son bijou un objet sonore, comme ces grelots que l'on attache au harnais des chevaux, afin de les distraire dans la monotonie des longues routes. De cette façon, l'attention et la fierté du barbare étaient tenues en éveil. Les plaques, les boucles, les broches, sont chargées de ces pendeloques comme les ceintures. Elles sont massives, faites pour supporter des étoffes pesantes, des laines que la pluie alourdira, des draps que les fourrures doubleront. Sur des bijoux d'une époque un peu postérieure, le filigrane apparaît, imitation timide des bijoux de la Méditerranée. Mais que nous sommes loin de la délicatesse transparente des Italiens! Jamais ceux-là ne trouvent leurs découpures assez diaphanes; jamais le bijou ne

leur semble assez traversé par le jour. Au contraire, le Normand place, derrière son filigrane, une épaisse plaque de métal, qui oblige la lumière à miroiter, et, dans cette nécessité, — toute la différence de l'arceau roman d'avec la dentelle gothique, — il nous ramène à la vision sombre, à l'angoisse glaciale de son pays.

Ce qui restait de souvenirs orientaux et de tradition solaires chez ces petits-fils des Scythes devait fatalement les porter à chercher hors de leurs brouillards les jouissances de la vie. Un proverbe norvégien qui date des Wikings dit en bons termes : « Celui qui est maître de la mer est maître de la terre. » Sur cette mer ouverte à sa barque, le Normand ne connaissait pas de distances. Au XIe siècle, il avait reculé les limites du royaume de Norvège de la mer Blanche au fleuve de Göta, de la mer Baltique aux frontières d'Écosse et d'Irlande ; il avait mis la main sur les Hébrides, les Arcades, les Fœroë et les Shetland. L'Islande, le Groënland et Terre-Neuve étaient dans son tribut. La Russie tout entière obéissait à quatre ou cinq dynasties d'origine scandinave, qui avaient pris racine le long des fleuves slaves, de la même manière que la maison de Hauteville en Pouille, le comte de Montreuil et Robert Burdel en Catalogne [1].

1. Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte*, 1865. — *Passim*.

Sans doute, l'espoir de la conquête excite le Scandinave. Mais, pirate ou voyageur, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est « l'aventure lointaine avec le mystère qui la précède, les dangers qui l'accompagnent et l'honneur qui la couronne. » Le péril d'outre-mer est pour lui le premier, l'unique titre de gloire; il a dans sa langue un mot, inoffensif ailleurs, et qui signifie « casanier » *(heimskr)*. Les mœurs nationales en ont fait la plus grossière injure. Les Sagas ne savent comment manifester leur mépris aux hommes qui n'ont point voyagé. Elles les traitent de « filles paresseuses [1] ». Elles exaltent au-dessus de tous les autres, les guerriers qui exercent « le noble métier de pirate ». Le rêve de ces pirates, qu'un poète du temps appelle « grands bombanciers », est de boire, de festoyer, de se battre, et, après l'aventure de la mort, de continuer la même vie pendant l'éternité. Quand le roi magicien Gulfi va interroger Odin dans l'Enclos des Ases, il lui demande :

— Quelle est donc, dans la Halle des Occis, le passe-temps des guerriers uniques lorsqu'ils ne sont pas occupés à boire?

Et le Père Universel répond :

— Chaque jour, ils s'arment et sortent dans la

1 *Sigurdar Saga Jorsalafara*, ch. XXVI.

cour ; ils se battent, ils se renversent ; c'est là leur jeu et quand le temps du souper est venu, ils rentrent à cheval dans la Halle des Occis et, pour le festin, ils s'assoient réconciliés [1] ».

Il semble que ces brutes guerrières n'accepteront jamais que la supériorité de la force physique ; leur dernier argument restera ce coup de marteau foudroyant que Thor lève sur ses ennemis. Or l'ironique génie qui préside aux destinées de la race scandinave et prend plaisir à déconcerter, par des sursauts de bascule, nos inductions de raisonneurs, nous réserve ici un coup de théâtre.

Ce Wiking, qui, barbare entre les barbares, râfle le monde sans arrière-pensée de conquête, se révèle brusquement plus sensible que tous les autres primitifs de sa souche à la supériorité intellectuelle. La Grèce entrevoyait un héros idéal dont le corps et l'esprit parallèlement développés cohabitaient dans une proportion harmonieuse. Le Wiking forme un rêve analogue, mais démesuré comme la nature qui l'entoure ; son idéal est Vafthrûdnir, « un Iote (géant) renommé pour sa force corporelle et sa grande érudition [2] ».

1. *Gylfa Ginning*, par Snorri, fils de Sturla ; v. 41.

2. Bergmann, *l'Edda de Sœmund.*

Odin est plus envieux de cette supériorité intellectuelle des Iotes « qui savent cent choses » *(hundvîsir ïotnar)* que son fils Thor n'est jaloux de leur force gigantesque. Le dieu n'aura de cesse qu'il n'ait triomphé de son rival dans un de ces duels d'énigmes où le vaincu payait de sa vie. Cet assaut d'érudition est le sujet d'un des plus curieux chants de l'Edda dit de Sœmund, *l'Entretien de Vafthrûdnir (Vafthrûdnismâl)*. Odin, déguisé en voyageur, s'est présenté chez le géant. Les droits de l'hospitalité lui assurent une place à la table, mais il réclame plus d'honneur et, pour gagner la bienveillance de son hôte, il demande à donner des preuves de son savoir. Le géant flaire le défi et il accepte la joute :

— Quel est cet homme qui, dans ma salle, — me provoque si brusquement ? — Tu ne sortiras pas de ma demeure, — si tu n'es pas plus savant que moi [1].

Odin commence par satisfaire aux énigmes de Vafthrûdnir ; puis, à son tour, il lui pose dix-huit questions dont la difficulté va croissant ; il l'interroge sur l'origine de la mythologie, sur l'avenir des

1. *Vafthrûdnismâl*, v. 25.

dieux, des hommes, sur la fin du monde. Il pose une dernière question dont il est seul à connaître la réponse et qui lui assure un triomphe facile.

La date de ce poème a été fixée par Bergmann entre le XIIIe et le XIVe siècle.

Dans un Edda encore plus ancien, *la Fascination de Gulfi (Gylfa Ginning)*, dont l'auteur Snorri, fils de Sturla, naquit en Islande en 1178, la même fiction d'un examen cosmogonique et philosophique est mise en scène avec beaucoup d'art. Cette fois c'est un roi, Gulfi, « avisé et versé en magie », qui vient interroger le sphinx.

« Gulfi s'étonnait que la bande des Ases (les dieux odiniques) fût tellement versée dans les secrets que toutes choses leur allaient à souhait. Il se demanda si cela tenait à leur nature ou si les divinités auxquelles eux-mêmes sacrifiaient en étaient cause. Donc il entreprit un voyage à l'*Enclos des Ases* et partit en secret, ayant revêtu l'extérieur d'un homme vieux [1]. »

Gulfi se trouve en présence d'Odin lui-même et il se fait conter par lui tous les mythes scandinaves depuis les jours antérieurs à la création jusqu'au

1. *Gylfa Ginning;* Strasbourg, 1861.

crépuscule des dieux. Et cette causerie du dieu et du roi magicien sert de cadre à Snorri, pour exposer une dernière fois les dogmes de l'odinisme défaillant.

Il est intéressant de noter que l'intelligence ne se manifeste ici que sous sa forme la plus voisine de la brutalité physique : la ruse. Les Wikings, gens de coup de main, ont éprouvé que la force est désarmée devant la force. En ce cas, le poids qui emporte la balance, c'est l'astuce. Les pirates la vénèrent comme une qualité divine. C'est le premier mérite dont ils revêtent le « Père Universel », le maître des Ases, Odin.

Voyons-le à l'œuvre, ce grand patron de l'adresse et de la ruse normandes. Il semble qu'il y ait de la bravoure dans la visite qu'il fait au géant Vafthrûdnir. Il a feint, au moment de partir, d'éprouver quelque inquiétude sur l'issue de son entretien « avec cet Iote qui sait tout ». Pourtant, on sent que l'auteur du poème est rassuré sur le sort de celui que, dès le seuil du géant, il appelle le « circonspect ».

Et, de fait, la lutte n'est pas loyale : Odin vient pour tendre un piège au géant. Il sait d'avance quelle question il lui posera pour clore la joute :

— Qu'a dit Odin à l'oreille de son fils avant de le monter sur le bûcher[1] ? »

Évidemment, Vafthrûdnir a beau connaître tous les secrets du ciel et de la terre, il ignore quel mot d'adieu le Père Universel a pu murmurer contre le visage de son fils Baldur, au moment où il l'étendait sur le lit des funérailles. C'est par la ruse toute seule que le géant est vaincu.

Cette mauvaise foi d'Odin ne s'exerce pas seulement aux dépens de ses adversaires : elle est fatale à ses créanciers. *La Fascination de Gulfi* fait allusion à une autre aventure où Odin apparaît dans la même posture de fourberie[2].

Les Ases décidèrent de faire élever autour de leur demeure cette enceinte que l'on appelle l' « Enclos Mitoyen ». Ils s'adressèrent à un Iote qui était architecte. Le géant s'engageait à achever la construction en un semestre d'hiver, et Odin, persuadé qu'il ne pourrait terminer son travail en si peu de temps, lui promit volontiers en payement le soleil, la lune et l'abondance. Mais il ne tarda pas à s'effrayer, car le géant, aidé de son cheval Svadil-Fari, apporta, en une seule nuit, plus de glaçons qu'il n'en fallait

1. *Vafthrûdnir*, v. 218.
2. *Gylfa Ginning*.

pour élever la muraille. L'ouvrage avançait si vite, que les Ases prirent peur. Odin les rassura. Il appela devant son trône le dieu du mal, Loki, et lui ordonna :

— Prends la forme d'une jument et attire à toi le cheval Svadil-Fari.

Loki obéit au Père Universel, et, comme l'Iote descendait au torrent avec son cheval, Loki commença de hennir. L'étalon accourut vers lui. Ils passèrent toute la nuit en poursuites, et l'Iote, privé de son compagnon, ne put achever la muraille assez à temps pour obtenir sa récompense. Bien plus, sous prétexte qu'il était un géant, et par conséquent un ennemi des Ases, Odin lui enleva son cheval, puis le fit assommer à coups de marteau par son fils Thor.

C'est pourtant par cette brèche de curiosité, par cette enquête mythologique sur les aventures des dieux que l'idée morale entrera dans le monde scandinave. Le rire est ici tout proche, le rire du bon sens populaire qui, après s'être diverti des dupés, s'exercera aux dépens des dupeurs. Cette ironie éclate irrésistiblement dans un poème écrit, sur la fin de la période païenne, dans les *Imprécations de Loki (Lokasenna)*. L'auteur de cet Edda a recouru à la vieille fiction du mauvais génie exclu d'un festin de fête, et qui apparaît, inattendu, pour

se venger par de sanglantes paroles. Cet artifice autorisait toutes les irrévérences contre des dieux que la satire populaire n'avait pas encore osé attaquer ouvertement. Le masque de Loki était commode pour cette raillerie, qui ne ménage aucune des puissances odiniques.

« Tais-toi, Odin, car jamais tu n'as décidé entre les guerriers avec justice. — Tu as donné la victoire contre le droit — au moins courageux. — Tais-toi, Thor, et jamais ne parle — de tes expéditions d'Orient devant les héros. — On t'a vu, toi, le batailleur, blotti dans le gant du géant, — et tu ne te souvenais plus que tu es Thor. »

Les déesses ne sont pas plus épargnées que les dieux, en tête, Freyia la compagne d'Odin :

« Tais-toi, Freyia, je te connais trop bien; — et sur toi est la souillure; les Ases et les Alfes, tous qui m'écoutent, — ont été tes amants. — Comment t'a éblouie — ce brillant jeune homme qui t'a fait présent d'un collier — et que tu as pris sur tes genoux? »

Et il y en a comme cela trois cents vers d'injures

dans lesquels Loki ne ménage même pas les maris qu'il a trompés :

« Tais-toi, Tyr ! car ta femme — a eu un enfant de moi, — et tu n'as pas reçu un chiffon de dédommagement, — pas un denier, pauvre homme[1] ! »

On peut dire que de ce poème, écrit dans les dernières années du xe siècle, date pour le monde scandinave l'éveil de la conscience morale. Déjà l'essor vers un idéal où la raison s'élevait plus haut que le respect pour la ruse et pour les victoires de l'intelligence sur la force, jusqu'à la notion de justice, s'était manifesté dans un poème prophétique, la *Vôluspâ* ou *Vision de Valâ*. Cette fois, c'est une prophétesse qui est en scène et le délire de l'inspiration lui est une excuse à traiter sans ménagement des dieux encore puissants. On peut juger de la résistance officielle du paganisme sur ce fait que, en 999, le prêtre Runolf fit condamner et exiler comme sacrilège (*umgodsgâ*) le poète Hiallti, qui avait chanté publiquement dans un village d'Islande un poème contre les dieux scandinaves : « J'aboie contre Freyia la chienne... »

Avec plus de ménagement dans la forme, la

1. *Lokasenna*, passim.

Vôluspâ avait été tout aussi hardie. Elle inaugure l'idée que la *ruse* et la *force* doivent être dominées par la *justice*. Elle déclare que le mal est le fruit direct de l'iniquité. Elle annonce que les dieux périront avec leur création pour avoir donné l'exemple de la violence et de la mauvaise foi. Odin et Thor, les deux complices de ruse et de force, cèdent la place aux dieux de paix et de justice. Les Scandinaves sont mûrs pour le christianisme.

Ils vont l'embrasser avec la brusque violence de décision qu'ils apportent à toutes leurs évolutions. L'auteur anonyme de l'*Itinéraire de Richard*, qui montre les Normands dans le camp des croisés, au siège d'Acre (1189), les caractérise en ces termes :

« La rigueur du climat natal leur donnait une force particulière et l'on admirait en eux la triple qualité d'une taille gigantesque, d'un courage indomptable et d'une foi ardente [1]. »

Il va de soi que l'extérieur tout seul était modifié et que le Wiking chrétien n'avait point changé de tempérament en recevant le baptême.

« Attaquons toujours, dit en plein XIIe siècle un chef croisé, qui rencontre en mer des vaisseaux

1. *Itinerarium Richardi*, cap. XXXVII.

marchands, si ce sont des chrétiens, nous pourrons ensuite faire la paix avec eux; si ce sont des païens, nous partagerons leur cargaison, en réservant un cinquième pour les pauvres [1]. »

Le zèle pour la nouvelle foi est une occasion de traiter les infidèles avec plus de cruauté que jamais et de mettre au pillage les États qui s'obstinent dans le paganisme. Aux uns, on fait « pleurer le sang »; aux autres, on inculque le christianisme à coups de hache. L'Église encourage hautement cette ardeur; elle travaille non à l'éteindre, mais à la régler et à la sanctifier. Elle préside à des *Associations de Wikings*, des confréries, que les chroniqueurs appellent *Piraticæ sanctæ* (saintes pirateries). Le Wiking ne fait que changer d'ennemis. C'est au nom du Christ que combattent les premiers chrétiens du Nord. Saint Olaf, mourant sur le champ de Stiklestad (1030), crie à ses soldats : « En avant! hommes de la Croix! » La Baltique est sillonnée de néophytes engagés par des serments solennels à détruire les païens. Dans le trouble d'âme où l'écroulement du culte de la force, l'avènement de l'idéal de douceur plongent ces batailleurs, ils ont accueilli avec empressement la doctrine du rachat des crimes par l'égorgement des ennemis de la foi.

1. Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte*, *1865*. Introd.

Le chemin des croisades va devenir pour les Scandinaves la route la plus séduisante du salut.

Ils y avaient toujours rêvé, à ce pèlerinage d'Asie, même au temps où Odin et Thor recevaient seuls leurs hommages. Une des premières remarques qui s'imposent encore aujourd'hui à l'attention d'un observateur, c'est l'influence exercée par l'Orient sur l'art norvégien. J'ai déjà signalé la prodigieuse parenté des églises de bois, et particulièrement de la Stavekirke de Fortun, avec les pagodes bouddhiques. Faut-il en conclure que les vaisseaux des Wikings avaient exploré les côtes d'Asie et l'océan Indien, comme le donnent à entendre les Sagas, ou seulement que l'on avait trouvé le modèle de ces chapelles dans des pagodes comme le temple asiatique de Yoummala, en Permie, où les Finnois avaient sûrement reproduit les formes de l'architecture indo-chinoise? Sans parler de ce qu'on ne peut contrôler scientifiquement, il nous reste, dans l'industrie paysanne des tapis de Norvège, des preuves indiscutables des échanges antiques de la race scandinave avec la Perse et l'Arabie. Un album, où ces précieux tapis ont été reproduits en couleur avec beaucoup de soin, a été publié en 1889 par les directeurs du musée industriel de Christiania. Le savant conservateur de ces richesses, M. H. Grosch, a écrit pour cette publication une étude trilingue où

l'influence de l'Orient sur l'art scandinave est mise en relief [1]. Elle éclate à la seule inspection de ces planches dont le dessin et le coloris laisseraient indécis sur la véritable origine de ces tapis, si la tradition de leur tissage ne s'était conservée si vivace dans les campagnes, qu'un artiste de goût et de savoir a pu relever l'industrie défaillante et lui donner, de nos jours, un nouvel essor.

Aussi bien, tandis que les Norvégiens s'efforçaient de copier les tapis d'Asie, ils se mettaient dans l'œil, pour toujours, les formes et surtout la palette de l'Orient. Ils lui empruntaient ce goût de la décoration en couleur, qui, pendant des siècles, devait couvrir de rouge, de bleu, de vert, de jaune, assortis avec un art tout persan, les moindres objets usuels, les colliers de chevaux, les boîtes, les rouets, les machines à calendrer, les meubles, les bahuts, les boiseries — et qui, encore aujourd'hui, en pleine décadence de l'instinct populaire, fait une curiosité d'art du plus médiocre objet de bois, bariole de tons hardis, toujours harmonieux, les façades des maisons, les cadres des fenêtres et jusqu'aux coffres de sapin qui servent de malles.

La facilité avec laquelle les Scandinaves s'im-

1. *Gamle norske tæpper udgivne af museets Bestyrelse text af H. Grosch*. Berlin, chez Asher; 1889.

prégnèrent de culture orientale et prirent le chemin de Jérusalem s'explique suffisamment par l'atavisme.

C'était une croyance enracinée chez les peuples du Nord, bien avant leur conversion au christianisme, que les Scandinaves étaient venus d'Orient du pays des Ases, où se trouvait la cité sainte d'*Asgard* et où vivait encore tout un peuple frère parlant la langue norraine (scandinave) et professant le culte d'Odin [1].

Quand Odin et sa cour sombrèrent dans le crépuscule des dieux, le mystérieux Orient des Sagas se transforma avec le reste [2]. On l'assimila à la Terre-Sainte. On confondit la fabuleuse cité d'Asgard avec Constantinople. Le respect que Jérusalem et les eaux mystérieuses du Jourdain inspiraient aux croisés scandinaves ne se dégagea jamais complètement de ces souvenir odiniques. Les poètes chrétiens du XIIe siècle virent dans le Jourdain la fontaine d'*Urda*, près de laquelle les dieux rendaient la justice. « Au sud, dit Eilifir Gudrunarson, habite le Christ à la fontaine d'Urda [3]. » On avait rapproché et confondu les mots *Urda* et Jordan.

Bien avant que la foi chrétienne mît les Norvé-

1. Riant, *Origines mythyques*.
2. Bergmann, préface du *Gylfa Ginning*.
3. *Snarra Edda Skadlspkaparmal*.

giens sur la route des croisades, des rapports presque réguliers avaient été noués entre Byzance et le Nord par des bandes militaires dont l'histoire est intimement liée à la diffusion de la culture orientale dans le monde scandinave. Ce ne fut pas, en effet, le *vestrvegr* ou route occidentale de la mer qui tenta d'abord les émigrants du Nord. Les premiers efforts qu'ils firent vers l'Orient les amenèrent à découvrir un chemin plus court et plus pratique qui menait de la Baltique à la mer Noire à travers la Russie. Des principautés scandinaves s'étaient établies tout le long des fleuves russes. Elles entretenaient avec Byzance des rapports courtois. Aussi, le chemin oriental *(austrvegr)*, jadis tracé par les Wikings, qui, d'un fleuve à l'autre portaient leurs navires à bras, était devenu une des voies de commerce les plus fréquentées par les gens du Nord. « Tous, dit Riant [1], marchands des rives de la Baltique, pèlerins se rendant à Byzance et à Jérusalem, exilés et chevaliers d'aventures en quête de princes à qui vendre leurs services, suivirent naturellement une route où l'on parlait norrain (scandinave) presque jusqu'aux portes de Constantinople, où l'on trouvait toujours appui et protection et quelquefois chance de faire fortune. »

Ces bandes de soldats à vendre étaient devenues si

1. Riant, *Itinéraire des croisés.*

nombreuses, que, du nom de leurs compagnies, dites « varangues », le chemin de l'Orient avait fini par être débaptisé et appelé *væringavegr* « route des varangiens ». Tout comme les mercenaires de Carthage, ces Normands devenaient vite un danger pour ceux qui avaient acheté leur concours. C'est ainsi que l'on trouve dans une chronique russe les récits des difficultés que le prince slave Vladimir eut avec sa varangue après la prise de Kiev : Les Variagues dirent à Vladimir : « C'est notre ville, nous l'avons prise, nous voulons un tribut de tant par homme. » Et Vladimir leur dit : « Attendez un mois. » Ils attendirent et on ne leur donna rien. Alors les Variagues dirent : « Tu nous as trompés. Indique-nous le chemin de la Grèce. » Et Vladimir leur dit : « Allez. » Il choisit les hommes vaillants, sages et braves ; il leur distribua des villes. Les autres allèrent à Constantinople, en Grèce. Et il envoya devant eux des ambassadeurs qui parlèrent ainsi à l'Empereur : « Ce sont des Variagues qui vont à toi. Ne les tiens pas dans la ville, car ils te feront du mal comme ils ont fait ici ; mais disperse-les de toutes parts et n'en laisse pas chez toi un seul [1]. »

1. Vassilievski, *Revue du ministère de l'instruction publique russe*, novembre 1874. *État de la question pour les Varangues byzantines et les sources pour sa résolution.*

Il est possible que la taille de cette bande la rendit menaçante même pour l'empereur. Dans l'ordinaire, c'étaient de petits paquets d'hommes, même des individus isolés, qui descendaient par la route orientale et qui venaient s'engager dans la varangue impériale. Cette garde particulière, toute composée d'étrangers, était jusqu'à un certain point analogue à ces corps de Suisses que les rois de France tenaient à solde. M. Vassilievski [1] a établi dans une série de mémoires que l'élément slave était le plus important de tous dans les varangues byzantines; mais il y reconnaît la présence, non seulement des Scandinaves continentaux, mais des Islandais et, au déclin de l'institution, des Anglais. De leur côté, les Sagas signalent dès 930 l'entrée de Normands dans la garde des empereurs (Thorkell et Eyvindr Thjostarsonar de Heikskala (930), Gris Sœmingarson (970) [2].) Il est certain cependant que les relations politiques et commerciales entre le Nord et Byzance ne commencèrent à devenir très suivies qu'à la fin du xe siècle. Ce fut seulement

1. Je dois la communication de ces renseignements sur les Variagues à la courtoisie de M. Schlumberger, de l'Institut, qui a fait traduire du russe un ouvrage infiniment curieux pour l'histoire de Byzance : *Conseil et récits d'un grand seigneur byzantin*.

2. Voir, sur ces origines de la garde varangue, *Safn til Sögu Islands*, t. I., page 407.

après les attaques successives que, de 860 à 971, les princes scandinaves de Russie tentèrent contre Constantinople, qu'il vint à l'idée des empereurs de composer leurs gardes à l'imitation des cours militaires de ces princes *(Hird)*. C'est sous le règne de Romain III Argyre (1028-1034) que les chroniqueurs byzantins parlent pour la première fois des Βάραγγοι. Il y avait alors à Constantinople un corps exclusivement composé de gens du Nord et commandé par un Scandinave, Bolli Bollason [1].

Ces bandes de mercenaires eurent, bien entendu, leurs soldats légendaires auxquels les Sagas accrochèrent toutes les fortunes et bonnes fortunes des Varangiens. Le plus célèbre d'entre eux s'appelait Harald Haaradraad. Son existence historique est établie par un passage d'un manuscrit inédit, sorte de livre de raison, classé en Russie sous ce titre : *Conseils et Récits d'un grand seigneur byzantin*. J'y ai relevé ces lignes : « Harald vint voir le roi Michel le Paphlagonien. Il amenait avec lui cinq cents hommes braves. Le roi le reçut comme il convenait et l'envoya en Sicile, car l'armée grecque s'y trouvait et guerroyait dans l'île. Harald se rendit là et fit de grands exploits. Puis il revint au roi, qui l'honora du rang de manglavite. »

1. Riant, *Premières relations avec la Terre-Sainte*.

Il servait sans doute sous Harald Haaradraad, ce Dromund dont les Sagas ont accroché l'histoire en post-scriptum des poèmes consacrés au « glorieux prince varangien ». Dromund avait quitté la Norvège pour venir chercher à Constantinople un certain Angül qui avait tué son frère. Les deux hommes, qui ne se connaissaient pas, se retrouvèrent un jour, côte à côte, dans une revue de la garde. Dromund fendit le crâne de son compagnon d'armes. Arrêté et conduit en prison, il fut condamné à mort. Pour se distraire et pour soutenir le courage d'un compagnon normand, détenu avec lui, il chantait « sans ménager sa voix ». Une dame byzantine, qui passait par là avec sa suite, entendit cette basse magnifique. Jugeant qu'il serait bien fâcheux de laisser mourir un homme si bien doué, elle paya rançon pour sa vie. Le sort voulut que cette dame, qui était de bonne naissance, fût mariée à un marchand grec qu'elle dédaignait. Elle reçut fréquemment Dromund chez elle et lui prouva qu'elle l'estimait. Elle ménageait si peu sa fortune que le mari conçut de graves soupçons. Il s'en ouvrit à l'évêque, qui engagea la femme à démontrer son innocence en venant rendre dans la cathédrale un « serment de purgation ». Le jour où la dame byzantine devait aller à l'église, la pluie avait changé les chemins en lacs de boue. A une place où l'eau s'étendait comme un

lac, elle trouva un mendiant âgé et couvert de haillons qui s'offrit à la passer dans ses bras. Elle accepta; mais voici qu'au milieu de la flaque, le mendiant, sans doute affaibli par l'âge, faillit laisser choir son fardeau. Il le rattrapa si maladroitement que la robe se releva au delà des genoux. Là-dessus la dame feignit une grande colère. Il fallut que son escorte l'apaisât et l'invitât à faire part de sa bourse à ce malheureux vieillard. Quelques instants après, la dame prêtait serment entre les mains de l'évêque.

— Je jure, dit-elle, que deux hommes seulement ont porté la main sur moi et puisé dans ma bourse : mon mari et ce mendiant qui tout à l'heure a failli me laisser choir.

Or ce mendiant n'était autre que Dromund.

L'histoire a une morale qui la complète. La famille de la grande dame fit un procès au mari pour lui apprendre à mieux placer ses soupçons. Quant à Dromund, il retourna en Norvège chargé de richesses, et, jusqu'à la fin de sa vie, il occupa une place honorable à la cour de Magnus le Bon [1].

Quelle qu'ait été en Norvège la popularité des varangiens, les Eddas et les chroniques sont d'ac-

1. *Antiquités russes*, citées dans le manuscrit de Vassilievski.

cord pour reporter sur Sigurd I, dit le Hiérosolymitain, toute la gloire des expéditions orientales. La silhouette de Sigurd est intéressante à tracer dans cette galerie d'aïeux. Il semble, en effet, que ce croisé du XIIe siècle ait incarné toutes les qualités et tous les défauts caractéristiques du Scandinave. Ici la légende est aussi précieuse à recueillir que l'histoire, comme un aveu direct des penchants de la race.

Quand la première idée de la croisade se présente à la pensée de Sigurd, qui, avec son frère Œystein, partage l'héritage de Magnus, le héros scandinave a onze ans. Depuis l'âge de cinq ans, il porte les armes. Ce roi-enfant est illuminé par les récits, « les nouvelles de la terre d'outre-mer, où l'on guerroit les ennemis de Notre-Seigneur ». Il abandonne à Œystein tous les soins d'administration et de gouvernement. Il emploie trois années à organiser son expédition. En 1107, les préparatifs sont terminés : soixante vaisseaux de grande taille, solidement construits, armés en guerre, pourvus de vivres et de munitions, embarquent, à Bergen, une armée de dix mille guerriers. Ce sont des gens « qui ont fait le voyage », un grand nombre de hauts barons *(Lendirmen)*. On se met en route au début de l'automne. Et d'abord, orgueilleux qu'il est de montrer ses forces au roi d'Angleterre, Sigurd

cingle sur Londres. Il passe l'hiver en fêtes. Il attend le printemps pour continuer sa route. Comme les chroniques et les Sagas ne mentionnent point de hauts faits militaires avant le retour de l'hiver, où l'on retrouve le roi en Galice, il y a lieu de penser qu'il parada pendant six mois le long des côtes de France, recevant l'hospitalité, inquiétant par ses forces autant que par ses largesses. De fait, il semble qu'il arrive en Espagne assez appauvri. Heureusement, les infidèles sont tout proches, et le roi chrétien compte se refaire à leur dépens. Aussi bien, à partir du Portugal, toutes ses escales sont marquées par des pillages et des massacres. Le comte de Galice refuse de vendre des vivres aux Norvégiens, on viole son château; on y trouve un immense butin que l'on porte aux navires. A l'embouchure du Tage, on rencontre soixante-dix trirèmes arabes, « navires d'une grandeur énorme et d'abordage périlleux ». Sigurd les attaque et en capture huit tout chargés de richesses. De là, il débarque à Cintra, propose le baptême aux brigands qui tiennent la forteresse, et, sur leur refus, les massacre. « Il fit là, dit le chroniqueur, un grand butin, et mérita, en outre, par ce fait d'armes, la reconnaissance de la chrétienté. » Lisbonne est déjà trop important pour qu'on essaye de l'enlever d'un coup de main; du moins, s'empare-t-on d'un château qui défend l'en-

trée de la ville et où l'on trouve « des richesses considérables ». Désormais, on n'aura plus affaire qu'aux païens, et il est aisé de prévoir qu'on ne leur fera pas quartier. Alkassir est mis à sac. « Il se passa là des choses qui firent pleurer le sang aux femmes païennes. » Une flotte mulsumane tente de barrer la passe de Gibraltar? Elle est culbutée et déjà Sigurd est impatient de se mesurer avec les « pirates nègres » des Baléares.

A l'apparition des vaisseaux norvégiens, ces brigands s'étaient fortifiés dans une grotte naturelle fermée par des pierres accumulées. De là, ils injuriaient les gens du Nord et les raillaient de leur couardise. Sigurd fait hisser deux navires au sommet de la falaise. Avec des câbles, on les descend, chargés d'hommes, en face de la caverne; en même temps, le roi lui-même donne assaut par le pied du rocher. Le feu enfume les pirates dans leur antre; on massacre tout ce qui sort. Et cette phrase de la chronique revient comme un refrain : « De toute l'expédition, c'est là qu'on fit le plus grand butin. »

L'hiver et le printemps avaient passé dans ces batailles. On s'arrête quelques mois pour se refaire, en Pouille, chez le duc Roger; puis, sur la fin d'août on cingle enfin vers la Terre-Sainte.

Le moment est critique pour Baudouin, roi de Jérusalem. Tandis qu'il assiège Édesse, une flotte

égyptienne vient bloquer Beyrouth et les gens d'Ascalon tentent un coup de main sur Jérusalem. L'apparition de Sigurd et de ses soixante navires fait changer la face des choses. La flotte égyptienne s'évanouit, le siège d'Acre est levé et Baudouin arrive à temps pour remercier le vainqueur.

Il s'agissait maintenant de recevoir le roi scandinave d'une façon digne de ses exploits. La Saga raconte les circonstances de l'événement avec une naïveté qui met dans une lumière admirable le caractère de Sigurd et son orgueil norvégien.

« Le roi Baudouin, dit-elle, avait ordonné de couvrir de tapis précieux la route qui menait à Jérusalem, disant aux siens : — Vous savez qu'un roi illustre va nous venir du Nord de la terre. Il est juste que nous honorions grandement et que nous traitions avec magnificence un prince qui a déjà soutenu la divine Église de Jésus-Christ, par de grands exploits contre les païens. Nous allons juger de sa puissance et du cas qu'il fait de soi-même par la manière dont il va se comporter. S'il entre dans la ville tout droit, sans paraître se soucier des riches étoffes étendues pour lui faire honneur, il faudra conclure qu'il est accoutumé chez lui à un pareil luxe. S'il redoute de fouler aux pieds ces riches tapis, et s'il s'écarte de son chemin, il

sera vraisemblable que son pays n'est point habitué à l'opulence. » Or le roi Sigurd et ses barons entrèrent dans la ville en faisant piaffer leurs chevaux sur les étoffes et *sans regarder aux frais; car le roi avait recommandé aux siens, si extraordinaire que fût ce qu'ils verraient, de ne jamais paraître étonnés*[1]. »

Cette habileté de contenance eut l'effet que Sigurd en attendait : elle acheva de le placer si haut dans l'estime de Baudoin que le roi de Jérusalem lui demanda dans un souper :

— Seigneur roi, recevez de nous quelque objet de votre choix qui vous fasse honneur et que vous puissiez rapporter dans votre pays comme un glorieux souvenir.

Cette faveur allait au-devant des vœux les plus secrets de Sigurd; cependant, en bon Normand, il ne se hâta pas de faire un choix. Il demanda « qu'on le laissât peser mûrement son désir ». Il réfléchit que de tous les objets qu'il pourrait rapporter de son voyage un morceau de la Vraie Croix était le plus propre à lui attirer de l'honneur, et quand il fut décidé, il en parla à Baudoin.

1. Ces récits sont empruntés à la *Sigurdar Saga Jorsalafara ok brœdra hans*, ch. I-XLV. — Voir RIANT pour le commentaire.

Il semble, à travers les politesses dont la Saga émaille son discours, que le roi chrétien regretta *in petto* de s'être si fort avancé. Les doctes personnes et le patriarche à qui il en référa étaient d'avis « qu'on ne devait pas remettre inconsidérément à Sigurd de si saintes reliques ». Et ils ne paraissaient pas définitivement édifiés sur l'orthodoxie de ce prince norvégien. Baudoin trancha la difficulté, en déclarant que Dieu « veillerait à tout », puis que l'on fixerait quelques conditions à la remise de la relique. Ce fut pour Sigurd l'obligation de jurer avec onze de ses barons, qu'il porterait cette sainte parcelle au tombeau du roi Olaf le Saint, qu'il la déposerait en ce lieu, enfin qu'il observerait, à la discrétion de Baudoin et de ses conseillers, les conditions ajoutées au serment.

En entendant parler de conditions et de garanties, Sigurd sentit bouillonner sa colère. Son orgueil barbare considérait comme une injure qu'on doutât de sa parole, — que du reste il viola par la suite. Pourtant il parvint à se dominer et il répondit :

— Sire Roi, bien qu'il soit certain qu'à mon retour on regardera comme un déshonneur que j'ai été si loin pour prêter serment, moi douzième, cependant, je passerai par tes conditions.

Puis, soit que la méfiance de Baudoin eût réveillé la sienne, ou qu'il voulût seulement couvrir sa vanité

ombrageuse par une habileté de procédure, il ajouta :

— Mais toi-même, avec le patriarche et deux barons, vous jurerez que vous me donnez vraiment une parcelle de la croix où le fils de Dieu a enduré la mort, et non un morceau de quelque autre bois.

Baudoin accepta les propositions de Sigurd. Et quand les deux rois se quittèrent, au début du printemps, après avoir assiégé de compagnie Acre, Sidon et Tyr, ils étaient si enchantés l'un de l'autre qu'ils échangèrent encore une fois des dons « biaux et grans ».

Sigurd avait décidé de se rendre à Constantinople, puis de regagner son pays à travers l'Europe. Il se rappelait les fêtes autrefois données au roi Eric de Danemark par l'empereur Alexis. Il rêvait d'effacer ces glorieux souvenirs qui avaient exercé la verve poétique des Sagas, et, dans ce but, il régla la pompe de son arrivée à Byzance comme un spectacle de theâtre. D'abord, dédaignant le vent favorable qui l'aurait porté trop vite à son port, il attendit « une brise de travers qui permit aux voiles de soie pourpre de se développer dans toute la longueur des navires, afin que, des deux rives du Bosphore, on pût juger de la magnificence de sa flotte. Ces soixante voiles se succédaient l'une à l'autre et

semblaient au spectateur ne sortir que d'un seul et immense vaisseau. »

De la Porte d'Or au Palais des Blachernes les rues avaient été tapissées de soie pourpre, et, au-devant du roi s'avançait un cortège de musiciens. Sigurd arriva au palais qui lui était destiné par la rue des Triomphateurs. Il avait fait ferrer d'or son cheval. Un des fers était, à dessein, si mal cloué, qu'il devait tomber en chemin. Les Norvégiens d'escorte avaient ordre de ne le point ramasser, mais de le laisser perdre « comme une chose de peu de prix ».

Sans doute l'anecdote du fer n'arriva pas jusqu'à l'empereur, ou il attribua cette perte à un accident, car son premier soin fut de tenter Sigurd par des richesses « pour savoir ce qu'il valait ». Il lui envoya donc deux hommes qui portaient une corbeille pleine d'argent. Sigurd ordonna de jeter à ses gens le contenu de la corbeille.

Quand la nouvelle de cette action lui fut rapportée, Alexis déclara :

— Certes l'orgueil de ce prince ne doit avoir d'égal que son opulence, puisqu'il ne daigne ni considérer un tel trésor, ni témoigner sa reconnaissance.

Et il ordonna aux mêmes serviteurs de porter au roi norvégien un coffre plein d'or :

— Voilà bien de la monnaie, dit Sigurd à ses barons. Compagnons, partagez-la entre vous.

Cette fois l'empereur ne dissimula pas sa surprise :

— On peut, dit-il, porter divers jugements sur ce roi : ou bien il surpasse en magnificence tous les autres monarques, ou bien il manque de cette sagesse qui convient à un prince puissant. Portez-lui encore ce coffre plein d'or rouge, le plus précieux que j'aie, et joignez-y ces deux lourds bracelets.

Sigurd prit les anneaux, et, les ayant mis à ses poignets, il remercia « en langue grecque », sans toucher à l'or qu'il distribua aux siens.

« L'empereur, dit la chronique, fut enchanté de la chevaleresque conduite du roi. Il lui rendit les plus grands honneurs et lui fit partager son trône. »

Alors recommença le cycle des fêtes splendides qui déjà avaient été données en l'honneur d'Eric le Bon; parmi les anecdotes rapportées par les Sagas, pêle-mêle avec les récits enthousiastes des *Jeux de l'Hippodrome*, un grand nombre mettent en valeur le caractère de Sigurd et complètent sa physionomie de barbare merveilleusement orgueilleux et rusé. Un dernier trait achèvera de peindre cet aspect de son caractère :

« Un jour, il (Sigurd) avait invité l'empereur à un grand festin. Il avait ordonné aux siens de préparer magnifiquement tout ce qui était nécessaire à un

repas d'hommes nobles. Quand tout fut prêt, il enjoignit à ses serviteurs d'aller au marché acheter du bois, disant qu'il voulait être chauffé royalement. On lui répondit de ne point s'inquiéter, car chaque jour on apportait du bois à pleines voitures dans la ville. Or, une fois au marché, plus de bois, tout était vendu. Cependant l'empereur arrive avec ses barons et toute sa cour. Ils prennent place autour de la table, et Sigurd les reçoit avec toutes sortes d'honneurs. L'empereur et l'impératrice voyant qu'il ne manquait rien et que la salle était splendidement chauffée, envoyèrent secrètement leurs gens demander ce qu'on brûlait à la place du bois. On leur fit répondre que c'étaient des noix. Sigurd avait fait acheter toutes celles de la ville. Il y en avait un bâtiment plein.

« — Voilà, dit l'impératrice, un roi de grand esprit et qui ne marchande pas l'honneur.

« Or c'était elle qui, secrètement, avait fait enlever le bois du marché pour voir comment Sigurd s'en tirerait. »

Cette brillante réception, ces sournoiseries même, témoignent de l'impression que le roi norvégien fit à la cour de Byzance. Il aurait pu s'y attarder longtemps, mais maintenant, sa moisson récoltée, il était impatient de retourner dans le Nord, « pour

recueillir dans les louanges de son peuple la récompense de ses dangers ». Toutefois, fidèle à ses habitudes d'ostentation, il voulut, avant son départ, étonner Byzance par une largesse qui surpassât toute attente. Il déclara qu'il retournerait dans ses États à travers l'Europe et fit don à l'empereur de ses soixante vaisseaux. Il réserva seulement un énorme dragon de bois doré qui, à la proue de son navire, était le symbole de l'autorité royale. Il le fit placer au sommet de l'église Saint-Pierre de Byzance. Ce débris d'un âge merveilleux existe encore : après mille pérégrinations, il est venu s'accrocher au sommet du beffroi de Gand.

De son côté, Alexis traita magnifiquement le roi de Norvège. Il le combla de reliques, lui offrit un retable doré, chargé de pierreries, un manuscrit admirablement décoré d'enluminures, un autre écrit en lettres d'or sur du vélin pourpre; enfin il mit à sa disposition autant de chevaux et de guides qu'il lui en fallait pour atteindre la frontière.

Sigurd traversa la Souabe, s'arrêta un instant à la cour de Saxe, puis chez le roi de Danemark, pour épouser sa nièce, Malinfrid de Russie. Quelques semaines plus tard, aux applaudissements d'une foule immense, il débarquait dans ses États, à Oslo.

La fin du règne de Sigurd le Hiérosolymitain n'est pas moins caractéristique des élans de sa race que

cette jeunesse d'aventures. Nous verrons plus tard l'impossibilité où est le Norvégien contemporain de se retirer de la vie active, pour jouir, comme c'est le vœu de l'homme latin, d'un loisir qui semble la récompense de la vieillesse. On dirait que l'homme du Nord cherche dans la fièvre de l'action un étourdissement à la tristesse de son climat. L'oisiveté qui le laisse en face de la mélancolie et du vide est aussi fatale à la santé de son corps qu'à l'équilibre de son esprit. Il ne quitte le champ de bataille moderne de la lutte économique que pour descendre sous terre.

Quand Sigurd se fut rassasié de la joie de se montrer à son peuple et de recueillir des hommages, il se trouva en face du vide. Il n'avait ni le goût ni l'occasion de s'occuper d'administration paysanne: son frère Œystein s'était, une fois pour toutes, chargé de ces soins. Il commença donc à s'enfermer en soi-même et à vivre dans ses souvenirs. Il revoyait ses campagnes sarrasines, l'accueil de Baudoin, le triomphe de Byzance, cette cour d'Alexis dont il avait été le héros. L'admirable lumière répandue sur toutes ces images le faisait plus cruellement souffrir de la médiocrité d'apparat et de la nuit septentrionale où s'achevait sa vie. Par cette porte de l'idée fixe, le spleen lui entra dans le cœur, cette mélancolie du Nord qui creuse une âme

sans trouver le fond. Des sursauts de colère traversaient ces abattements, dont on ne saurait dire si c'étaient des accès véritables de folie ou des éclats de désespoir.

« Un vendredi soir, disent les Sagas, le roi était d'humeur sombre. Il se met à table avec ses barons. L'écuyer demande quels mets il faut servir.

— Et quoi donc, dit le roi en fureur, sinon de la viande?

« Tous alors de trembler, nul n'ose contredire; on apporte des viandes fumantes, et chacun se tait en attendant que le roi dise le *Benedicite*. Soudain, un homme de petite taille et de petite naissance, mais qui avait été en Terre-Sainte avec le roi, Alask, surnommé le Coq, se lève au-dessus de la table :

— Quelle est, demande-t-il au roi, la fumée qui s'élève au-dessus de ces plats?

— Qu'est-ce qui te prend, Alask? répond Sigurd.

— Je vois, dit le Coq, ce que je ne voudrais pas voir, de la viande sur la table.

— Eh bien? fit le roi.

— Sire, reprit Alask, il est lamentable qu'un prince qui a vu et fait de si grandes choses soit ainsi pris de folie. Est-ce là ce que tu avais promis quand tu es sorti des eaux du Jourdain où a été baptisé le fils de Dieu?

Sigurd ne se fâcha pas. Il renvoya les viandes. Le souvenir de la Terre-Sainte avait été tout puissant pour calmer l'inquiétude de son cœur.

Une autre anecdote fait toucher du doigt ces accès de nihilisme qui seront l'incurable maladie de la race scandinave et comme le payement de son excès d'effort.

« Un jour, Sigurd était assis sur son trône avec un visage sombre. Sur ses genoux était ouvert le livre de pourpre et d'or que l'empereur lui avait donné, et auprès de lui était assise la reine Malinfrid.

» Soudain le roi dit :

» — La vie n'est qu'un jeu; à mon retour, il y avait deux choses que je chérissais entre toutes : la reine et ce livre; aujourd'hui, ce sont les deux objets que je hais le plus au monde : la reine, parce qu'elle ne s'aperçoit pas de sa laideur et de la corne qu'elle a sur le front; ce livre, parce qu'il n'est bon à rien.

» A ces mots, il prend le livre et le jette dans le feu allumé au milieu de la salle, puis il donne un soufflet à la reine. Heureusement un des plus bas serviteurs de la cour, l'allumeur de cierges Ottar, s'élance, retire le livre du feu et adresse au roi ces paroles :

» — Combien, ô roi, nous sommes loin de ce temps glorieux où tu revenais triomphant, où toute la

Norvège allait au-devant de toi pour saluer ton retour!

» Le roi se jeta sur l'effronté serviteur pour le tuer; mais, au lieu de fuir, Ottar découvrit sa poitrine. Le roi fut désarmé par ce courage Il se calma; il demanda pardon à la reine. »

Sigurd et les princes norvégiens qui prirent le chemin de Jérusalem n'en rapportèrent pas seulement le goût de la civilisation européenne. Ils s'efforcèrent d'acclimater chez eux les institutions chevaleresques. On peut dater des croisades l'organisation de la puissance féodale en Norvège. Limités dans leur indépendance par le pouvoir royal, le nobles se dédommagèrent par l'établissement de privilèges matériels dont le peuple fit les frais.

« Il n'y eut plus, dit Riant, dans l'aristocratie locale, de ces personnalités redoutables qui contrebalançaient les rois en popularité et en influence; mais chaque seigneur, dans la sphère locale où s'exerçait le pouvoir secondaire qu'il tenait du souverain, put introduire, aux dépens des arrière-vassaux et du peuple, tous les usages de l'Europe occidentale [1]. »

La Norvège avait toujours eu ses noblemen qui vivaient mêlés au peuple sans autre distinction qu'un

1. Riant, *Résultats des croisades.*

nom glorieux. Le sol était divisé à l'infini en petits fiefs *(odels)* qui appartenaient à des hommes libres et ce partage de la terre, entre d'innombrables propriétaires, donnait à la constitution une apparence toute républicaine. Cette organisation ne survécut pas aux expéditions orientales. Les compagnons des rois croisés absorbèrent l'un après l'autre ces privilèges isolés. Ils s'arrangèrent pour transformer en suzeraineté l'investiture administrative qu'ils tenaient du roi. Par l'argent ou par la violence, ils grossirent leurs domaines de tous les *odels* qui les entouraient. Par des concessions habiles faites aux rois et au clergé, ils obtinrent la consécration de leurs usurpations. « Alors on vit des fils de Wikings, de marchands, de pêcheurs, adopter les qualifications de *miles (herra)*, d'*armiger (skatilsveinn)*, qu'ils avaient vu employer aux croisades pour désigner les hommes nobles, tandis que les compatriotes qui étaient restés au pays demeuraient simples *odelmen* ou homme libres ».

Il faut mettre au premier rang des motifs qui portèrent les Scandinaves de l'Ouest à accueillir la Réforme avec une sorte d'enthousiasme, le mécontentement politique créé par ces usurpations. Ce ne fut point ici par l'aristocratie intellectuelle, mais par les paysans, lentement dépouillés de tous leurs privilèges, par le petit peuple des villes, dédaigneu-

sement appelé *thorpœr* (gens de carrefour), que l'idée nouvelle fut propagée. Le Norvégien ne considéra pas que cette religion, toute spiritualiste, nue comme une philosophie, allait violemment châtier son goût encore barbare pour les plaisirs des sens; il ne vit que l'égalité qu'elle imposait à tous les hommes; le frein qu'elle mettait à un luxe blessant pour la vanité des pauvres; l'embarras qu'elle allait causer aux usurpateurs; la force qu'elle donnerait à toutes les revendications populaires, — et il s'y jeta, tête baissée, comme dans une révolution.

Deux autres motifs, d'une valeur moins occasionnelle, recommandaient encore le luthérianisme au choix des Norvégiens. D'abord, la doctrine du libre examen était pour donner satisfaction à ce goût de discussion que l'instinct de chicane et des arguties de procédure avait éveillé dans la race, avant la conscience morale, avant l'idée, même élémentaire, du droit. Ce rapprochement n'est pas une induction plus ou moins ingénieuse. Il m'est arrivé d'entrer dans des maisons de paysans, perdues dans la solitude, et j'ai demandé à voir les livres. Le recueil annuel des jugements et des sentences rendues dans le pays formait, avec la Bible, le fond de la bibliothèque.

Simple question de latitude : le dogme est un produit naturel du pays latin, comme le vin et comme le pain blanc. L'esprit y réclame, après le

corps, une nourriture substantielle. Le Latin veut voir clair au dedans de soi-même, comme il voir clair au dehors. Cette netteté est la condition du calme intime, qui permet de goûter les joies extérieures. Le Latin aime mieux dépenser ses forces dans l'action du plaisir que dans la méditation qui ronge. Il accepte le dogme comme une grande commodité, et aussi bien c'est le premier fondement de sa bonne humeur. Il le reprend, il le dépose, il le porte allègrement. La conscience morale, avec ses scrupules, sa nuit de cave, ses profondeurs de puits, est presque remplacée, chez cet homme de plein air et de perpétuelle causerie, par le respect superstitieux du « qu'en dira-t-on ». Vivant toujours parmi les hommes, il tient à être bien accueilli d'eux. Il partage tous leurs préjugés; il se conforme autant qu'il peut aux bienséances de rigueur. Les moralistes austères affirment qu'il n'a pas l'heure sur lui; — il répond qu'il se laisse guider par le cadran de la place publique. Avant tout, il est un homme fait pour vivre avec d'autres hommes. Il sait gré au dogme de régler d'une façon définitive les questions irritantes. Il se réserve de le plaisanter à l'occasion, mais comme la gendarmerie, comme l'autorité, comme la loi, aimée en secret, parce qu'elle est la gardienne des plaisirs sociaux, que le Latin prise au-dessus de tous les autres.

Au contraire, le Norvégien, que l'atmosphère de son pays fait vivre parmi les fantômes et les perpétuels brouillards, est choqué par une netteté d'affirmation à laquelle son intelligence n'est pas plus habituée que ses sens. Le monde extérieur, constamment voilé, n'existe guère pour lui; il se réfugie en soi-même. Il médite aussi naturellement qu'il respire. Le dogme supprimerait cette causerie intérieure par laquelle le Norvégien échappe à la sensation de sa solitude. Pour lui, la loi a péri avec la vie sociale. Il veut à tout prix retrouver cette loi en soi-même. Ignorant les opinions des hommes, il travaille à découvrir la sienne. Il tient à l'indépendance des investigations morales comme au dernier lien qui le rattache à la pensée du monde.

Mais le luthérianisme ne flattait pas seulement l'amour-propre du peuple norvégien par un programme égalitaire et son inquiétude intellectuelle par la méthode du libre examen, il donnait un aliment à cette exaspération de la volonté qui est un des penchants caractéristiques des Normands. Nul doute que le programme de la réformation ait séduit les Norvégiens pour ce motif, après d'autres; *il était nettement opposé aux instincts de la race*. Encore une fois le goût de l'effort démesuré donna le vertige à un peuple qui semble ignorer l'existence ou l'opportunité des solutions moyennes. On voulut effacer la

couleur des églises parce qu'on se sentait une passion orientale pour la décoration polychrome. On adopta la simplicité nue, parce qu'on avait pour l'ostentation et la pompe une tendresse de primitifs. On tenta de vivre d'une vie purement spirituelle, toute en âme, parce que les difficultés de la vie matérielle et les appétits du corps parlaient plus haut qu'ailleurs. Le dénouement de ces contraintes est facile à prévoir : un jour viendra où l'on se débarrassera brusquement d'un fardeau qui n'a pas été mesuré aux forces. Nous verrons si le mouvement ibsénien n'est pas tout justement cet acte d'affranchissement, cette éclatante rupture avec un idéal de vie morale dont la pratique a épuisé la race.

— Le luthérianisme, me disait naguère un Norvégien, nous coiffe comme la filasse dont Louis XIV s'était couvert le crâne. Tout le monde, et nous-mêmes, avons fini par croire que vraiment c'étaient là nos cheveux. On s'est trompé. C'est une perruque en équilibre sur des têtes rases.

On pourrait presque dire que ce mouvement de réaction contre des doctrines morales trop rigoureuses a commencé dans les hôpitaux, dans les conseils de revision, à la lecture des attristantes statistiques médicales où la race a touché du doigt ses tares héréditaires. Du coup, la doctrine morale qui

prêchait l'immolation du corps à l'esprit est devenue suspecte. Ce n'est pas impunément que l'on accorde la liberté de l'examen à un peuple de génie logique qui rêve l'absolu. Les intelligences, affranchies des bandelettes du dogme, doivent nécessairement sortir du domaine religieux, et, au nom de la liberté d'investigation, elles entrent dans la philosophie. Le réveil des esprits en Norvège a coïncidé avec la minute où était scientifiquement formulée dans le monde la loi de la lutte pour la vie. Le mélancolique credo des sociétés nouvelles était assuré de trouver bon accueil auprès d'un peuple, accablé plus que tous les autres par les fatalités naturelles. En y adhérant, il retournait à la foi de ses aïeux, à ce culte de la force corporelle qui un instant avait fait des Scandinaves les maîtres de l'Europe.

Comme toujours on a regardé le péril en face. On l'a attaqué par la base avec une audace, une certitude du succès dont paraissent incapables les gens de foi moyenne que nous sommes. Comme il y a peu d'espoir de modifier les adultes dont la croissance est terminée et dont les habitudes sont établies, on a résolu d'appliquer à la récréation des enfants tout l'effort d'une hygiène vraiment scientifique. Et d'abord, pour ne point s'égarer dans la théorie, on a commencé la revision médicale des générations nouvelles. Je me suis renseigné auprès

des médecins qui ont entrepris cette œuvre méritoire. Ils m'ont bien volontiers initié à leur méthode et aux premiers résultats de l'enquête.

Bien qu'il soit dans l'intention du gouvernement d'ordonner cet examen des enfants dans toutes les écoles du royaume, l'enquête a été commencée dans les établissements publics et populaires, où elle était la plus facile et la plus nécessaire. On a fait imprimer des dossiers de papier blanc, un par élève. Les noms de l'enfant et de son école ont été inscrits sur la couverture avec la date de naissance, l'indication de la classe. A l'intérieur, des listes de questions ont été imprimées, avec des blancs pour les réponses [1].

Au mois d'août dernier, deux mille enfants (un

[1] Voici les points principaux de cet interrogatoire :

1. *Questions :* Quel est chaque jour le nombre des heures de classe, de récréation, de chant, de gymnastique ? — Combien de temps les devoirs et les leçons donnés par les maîtres occuperont-ils l'écolier dans sa maison ? — La taille de l'enfant en centimètres. — Son poids en grammes. — Est-il sain ? — Cas de scrofule. — Anémie et chlorose. — Maladies nerveuses. — Palpitations de cœur. — Maux de tête. — Saignements de nez. — Gastralgie et dyspepsie. — Affections des voies respiratoires. — Scolioses. — État de la colonne vertébrale. — Autres maladies chroniques (maladie de peau, hernies, psoriasis, eczéma). — Formation des jeunes filles et conditions douloureuses de cette formation. — État hygiénique de l'école. — Aspect de l'élève. — Age du père et de la mère. — Santé des parents. —

tiers filles, deux tiers garçons) avaient été soumis à l'examen. Chacun d'eux avait passé trois fois devant les médecins inspecteurs avant que l'on arrêtât la rédaction définitive de la note. Bien entendu, cette nouveauté n'avait pu s'acclimater sans protestations ni polémiques. Beaucoup de gens déclaraient que, dans l'occasion, l'État empiétait sur la liberté individuelle, chère à l'homme norvégien. On donna cette satisfaction immédiate aux mécontents : la note des inspecteurs fut toujours soumise au contrôle du médecin de famille ; même, sur demande formelle, elle fut pratiquée au domicile des enfants par ces médecins particuliers. Mais le tact et la décence avec lesquels l'enquête fut conduite, triomphèrent promptement des mauvais vouloirs. Dès le second examen, presque toutes les résistances s'évanouirent ; le pli est pris à l'heure qu'il est. Est-ce à dire que les médecins eurent la possibilité de répondre à toutes les questions du programme? Il était bien

Sont-ils atteints de quelqu'une des tares inscrites dans ce questionnaire ? — L'enfant était-il vigoureux ou délicat avant de fréquenter l'école ? — L'enfant a-t-il été atteint par la rougeole, la coqueluche, la diphtérie ou toute autre maladie infectieuse ? — A-t-il gagné la maladie dans l'école ou au dehors ? — Quelles sont les conditions hygiéniques de la maison paternelle ? (L'étage, l'exposition solaire.) — Les maladies ont-elles pour cause les parents, l'élève lui-même, la maison paternelle, ou l'école ?

malaisé d'interroger les enfants sur quelques-uns de ces chefs, particulièrement sur la santé des parents. Nombre de dossiers revinrent donc incomplètement annotés ; toutefois, le résultat de l'enquête fut assez net pour que l'on pût établir les responsabilités particulières de l'hérédité, du milieu et de l'école dans la santé de la race.

La coupable la plus facile à démasquer était l'hygiène déplorable. Un touriste, qui de la Norvège n'aurait vu que les grands hôtels, les sanitoriums vernis chaque année, les façades des chalets lilas et roses, les percales claires de la rue d'été, aurait une fausse idée des vrais dessous de la propreté norvégienne. Sur ce point, comme sur tous les autres, le contraste violent est la règle ; la propreté luxueuse, et, dans certaines maisons, presque agressive, est payée ailleurs par une saleté de primitifs. L'hydrothérapie, par laquelle l'Anglo-Saxon s'est recréé dans des conditions de climat analogues, était, il y a quelques années, à peu près inconnue en Norvège. Encore aujourd'hui, il n'y a pas de salle de bains dans le plus important hôtel de Trondhjem. Les bains publics ne sont presque point fréquentés par les femmes, dont la négligence est vivement critiquée par ceux de leurs compatriotes qui ont un peu couru le monde. J'ai recueilli ce mot caractéristique d'un vieux don Juan de Christiania :

— La galanterie même n'avait pas appris la propreté aux Norvégiennes de ma jeunesse.

Et il ajoutait mélancoliquement :

— C'est un vice de pays [1].

Ce vice a contribué, pour une bonne part, à entretenir en Norvège une maladie qui persiste seulement dans les milieux de grande saleté et de misère physique : la lèpre.

Il ne semble pas qu'on puisse voir dans ce fléau une forme cutanée de la tuberculose. L'une est inoculable aux animaux et n'affecte que les ganglions ; l'autre attaque l'individu tout entier et ne s'en prend qu'à l'espèce humaine ; mais des observations rigoureuses permettent de considérer l'ignorance de l'hygiène comme une des causes de la persistance du mal. C'est l'avis du docteur Amauer Hansen, de Bergen. Après avoir constaté que la maladie s'atténue et finit par disparaître dans les familles de lépreux qui passent dans le nouveau monde, il conclut son rapport par ces mots : « La première chose qu'apprennent les paysans norvégiens émigrés en Amérique, c'est à se laver et à se tenir propres ; or c'est là un point que je considère, dans la plupart des

1. Il va sans dire que ce reproche vise la moyenne et non cette catégorie de gens qui, dans tous les pays du monde, ont des habitudes pareilles.

cas, comme suffisant pour empêcher la contagion de la lèpre [1]. »

J'ai visité pour ma part la léproserie de Bergen et j'ai constaté avec mélancolie que la Norvège n'est point assez riche pour déraciner du jour au lendemain le mal dont elle souffre. Du moins faut-il admirer sans réserves l'intelligente organisation de la chasse aux lépreux et les tentatives d'isolement. Malgré l'antisepsie insuffisante des hôpitaux de bois, le nombre des malades va toujours en décroissant. Pour une population d'environ deux millions d'habitants, il était de 2873 en 1856, de 2675 en 1866, de 2048 en 1876, de 1130 en 1886; il diminue chaque jour.

Même remarque pour la phtisie, elle entre dans une proportion de quinze pour cent des décès dont la cause est signalée. Broch estime « que ce rapport est plutôt plus grand pour les cas non enregistrés et que environ un quart pour cent de la population totale meurt annuellement de la phtisie ». Je ne parle point de la tuberculose des os qui fait tant de marches boiteuses ou sautillantes. Mais comment ne pas s'arrêter un instant sur ces formes variées, lamentables, de la scrofule qui sont la vraie blessure par où s'écoulent les forces de la race? Elle se

1. Cf. Dr Ehlers, *Lettre de Danemark*. — *Semaine médicale* du 27 septembre 1893.

montre ici à tous les détours de rue, dans les teints trop frais, dans les chairs d'une blancheur neigeuse et fondante, dans les cous gonflés, dans la saillie des joues, appesanties par le poids des ganglions. Elle jette sur les figures les plus charmantes le soupçon de sa tare, elle fait planer entre l'homme du soleil et la vierge du nord une inquiétude qui glace le désir.

Le premier effort de réforme devait porter sur l'hygiène de la maison. Pendant les longs mois d'hiver où l'on ose à peine ouvrir la double fenêtre, pour économiser la chaleur difficilement soutenue par les poêles, l'air stagne dans les chambres des maisons de bois. Il se pourrit comme dans les cabines de navires quand la tempête oblige à fermer toutes les issues. L'organisation du drainage aggrave l'infection. Il n'y a pas de touriste qui ne se soit diverti de l'installation de l'appartement que les Anglais appellent par un honnête euphémisme le cabinet à eau. Cette périphrase serait ici tout à fait déplacée. Comme, la plupart du temps, on a bâti sur le roc vif, on n'a pu songer à creuser sous la maison une fosse qui aurait trop coûté. La chaise d'Argon est à bascule; par un artifice ingénieux elle s'emplit d'un nuage de terre de bruyère qui tient lieu d'eau. C'est le système de l'enfouissement, instinctivement pratiqué par les chats. Je ne m'arrête pas à ses inconvénients. Il contribue à empoi-

sonner des logis déjà contaminés par les odeurs de cuisine.

Cette cuisine même est en enfance. Il serait injuste d'accuser ici le goût des Norvégiens. En cette matière, comme dans les autres, ils se sont heurtés à des difficultés exceptionnelles. La viande norvégienne ne vaut guère mieux que la viande espagnole et pour les mêmes raisons : la prairie manque. La vache lâchée en montagne à la poursuite d'une rare nourriture se développe en muscle et sa maigreur est coriace. Les légumes, qui sont pour l'Allemand une si grande ressource, font presque complètement défaut, et les phosphates de chaux qu'ils apportent avec tant de richesse dans l'économie de la nutrition manqueront à l'ossature du Scandinave. Le pain est une misérable galette de seigle cuite au four, ou de la pâte d'orge et d'avoine non fermentée et souvent mélangée avec de la farine de pois. Le soutien ordinaire du plus grand nombre est un gruau d'orge ou d'avoine que l'on mélange avec du lait sur. Presque toute la viande, porc ou mouton, est salée ou fumée ; le poisson est à peu près la seule chair dont on use fraîche. Le gibier abonde sous l'espèce des élans, des rennes, du petit lièvre boréal, des coqs de bouleau et de bruyère, de la poule de neige et de la gélinotte. Mais le peuple s'en méfie et l'abandonne à la bourgeoisie des villes.

En dehors des salaisons, le vrai fond de cette nourriture débilitante et malsaine est le beurre salé et le café. « Le peuple norvégien, dit Broch, consomme une quantité de beurre plus grande que tout autre peuple européen, le Danois excepté. » Quant au café, il est apprécié pour la torpeur qu'il répand dans l'estomac vide, pour les forces factices qu'il donne au travailleur. Mais si fâcheux que soit l'abus qu'on en fait, cela est presque insignifiant quand on constate quels ravages l'alcoolisme a exercés dans les pays scandinaves. J'ai hâte de le dire : nulle part, de plus héroïques efforts n'ont été tentés par un peuple pour s'affranchir d'un vice qui l'acheminait au suicide. J'aurai l'occasion de parler avec détail de cette réforme morale qui fait honneur à la Norvège plus encore que la hardiesse de ses écrivains. Je constate seulement, dans cet examen de la race, que le mal était général et profond. Les chiffres fournis par les statistiques effrayent. En 1833, elles assignent à chaque Norvégien (y compris les femmes et les enfants) une consommation de seize litres d'eau-de-vie par tête et par an. Cette moyenne fut sans doute la pire de toutes. Les chiffres ont singulièrement baissé (six litres et une fraction en 1875); mais le mal, aggravé par l'hérédité, a de profondes racines.

Il date des origines de la nation scandinave. Dans

la Fascination de Gulfi, quand Thor est invité à donner une marque de sa puissance divine, il se pose tout d'abord en beau buveur. Les inscriptions runiques et la nécrologie de Reichenau indiquent l'abus du vin comme une des causes qui décimèrent les Scandinaves au temps des croisades. Sigurd avait tout fait pour corriger ses compagnons de ce vice. Guillaume de Malmesbury conte qu'il usait au besoin de « leçons de choses » afin de frapper plus fortement les imaginations. Un jour il fit jeter le foie d'un porc dans un vase plein de vin où bientôt on le vit dissous :

— Ainsi, dit le roi à ses hommes, il en sera de vos entrailles.

Les Norvégiens baissèrent la tête. Ils font de même aujourd'hui quand la statistique leur signale le bilan de leurs misères physiologiques, quand Ibsen ose apporter sur la scène le drame de l'alcoolisme héréditaire. Ils interdisent la représentation des *Revenants*. Ils fronceront le sourcil, je le sais, à la lecture de l'anecdote qui devait trouver ici sa place, parce qu'elle enchaîne le passé au présent et parce qu'elle éclaire d'une curieuse lumière tous les défauts et toutes les qualités fixes de la race.

L'an dernier, les matelots de Norvège ont eu la tentation de remettre à la mer le vaisseau des Wikings. Ils voulaient prouver au monde que les

petits-fils de Sigurd n'ont pas dégénéré. Donc, des charpentiers de Christiania ont recopié avec une exactitude religieuse la barque normande du Sandefiord. On n'a pas élargi les bancs, pas allongé la quille d'un centimètre. On a érigé le mât unique avec sa voile carrée, on a percé dans les bordages seize trous pour la double rangée de rameurs, on a installé à tribord ce gouvernail que devait manœuvrer quelque géant à barbe rousse. Et quand le « coursier de la mer » a flotté sur le fiord, un immense hourrah a fêté son départ pour l'Amérique. Ils se sont embarqués pour Chicago, à la voile, à la rame, comme les ancêtres. Ils ont risqué cette belle partie de la gloire ou du naufrage. Ils ont traversé victorieusement l'ouragan et les lames. Ils ont stupéfait, par leur arrivée, New-York, habitué à l'extraordinaire; — puis, l'effort porté à son terme, les honneurs épuisés, ils se sont éparpillés dans les cabarets de la ville. L'équipage a fini sa soirée au poste, pour tapage nocturne et ivresse manifeste; — une fois de plus, l'Hercule du Nord, au bout de son entreprise héroïque, a fondu dans la jouissance et dans le vin.

III

LE NORVÉGIEN

« L'homme le plus puissant du monde, dit Ibsen, c'est celui qui est le plus seul » ; et, d'autre part, l'Écriture dans un élan d'angoisse et de menace : « Malheur à celui qui est seul! » La discipline qui façonne les habitudes intellectuelles, sentimentales et morales de l'homme norvégien, sa grandeur et sa faiblesse, sont, pour une bonne part, une conséquence de cet isolement, où le Scandinave de l'ouest est appelé à vivre. Qu'il prenne le chemin de la mer, qu'il reste dans son pays pour y subsister des ressources naturelles de la pêche, de la chasse,

de l'exploitation des forêts, ou de ces fonctions libérales et manuelles que crée la vie sociale, il doit s'appliquer à conquérir son individualité, ce qu'on appelle ici « son moi tout rond ». Dans ce but, après avoir entrepris la récréation physique de l'écolier, la jeune Norvège élève chaque enfant de sa race comme si, un jour, il devait être jeté par le naufrage dans l'île de Robinson.

Avouerai-je que, trop éduqué par les représentations du Théâtre-Libre et par les controverses qu'elles ont soulevées parmi nos beaux esprits, j'aurais moi-même donné beaucoup pour entrer en Norvège par cette porte du naufrage ? La situation du voyageur qu'une lame porte à terre, sans argent et sans bagages, est celle de Descartes dans son poêle de philosophe. C'est le départ de la « table rase » qui doit faire le sol de toute honnête expérience. Une si heureuse fortune m'ayant été refusée, j'emprunte à un grand voyageur, au prince de Monaco, le récit de ces impressions vierges.

L'aventure date du mois de juillet 1884. Le prince montait jusqu'à Pétersbourg sur la goélette l'*Hirondelle*, que des pêches pélasgiques ont faite chère à tous les océanographes. La tempête était dans le détroit et l'on avançait en tirant des bordées, afin de reconnaître la côte. On se doutait que l'on devait croiser dans les environs de Karlskrona, une belle

rade commandée par un îlot que les marins redoutent, le rocher d'Utklipporne. Au début de la nuit, l'*Hirondelle*, assaillie par un grain, perdue dans les ténèbres, dut fuir devant la tempête pour ne pas démâter. Brusquement elle talonna. D'un bond elle franchit une première banquette de rochers qui lui barrait la route; deux minutes après, elle montait sur le récif d'Utklipporne. Ces rochers sont perpétuellement polis par les glaces de la Baltique. L'*Hirondelle*, qui était arrivée sur le récif avec une vitesse de douze nœuds, reglissa par l'arrière. Peut-être elle se serait remise à flot, mais le saut du premier récif l'avait crevée. Elle coula en deux minutes. L'avant était accroché au récif, l'arrière resta suspendu sur un fond d'une trentaine de mètres; seul un bout de pont émergeait encore jusqu'au panneau d'équipage.

Le prince et ses matelots se trouvèrent sur un rocher d'une centaine de mètres de long qui servait de piédestal à un phare. La violence du grain avait empêché d'apercevoir ce feu. De même les habitants de l'îlot n'avaient rien entendu, ni rien vu. Ils levèrent les bras quand, au seuil de leur maison de bois rouge, apparurent les naufragés.

— Eh quoi! disaient-ils, vous n'avez pas reconnu le feu?... Vous n'avez pas été avertis par la cloche? Et vous voilà une vingtaine?... Comment vous

nourrir ? Nous n'avons qu'un peu de poisson salé et presque plus d'eau.

La nuit fut affreuse ; tous les hommes déliraient, plusieurs étaient blessés. Au jour, la mer était toujours grosse, mais le vent tomba. Le prince mit dans une embarcation six hommes choisis chargés d'un télégramme pour le roi. Ils partaient, le ventre vide, avec une vingtaine de milles (37 kilomètres) à franchir, sur un geste du gardien de phare qui avait dit en montrant l'horizon de la main :

— Là-bas.

On imagine mal l'angoisse d'un homme de mer devant son bateau naufragé. C'est une personne qui a disparu sous vos yeux, une vie à laquelle la vôtre était liée ; on regrette de n'avoir point coulé avec son navire. Dans ce cas particulier, la douleur se doubla d'inquiétude. Dès le matin on avait aperçu des voiles qui se détachaient de la côte et qui décrivaient des cercles autour de l'épave. Vers le midi il y en eut une flottille et, toutes ensemble, elles cinglèrent vers le rocher. C'étaient des pirogues très primitives, des troncs équarris à la hache, l'antique modèle des barques qui portèrent les Normands sur les côtes d'Europe. Sous ces voiles des hommes aux cheveux presque blancs, d'autres d'un rouge ardent, avec des yeux bleus et des figures éclaboussées de rousseur. Ces gens semblaient affamés. Ils arri-

vaient pour profiter du naufrage. Ils serraient de près les matelots qui travaillaient à déverguer la grande voile de misaine, dont une partie sortait de l'eau. Pour les empêcher de couper les agrès, il fallut l'intervention menaçante du gardien de phare.

— Je ne crois pas, dit cet homme au prince, qu'ils usent de violence contre vous; mais ce sont des gens très pauvres, ils ont faim.

En effet, ils ne pillèrent pas, mais, jusqu'au soir, ils continuèrent de tourner autour de l'*Hirondelle* avec une audace gênante. Ils étaient encore là quand le jour commença de baisser; ils ne disparurent qu'à la nuit.

Le retour de la lumière amena une autre catégorie d'oiseaux de proie. Les matelots avaient fini par toucher Karlskrona et la nouvelle du naufrage s'était répandue. Aussitôt tous les assureurs, courtiers, marchands d'épaves de la ville, avaient frété un vapeur à frais communs. Ils venaient apporter leurs offres en concurrence. L'un parlait d'acheter l'épave; l'autre proposait de renflouer le navire à forfait. On les remercia tous. Mais ils ne voulurent pas renoncer si vite à leur espoir et ils gardèrent les naufragés en observation pendant plusieurs heures. Ils ne leur avaient pas offert de vivres. Ils espéraient les prendre par la famine.

De son côté, le prince était sans inquiétude sur

la fin de l'aventure, puisque son canot avait pu joindre le port. Et, en effet, en quatre heures de temps l'arsenal de Karlskrona fit ce prodige d'armer un bateau de réserve qui se porta au secours de l'*Hirondelle*. L'opération du renflouement fut exécutée avec une promptitude et une habileté surprenantes. A minuit, par une lune superbe, on vit la goélette reparaître à la surface de la mer, entre les deux chalands qui la soulevaient. Le lendemain, les canons de Karlskrona rendaient les honneurs militaires. Et si, sur le récif d'Utklipporne, le prince avait rencontré le Normand irréductible, l'aïeul de la race, plus tard il apprit à connaître ce marin grand de science et de cœur que le pirate scandinave est devenu avec les jours. On l'arracha presque de force à la contemplation de son navire.

— Ne regardez pas cela, lui disaient les officiers du port. Nous savons ce que c'est. Cela vous fait mal. Voyagez. Allez à Stockholm et revenez dans un mois. Nous vous raccommoderons votre bateau. Vous serez content.

Ils tinrent parole. On leur avait livré la goélette éventrée, pleine de limon, de bêtes de mer. L'eau avait fait d'insurmontables barricades de meubles et de caisses dans les corridors; tout était déshonoré et souillé. Le prince retrouva un navire neuf. Et l'inventaire constata que deux cents ouvriers

avaient travaillé à l'*Hirondelle* sans qu'on pût signaler, non pas un vol, mais une indélicatesse.

Ce récit me paraît merveilleusement caractéristique du tempérament scandinave, car si, dans la vie des villes, les différences des natures norvégiennes et suédoises se sont marquées jusqu'à une exagération, des deux parts voulue, quand on parle du marin, on peut dire le « scandinave », sans distinguer le montagnard de l'homme de plaine.

On a vu quelles difficultés géographiques ont condamné le Norvégien à la lutte sans trêve contre les forces naturelles. Les traditions légendaires mettaient le meurtre à la base de la création. L'univers, d'après *la Fascination de Gulfi*, n'est que le résultat d'un égorgement : « Les fils de Bör prirent Ymir et le traînèrent au milieu du Bâillement des Mâchoires. Avec sa chair ils firent la terre ; avec ses os les rochers et les pierres ; les moraines, ils les firent avec ses dents qui avaient été brisées. Du sang qui s'échappa de ses blessures, ils firent la mer, avec laquelle ils ceignirent et continrent la terre. » Le même poème explique en ces termes l'origine des Normands : « Lorsque les gouttes de venin jaillirent des vagues démontées, — elles s'enflèrent jusqu'à ce qu'il en sortît un Iotne (géant). — A lui remontent ensemble toutes nos races ; — c'est pourquoi toutes sont toujours féroces. » Cette brutalité sommeillante

apparaît toutes les fois qu'on se trouve ici en contact avec une foule. Elle ne dépense pas son attention en paroles, en éclats de rire, en quolibets, comme la foule latine. Elle attend, immobile, muette, dans un silence qui a quelque chose de funèbre. Quand l'objet de sa curiosité vient à paraître, une poussée se produit, si soudaine qu'elle vous prend sans défense, si violente qu'elle fait peur. Même à cette seconde, aucune protestation ne se produit. Personne ne revendique le droit du premier occupant. On ne crie pas comme chez nous : « Prenez garde ! il y a des enfants ! » ou : « Vous écrasez des femmes ! » On ne conteste pas à son voisin le légitime emploi de la force pour arriver au premier rang. Selon qu'on peut, on imite sa poussée en avant ou l'on se cramponne dans la résistance. Cet instinct de *struggle* se rit des formalités de notre duel et de la prétention qu'il affiche de donner l'avantage à la vaillance du cœur sur le poids des poings. Il y a bien cent ans que des hommes ne se sont alignés sur le terrain en Norvège. Ceux qui y viendraient aujourd'hui se couvriraient de ridicule. Les querelles se règlent, selon l'éducation des parties, à coups de poing ou à coups de couteau. Dans le district de Vossevagnen, où ces rixes de lames sont fréquentes, les enquêtes de police n'aboutissent pas. Personne n'a jamais rien vu ; le meurtrier s'éclipse,

le blessé demeure introuvable. L'indépendant brutal qu'est le Norvégien n'admet pas qu'on l'empêche de régler ses affaires, comme il l'entend, avec ses poings et son couteau. Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls marins et les gens de peuple qui ont facilement à la main ce couteau-poignard dont la lame est abritée d'un fourreau : les enfants qui vont à l'école, les jeunes filles elles-mêmes, les étudiantes, le portent en évidence autour de leur taille. Il est devenu comme un emblème des idées nouvelles. On conte tout bas que, dans une des fâcheuses discussions sur la question de l'union avec la Suède qui passionnent le Storthing, un député radical dit en pleine tribune :

— Si le gouvernement ne cède point, nous lui ferons... cela !

Et, d'un geste trop clair, il portait la main à sa ceinture, comme pour y chercher le couteau-poignard dont un bon Norvégien ne se sépare pas.

Dans tous les sports en honneur, la violence est un des éléments principaux du plaisir ; c'est pour ce motif que les *ski* ont remplacé le patin dans la faveur publique.

Le patin est encore cultivé à Hamar, d'où chaque année les champions de Norvège partent pour aller disputer des prix dans les clubs d'Angleterre et du continent. Mais avec ses figures, ses dessins sur la glace, ses ronds de valse, le patin est considéré

à l'heure actuelle comme un exercice « purement esthétique ».

Tout le monde, filles et garçons de toutes les catégories sociales, lui préfèrent le ski. C'est une paire de patins de bois qui ont la longueur du patineur couché, avec son bras allongé au-dessus de sa tête. Au centre de chaque patin, une sorte de tire-botte en cuir emprisonne le talon. Une attache de sabot fait bride sur le pied. On entre dans ces entraves avec des chaussures lapones, à la poulaine. Un bâton sert à gouverner la course et aussi à s'arrêter. La difficulté n'est point de se tenir en équilibre, mais de se diriger, à cause de la grande vitesse que le patineur atteint dans les descentes. Sur ces patins, les gens de Telemarken font aisément une centaine de kilomètres en douze heures. Les paysans se servaient depuis longtemps des ski pour se rendre à la ville en hiver. On les a observés. On a fixé, d'après l'expérience, les règles du nouveau sport. La société pour le développement des exercices physiques a constitué à Christiania des courses de ski. C'est la grande fête de l'hiver, car tout le monde s'est mis à ce jeu de force avec un enthousiasme dont notre indifférence, gâtée par trop de divertissements et par notre mollesse de méridionaux, n'a pas d'idée.

— De même, me disait une dame norvégienne,

la danse, chez vous, n'est pas un exercice physique, mais bien plutôt un prétexte à causerie, une suite de balancements sur place, qui sont un jeu de volupté; chez nous, la danse est un exercice aussi violent, aussi brusque, aussi rapide que le patinage. Il réclame de la place, de grandes salles vides et sonores. Il remue notre sang; il nous réchauffe; il augmente notre vie. C'est le Viking qui se réveille avec la sensation bouillonnante de sa force, l'espoir de conquérir le monde.

La danse ainsi pratiquée comme une gymnastique fortifiante et comme une ivresse est un besoin de la race. Dans les auberges, après la besogne du jour, les garçons et les servantes organisent des bals. Une charmante jeune fille que j'ai rencontrée à Voss m'a dit, sans détour, que chaque année, au moment des vacances, elle se fait amener par son grand-père dans cet hôtel, qui est sur une grande route pour avoir des occasions quotidiennes de danser avec des étrangers de passage. Le spectacle même de cet exercice rapide excite l'enthousiasme. J'ai vu au Tivoli de Christiania une compagnie d'Irlandaises qui chantaient et dansaient dans le déguisement de l'Armée du Salut. L'irrévérence de cette caricature causait une certaine gêne, au moment des couplets, dans l'assistance féminine; mais, dès que la musique faisait place à une gigue, dansée avec des audaces

de jambes que la pieuse livrée faisait plus hardies, l'excitation du plaisir triomphait de toutes les pruderies, éclatait en mouvements de foule, en applaudissements vifs.

Il faut répéter que ce fond de brutalité est tout à fait dissimulé, chez le Scandinave de l'ouest, par l'instinct social et par l'éducation. Si j'y insiste, c'est qu'il est un héritage atavique, la clef de contradictions inexplicables pour un passant qui observerait seulement la surface des mœurs. Et aussi bien, malgré le vertige de l'alcoolisme, la Norvège est-elle un des pays du monde où l'homicide est le plus rare.

La douceur dont les gens du peuple usent envers les animaux est une surprise pour l'homme latin. Les ménagements à l'endroit des chevaux, conseillés aux touristes par des inscriptions le long des routes, sont ici pratiqués par quiconque prend en main des guides. Sous l'influence de ces bons traitements, l'intelligence des bêtes s'est affinée. Le cheval norvégien a toujours la tête tournée du côté de son conducteur. Il s'intéresse à la charge de la voiture; il cause avec les passants; il se détourne pour ne pas écraser les oiseaux, qui, en pleine rue, s'attardent sous ses pieds. La familiarité du moineau parisien n'est que de l'audace; ici, c'est de la confiance. Dans tout le fiord de Christania, on touche les oiseaux

du doigt. Et, aussi bien, sont-ils traités comme des amis. Chaque maison norvégienne accroche à l'un de ses balcons une boîte pleine de chènevis où les oiseaux viennent se nourrir. Dans cette complaisance instinctive pour les bêtes, les Norvégiens parlent avec indignation de la boucherie des combats de taureaux et de notre indifférence pour nos « serviteurs muets ». Ils disent que l'éducation catholique est ici en cause, que l'Église a été si préoccupée d'ôter une âme aux animaux et de tracer, entre eux et l'homme, une ligne infranchissable, qu'elle a tout à fait oubliée de les recommander à notre pitié ; elle encourageait la doctrine philosophique qui voulait voir en eux des automates insensibles. Il se peut qu'il y ait de la vérité dans ce reproche; mais j'aperçois une autre raison à la tendresse du Norvégien pour les bêtes : c'est toujours l'histoire de Robinson et de son perroquet.

Dans l'isolement où il vit, le Scandinave tire plus de joie que nous autres de la présence et de l'assistance des animaux, et si son amour pour le cheval peut s'expliquer par la reconnaissance, par le goût qu'il a de tout effort, il paye à l'oiseau, avec une poignée de chènevis, le plaisir de sa visite, qui l'arrache, un moment à la contemplation de soi-même.

De même, c'est la solitude qui me paraît avoir été

l'éducatrice de cette surprenante probité que la Norvège prise comme son diamant royal.

Le brave Bædeker dit dans son Guide de Norvège à l'article NOURRITURE :

« Il est bon de régler ses dépenses tous les jours pour éviter les *erreurs* dont maintenant les garçons des pays du Nord sont aussi capables que ceux du Midi. »

Il y a du pessimisme dans cette boutade. Sans partager toutes les illusions que les Norvégiens se font sur leur probité, — Bjornson, dans une *Faillite*, Ibsen, dans les *Piliers de la Société* et ailleurs, ont dit courageusement ce qu'ils pensaient des mœurs commerciales de leur pays, — on doit reconnaître que la probité scandinave est d'une élégance archaïque. On conte ici que le prince de Galles voyagea un jour incognito sur les chemins de fer norvégiens pour constater de ses yeux que les employés refusaient tout pourboire. La légende affirme que son incrédulité fut édifiée.

Cette délicatesse éclate particulièrement dans la façon dont les lettres sont distribuées.

Si vous montez sur l'un des petits vapeurs qui font le service entre les nombreuses îles dont le fiord de Christiania est émaillé, vous trouvez sur le pont une boîte *ouverte*, où la poste et les gens de la ville viennent enfouir les correspondances et les

journaux. L'un après l'autre le bateau touche les îlots. Il aborde une jetée de bois à laquelle est suspendue une autre boîte postale également ouverte. On y jette toutes les correspondances des habitants de l'île. Chaque passant lève le couvercle, sort le courrier, regarde s'il y a quelque enveloppe à son adresse, retient ce qu'il veut, rend à la boîte ce qui lui plaît.

Je me souviens qu'étant à table chez le consul général de France qui passait l'été dans l'un de ces îlots, je vis un gamin d'une douzaine d'années apporter une dépêche.

Il dit en ôtant sa casquette :

— J'étais venu voir s'il y avait dans la boîte des timbres étrangers. J'ai trouvé ce télégramme à votre nom. J'ai pensé qu'il avait de l'intérêt pour vous. Je vous l'apporte.

Le service est tout aussi primitif dans les districts montagneux. On ne peut pas porter les lettres à domicile. La poste jette tout le courrier dans une boîte de grande route. Les gens du voisinage viennent voir, quand il leur plaît, s'il n'est rien arrivé pour eux. Et, malgré la facilité de ces mœurs patriarcales, il n'y a jamais de détournements.

Dans le même sentiment de confiance, lorsqu'on est en excursion dans les montagnes, loin de tout chalet où l'on pourrait se ravitailler, il arrive que

l'on trouve de petites armoires taillées dans le rocher. Elles contiennent du soda, du biscuit. Un tronc est fixé à l'intérieur avec une pancarte qui indique le prix de ces provisions. Un avis prie le passant de mettre dans le tronc une somme équivalente à l'emprunt qu'il a fait. Or non seulement armoire et tronc ne sont jamais dévalisés, mais tout le monde tient à cœur de reconnaître une telle confiance par un luxe de probité.

Cette honnêteté, pratiquée d'autre part par les marins, qui, dans les mers polaires, recourent aux dépôts de vivres, est, pour les Norvégiens, une occasion de vif amour-propre. J'admire autant qu'elles le méritent ces belles délicatesses ; je demande, toutefois, la permission de constater qu'elles ne sont point uniques.

J'ai eu l'occasion de traverser une partie du Sahara pendant la canicule. C'est la saison où le désert est fréquenté par les plus fâcheux coquins. Tous les gens qui ont fait un coup, tous les Chaâmba en rupture de prestations, tous les contrebandiers d'armes et de poudre, tous les voleurs et tous les pillards, profitent de la solitude de l'été pour vaquer à leurs affaires. Quoique l'étendue soit immense, tout le monde suit le même chemin, assez étroit, la route des puits. Comme les nappes d'eau sont profondes, il arrive que les bouches de puits sont gar-

nies d'une longue corde et d'un sac de cuir que l'on appelle là-bas un *delou*. Les boutiques manquent au Sahara : un delou, une corde en poil de chameau sont, pour beaucoup de gens, des objets de convoitise. Cependant, il n'y a pas d'exemple que quelque brigand, profitant de l'impunité certaine, se soit approprié ces objets d'utilité publique.

On sait qu'un voyageur égaré mourra de soif devant le puits où il n'aura pu boire. C'est un péril qui menace tout le monde. Devant la nécessité commune, la férocité de l'égoïsme individuel abdique. Les pires gens renoncent à leurs habitudes de rapine, non point par moralité, mais par raisonnement, par reconnaissance d'une utilité supérieure à l'immédiat désir. On se demande si la bouteille du dépôt de vivres et la boîte ouverte ne sont point pour le Norvégien quelque chose comme le delou pour le Chaâmba. Par le refus de souscrire à cette nécessité, l'un renoncerait à la possibilité de circuler dans le désert, l'autre à la joie de participer à la pensée du monde. Ne touche-t-on point là un de ces contrats d'utilité bien entendue qui furent signés aux débuts de l'Histoire et qui ont permis à l'humanité de s'élever de l'existence familiale à la vie sociale ?

Il faut dire que le goût de la solidarité — si faible chez nous — a toujours été curieusement amalgamé dans la nature scandinave avec l'instinct individuel.

Au temps des gardes byzantines, un des principaux attraits du voyage de Constantinople était l'accueil que le Norvégien nouveau venu s'attendait à trouver près de ses compatriotes. Riant dit que les pèlerins normands sur la route de la Terre-Sainte « paraissaient avoir adopté certains ports où les appelait la présence de garnisons vœringues ». Un publiciste norvégien fort érudit et bon philosophe, dont la conversation m'a été singulièrement profitable, K. H..., a résumé devant moi cette tendance dans une formule :

« Chez nous, le lien social est très fort, et le lien familial très faible. »

La vérité de cet aphorisme éclate dans l'éducation de l'enfant norvégien.

Jusqu'à la fin des Croisades, tant que le contact avec les Latins n'eut pas adouci les mœurs, le respect du mariage, l'instinct de famille fut si rudimentaire que l'on vit dans les héritages les bâtards traités par la loi scandinave sur le même pied que les descendants légitimes. La nécessité de peupler le pays, de faire des hommes pour la conquête, dominait toutes considérations de moralité ou de justice. La persistance du même besoin, en face des difficultés naturelles qui n'ont point changé, a entretenu chez les Norvégiens le goût des postérités nombreuses. Une statistique de Broch, qui porte sur une période de dix années, indique trois cent onze naissances

d'enfants sur mille femmes mariées de vingt à quarante-cinq ans. Dans le même temps, mille femmes françaises ne mettaient au monde que cent soixante-quatorze enfants. Evidemment, si l'on cherchait combien de ces enfants d'un côté et de l'autre sont arrivés à l'âge d'homme, les plus fortes proportions seraient en notre faveur. La grande pauvreté de la Norvège est une des causes de son prolifisme : « Quand il n'y en a pas pour deux, dit chez nous un proverbe populaire, il y en a bien pour trois. » La Norvège, moins ironique, moins gaie, plus tournée vers les espoirs mystiques, a exprimé avec une grâce touchante cette vérité de pauvres gens :

« Plus on est de bouches pour manger, plus on est de bouches pour prier. »

Elle dit aussi :

« Manger le pain des enfants ! »

Et c'est un proverbe que l'on cite pour caractériser la pire misère. L'indépendance dans laquelle l'enfant a grandi, a développé son individualité, ses facultés de résistance, sa combativité ; elle n'a pas fait de lui un tendre.

J'avais été frappé, sur le bateau qui m'amenait en Norvège, de voir une de nos passagères — la femme d'un peintre de Christiania — qui, par un roulis assez fort, laissait un enfant de trois ans jouer libre-

ment sur le pont. Il eût suffi qu'il glissât pour tomber à l'eau entre les barres de fer de la passerelle. Vous voyez une mère française en pareil cas! Je n'avais pu m'empêcher d'en dire mot au capitaine.

Il me répondit :

— Chacun ici vit pour soi, et cet enfant, qu'on laisse libre, apprendra plus vite qu'un autre à se tirer d'affaires. C'est déjà un homme. Avez-vous remarqué qu'il n'embrasse jamais sa mère? Les enfants français arrivent toujours en tendant la joue. Ici ils donnent la main.

Partout, j'ai recueilli la même note. Madame A. H.., me conte cette histoire de son petit frère :

— Quand Henrik avait quatre ans, comme je suis Écossaise par ma mère, je le prenais tendrement sur mes genoux et je le câlinais. Un jour que j'avais été chez une voisine pour voir un enfant qui venait de naître, Henrik me demanda : « L'as-tu embrassé, ce bébé? » Je répondis que je l'avais fait. Alors Henrik déclara : « Eh bien, maintenant je ne veux plus que tu m'embrasses. »

A. H..., qui, lui, est un pur Norvégien, m'en dit autant de son côté :

— Je crois bien que j'ai embrassé ma sœur une seule fois dans ma vie, le jour de mon mariage.

Enfin mon expérience personnelle m'a éclairé. La première fois que je suis venu rendre visite à mon

ami K. H..., j'ai trouvé sur la porte un petit bonhomme de cinq ans, et je l'ai embrassé.

— Éric, me disait le lendemain le père, nous a conté cela comme une chose extraordinaire. D'ailleurs, il était courroucé contre sa mère qui l'a mené au bain et qui ne l'a pas envoyé dans les cabines des hommes. A table, il m'a demandé :

— Trouves-tu convenable que l'on me fasse baigner du côté des femmes ?

On professe pour cette indépendance un tel respect que les parents du petit Éric ne le reprennent jamais.

— Nous l'élevons librement, nous ne voulons pas contrarier la nature. Nous désirons que la politesse soit chez lui un résultat d'observation, une imitation volontaire de nos habitudes.

Et ce respect de la nature n'est pas seulement une théorie personnelle à un écrivain qui exagère une tendance philosophique, c'est le credo de la génération nouvelle. J'ai été reçu à Hamar chez un philologue très distingué, qui enseigne les langues vivantes dans les écoles de cette ville universitaire. B... est un père de famille modèle, un homme de réflexion et d'expérience.

Il m'a déclaré :

— Je ne regarde presque jamais les devoirs de mes enfants. On n'aime pas cela à l'école. Les notes

ne sont fournies qu'une fois par mois. On a aboli le système quotidien. L'enfant risquait de travailler pour obtenir de bonnes notes, ce qui lui faussait l'esprit, et le père, de devenir un pédant avec ses observations perpétuelles.

B... a un garçon de huit ans et une fille. Ces enfants sont évidemment moins « civilisés » que ceux de notre pays. On demande à la fillette de me saluer en anglais. Elle refuse. Elle aime mieux jouer avec son petit chat. On n'insiste pas : elle est libre. Le garçon, avec de beaux traits décidés, a moins de physionomie que les nôtres. Il est passionné pour les exercices physiques.

— Souvent, me dit le père, je m'assois à l'arrière d'une barque avec mon livre, et lui rame. C'est sa fierté. Même je le laisse naviguer seul, avec des recommandations. Il faut bien qu'un homme norvégien apprenne à conduire un bateau.

Ce système ne va pas sans accidents. L'autre jour, ce petit rameur blond est tombé sous une voiture de brasseur. Les roues lui ont passé sur le corps, c'est miracle qu'il n'ait pas été écrasé. Dans le cercle étroit de mes connaissances, je connais une foule d'accidents mortels. La statistique des noyades est particulièrement douloureuse : « Quand l'eau entre dans la bouche, dit un proverbe norvégien, on apprend à nager. » En vertu de ce dicton, j'ai vu

un bon père de famille, chez qui j'étais venu dîner, me proposer d'aller finir la soirée au Tivoli, malgré un orage d'été, des éclairs et des coups de tonnerre qui ébranlaient toute la maison. La mère, de son côté, visitait des amis. Les deux servantes étaient sorties pour leur plaisir. Je savais qu'il y avait quelque part deux enfants endormis dans des berceaux. Ma pitié de Latin, pour les petits, souffrait à l'idée que ces marmots pourraient être réveillés en pleine nuit par l'orage, dans une maison abandonnée. Je déclarai que je ne voulais pas sortir, je dis mes raisons. Elles parurent surprenantes. Je ne suis point persuadé qu'on ne les ai pas considérées comme une faiblesse un peu sénile.

Quand les gens affinés se sentent si libres vis-à-vis de leurs enfants, il est facile de deviner comment en use le peuple.

Les rues sont pleines d'enfants vagabonds qui passent leur été sans bas ni souliers ; les garçons coiffés d'une casquette de jockey, les fillettes enveloppées, plutôt que vêtues, d'une percale claire et sale. Ces gamins, libres comme des oiseaux, sont d'une prodigieuse hardiesse. Quand un steamer entre dans le port, ils se jettent bien vite dans des bateaux qui ont l'air de jouets, pour se faire secouer dans le remous, au risque de chavirer. Ils accourent jusque sous les jambes des chevaux pour ramasser le fumier avec

leurs pelles. Voici, dans la rue de Christiania, un petit wagon qui arrive au grand trot d'un poney. La voiture est conduite par un enfant de huit ans. Il y a dedans des petits de quatre ou cinq ans, tous plus jeunes que le conducteur. Le cheval, trop poussé, bute et tombe. Le wagon verse. En une seconde, tous ces marmots sont debout. Ils détellent leur bête, ils la relèvent, ils raccommodent le trait avec un bout de corde. Ils remontent dans le véhicule, et fouette, cocher ! on repart. Personne ne s'arrête pour porter secours, et ces enfants ne se sont pas attardés à geindre. Ils se suffisent à eux-mêmes.

« Ne t'attends qu'à toi seul » est la devise que l'on pourrait écrire sur la porte de l'école norvégienne. J'ai noté dans les remarques sur la race la courageuse probité avec laquelle l'État norvégien a passé la revision médicale de ces enfants systématiquement livrés à eux-mêmes. L'effort qu'il tente pour les régénérer physiquement et moralement est admirable. Il semble que l'on ait sous les yeux cette république platonicienne où les parents se contentent d'être des géniteurs et s'en remettent à l'État de tout le souci de l'éducation.

Comme je voulais voir les choses de près, j'ai fréquenté les écoles de Christiania, de Bergen, de Trondhjem et de Hamar, les établissements d'instruction primaire et secondaire, privés et publics

J'ai visité les immeubles de fond en comble, j'ai assisté à des classes.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le luxe dont on entoure la récréation artificielle de l'animal humain. Le mahométan ne distingue pas les préceptes de l'hygiène des principes de la religion. Sous un climat dont les tyrannies très différentes sont également impérieuses, le Norvégien ne sépare plus la culture physique de la culture intellectuelle. La réaction contre l'idéal qui sacrifiait la matière à l'esprit est violente. L'axiome païen de l'harmonieux équilibre qui doit s'établir entre le corps et l'âme triomphe dans les programmes d'enseignement. Les écoles, toujours bâties sur les points élevés des villes, en vue des fiords, sont des palais de lumière. On fait ce qu'on peut pour obtenir des enfants qui les fréquentent la propreté dans le vêtement. On leur impose l'hygiène. Deux fois par mois le bain est obligatoire. A Trondhjem, où le principal hôtel fréquenté par la clientèle anglaise n'a pas de baignoire, la nouvelle école communale est pourvue d'une salle de douches. On apporte aux enfants des bassins d'eau savonneuse; on leur donne pour se frotter des bouchons de foin. Quand ils sont lavés, la douche ruisselle sur eux, d'abord tiède, puis de plus en plus froide. L'aération des classes est l'objet de toute la sollicitude. Il s'agit d'y entretenir une

température qui oscille constamment entre treize degrés et quinze degrés Réaumur. L'air froid qui arrive par une large prise est filtré à travers une soie très fine. Il est débarrassé de toute poussière quand il arrive dans les chambres de chauffe. L'homme qui entretient les fourneaux a sous les yeux un tableau électrique qui correspond avec les salles d'étude. Le maître n'a qu'à presser un bouton pour faire connaître s'il veut du chaud ou du froid.

La pratique quotidienne de la gymnastique complète ces soins hygiéniques. L'abondance et le bon marché du bois ont permis d'installer les gymnases avec un luxe inconnu ailleurs. On en a profité. La vue de ces salles en sapin verni est une jouissance pour les yeux. Les quatre murs sont tapissés de larges échelles sur lesquelles les enfants se crucifient pour redresser les dos en croissance.

Les travaux manuels sont en singulier honneur dans l'enseignement norvégien, et ce ne sont pas seulement les enfants du peuple, mais les élèves des écoles secondaires qui s'y livrent avec ardeur. On part toujours de ce principe que l'individu peut se suffire à lui-même. L'homme doit être indépendant de tous les autres hommes, voire de la femme. Dans ce but, on met l'aiguille dans la main des petits garçons. A la fin de leurs classes ils seront en état de tricoter des bas, de coudre et de raccommoder leurs

vêtements. On ne leur permet de toucher au rabot que le jour où ils ont été capables d'ourler eux-mêmes le tablier de grosse toile qui les protégera dans les travaux manuels.

Ils ont été préparés à ces besognes par la construction d'objets en carton qui ont servi d'application aux leçons élémentaires de géométrie. Dans l'atelier de menuiserie, l'écolier apprend à fabriquer tous les objets usuels, chaises, tables, meubles, outils. Il s'élève du maniement du couteau à la pratique du rabot, des ciseaux à froid et du tour. S'il prolonge son séjour à l'école, on lui enseignera même à travailler les métaux.

Si bien armé pour la vie pratique, le monde lui est ouvert. Il le sait et il apporte à l'étude des langues un goût merveilleux. Je me vois d'ici, un dimanche, en pleine Telemarken, tandis que mon poney soufflait, donnant une leçon de français à l'aubergiste. En une minute tous les buveurs s'étaient levés de leurs tables et ils étaient venus faire cercle autour de nous. On répétait les mots à la ronde avec une attention comique, une gravité qui écartait toute idée de divertissement : on profitait d'une occasion de s'instruire. Un des principaux libraires de Christiania, qui parle le français sans aucun accent et avec une connaissance de l'argot parisien dont il est justement fier, m'a conté comment il avait conquis

la langue. De sa vie il n'est venu en France; mais tout enfant, il allait trouver des matelots français sur le port; il essayait de causer avec eux. Il leur servait d'interprète dans les questions de douane. Ces braves gens l'invitaient à manger à leur bord :

— Quelles admirables ratatouilles ils fabriquaient avec un verre de vin blanc!

Il a achevé son instruction en fréquentant des Français :

— On apprend plus en une heure devant des bocks qu'en un mois avec un livre.

Ce goût des langues vivantes est général. Au club des étudiants, j'ai parlé devant trois ou quatre cents personnes, des hommes, des femmes, des jeunes filles, tout le monde comprenait, le sens avec les nuances. Il y avait là des philologues qui faisaient de la statistique. L'un notait mes « liaisons » l'autre les emplois du subjonctif[1].

A Hamar, j'ai été l'hôte d'un philologue de la jeune école, B..., qui m'a paru un type très caractéristique de l'individu norvégien. Il est le huitième enfant d'un marin. Au-dessus de sa table de travail, il a accroché le tableau du navire paternel et la photographie du cher fiord de Molde, où il est

1. Sigurd le Hiérosolymitain répond en grec aux envoyés de l'empereur.

né. Il a étudié, sous le professeur Storm ; puis, à deux reprises, il a fait, en France, des séjours de six mois. Il a fréquenté l'École des Hautes Études, le cours de M. Gaston Pâris. Une bourse de voyage lui a permis de résider plusieurs mois à Madrid. Il a achevé de s'y perfectionner dans la connaissance des langues romanes. Momentanément, il a quitté la science pour l'enseignement.

« Il faut vivre, fonder un foyer. »

L'enseignement de l'anglais, dans une grande école de province, lui rapporte annuellement trois mille couronnes. Il y ajoute le revenu des livres scolaires qu'il écrit.

J'assiste à sa classe. Les élèves finissent leur dernière année; ils entreront tout prochainement à l'Université. Ce sont des jeunes gens dans les seize ans. Ils ont aux mains une sorte de *Conciones* anglais, des discours de Johnson, de Hampden ou de Pitt. La leçon est sur le *Portrait de Guillaume d'Orange*, par Macaulay. Le professeur fait lire quelques lignes; puis, en anglais, il pose des questions historiques, provoque un commentaire qui prouve la richesse du vocabulaire.

Ces grands garçons nous quittent pour la leçon de travaux manuels. Ce sont des enfants de bourgeoisie, des fils de fonctionnaires; mais ils doivent être aussi capables que n'importe quel enfant de

peuple de se bâtir et de se meubler la cabane de Robinson. Ces travaux ne développent pas seulement le coup d'œil et l'habileté des doigts, ils créent entre toutes les classes un lien de franc-maçonnerie.

« Rappelle-toi — dit un proverbe du pays à ceux qui sont tentés de dédaigner les humbles — que, sur terre et sur mer, tout Norvégien vit et meurt entre quatre planches de pin. »

On m'avait dit d'autre part :

— Si vous peignez une série de portraits norvégiens, n'oubliez pas d'y encadrer l'image du pin : c'est notre aïeul à tous.

J'ai compris le vrai sens de cette parole en regardant par la fenêtre de mon wagon dans la montée de Christiania à Trondhjem.

La Norvège terrienne vit du sapin, comme la côte vit de la vague. Ici, l'arbre noir est aussi monotone que le palmier dans l'oasis ; mais combien plus courageux que son frère d'Orient. L'un ne veut pousser que là où la vie est bonne. « Les pieds dans l'eau, dit l'Arabe, la tête dans le feu. » Le pin ne choisit pas ; c'est un pionnier qui bataille au service de la civilisation. Je ne puis m'habituer à le considérer comme un arbre ; pour moi, c'est un Norvégien d'avant-garde, éternellement occupé à escalader les rocs et les montagnes. Il grimpe jusqu'aux

neiges perpétuelles pour voir si ces rocs bouleversés encadrent quelque flaque de prairie où pourrait paître un troupeau. Il descend jusqu'aux abîmes pour goûter l'eau des lacs noirs; il jette son corps au travers des précipices pour que l'homme passe; il sera la barque qui permettra aux pensées et aux cœurs de se joindre; il sera la maison qui abritera le foyer contre l'hiver; il sera la flamme qui donnera une âme au logis. Il cuira les aliments, il soutiendra la vie.

Le lieu où s'accomplissent ces transformations féeriques, c'est la scierie. Je souhaitais en visiter une.

On m'avait dit à Trondhjem :

— Allez voir les établissements de T..., c'est une scierie modèle, et, aussi bien, un des fils de T... est agent consulaire de France.

Mais la scierie est éloignée de Trondhjem d'une quarantaine de kilomètres. On ne peut la joindre que par eau, à cause de l'escarpement des montagnes, et je ne savais trop comment m'y rendre. Qu'à cela ne tienne. Cette ville, la plus septentrionale des grandes villes d'Europe, — Hammerfest n'est qu'un grand village — est plus avancée que nous dans son goût des progrès matériels. Elle vient d'acquérir une cascade pour s'éclairer à l'électricité. A trois degrés du Cercle Polaire, tout le monde ici a son téléphone sur sa table.

— Allo! allo!

Du fond du fiord de Trondhjem, la scierie d'Œrkedalsœren répond que M. le consul enverra un bateau à vapeur pour chercher son hôte. Ce petit steamer est toute la journée sur le fiord. T... s'en sert comme d'une charrette anglaise pour se rendre quotidiennement à ses bureaux. La traversée dure quelques heures. Comme le fiord est fort ouvert, la houle y entre. Les sapins qui tapissent toutes ces montagnes trempent vraiment dans la vague.

Ce village d'Œrkedalsœren est bâti autour de la scierie T..., comme le bourg s'appuyait autrefois au château féodal. Tout le monde est l'ouvrier, le fournisseur, le retraité ou le client du grand *tralasthandler* (marchand de bois), qui succède ici à son père et à son grand-père. La scierie, dans son entier, est assurée pour deux cent cinquante mille couronnes; mais elle a coûté à ses propriétaires plus de quatorze cent mille francs. C'est une petite ville dont le pin fait tous les frais. On en a bâti ces deux jetées, qui viennent en mer joindre les vapeurs et les lourds chalands. Avec la sciure de bois et les fragments d'écorce, on élève des quais qui bientôt permettront à la flottille d'aborder au flanc même de l'usine. Sur les quais, déjà solides, des piles de bois sèchent. Il y a là pour des centaines de mille francs de poutres posées les unes sur les autres, en

tours carrées, comme ces constructions que les enfants forment avec des dominos. Il faut que l'air traverse longuement ces madriers pour qu'ils deviennent ouvrables. Une année se passe en moyenne avant que le pin coupé dans la montagne soit débité en planches.

Mes hôtes ont acheté la coupe des forêts pour des durée de cinq à dix ans, dans vingt communes. C'est une première opération qui réclame une expérience héréditaire. Il faut préjuger de la qualité des bois par l'aspect du terrain et la rapidité avec laquelle les arbres ont poussé. Quand la forêt est acquise, on y met les bûcherons. Ils se bâtissent des demeures provisoires. Ils travaillent depuis le début de l'automne jusqu'à la fin de l'hiver. Les arbres abattus sont traînés par des chevaux jusqu'à la rivière Orkla, qui les garde prisonniers dans ses glaces. Au printemps, la débâcle emporte tout, jusqu'au fiord de Trondhjem.

Les T... ont acheté la rivière avec le reste. D'importants travaux de barrage dirigent ce bois flotté jusqu'au pied de l'usine. Là, il suffit d'un homme qui engage chaque tronc dans le va-et-vient d'une crémaillère, pour que l'arbre soit hissé et directement amené sous la scie à vapeur. Elle le dégrossit et fait de lui, en une seconde, le madrier que l'on enverra, pour une année, aux séchoirs. Si mouillé,

le bois est tendre aux dents de l'acier; mais tout de même il gémit lamentablement. C'est bien une bête à l'abattoir, de la vie qui se défend et puis se résigne.

Trois cents ouvriers travaillent jour et nuit dans cette usine. En comptant le peuple des bûcherons et des flotteurs de bois, cela fait une armée de huit cents à mille homme, qui tournent autour de ce panache de fumée. Presque tous sont payés à la tâche. Les gains quotidiens du bûcheron oscillent entre deux francs dix centimes et quatre francs vingt centimes par jour; ceux des flotteurs de bois, entre trois francs cinquante centimes et quatre francs vingt centimes. Pour les ouvriers de scierie, la moyenne est de trois couronnes par jour (4 fr. 20). Les enfants, à partir de quinze ans, gagnent tout près de deux francs. Non seulement aucune femme ne travaille dans l'usine, mais l'entrée leur en est interdite.

— Il faut faire la part, m'a dit T..., de la brutalité du tempérament chez nos ouvriers.

De même, tout homme qui boit est immédiatement congédié. Et ceci n'est pas une discipline imposée par les patrons, mais un acte libre des ouvriers. Ils ont élu des représentants communaux qui avaient mis dans leur programme :

« La vente de l'alcool sera complètement interdite à OErkedalsœren. »

Donc on boit du lait et du café. La bière elle-même est défendue par les règlements communaux. Cela n'empêche point ces hommes de soutenir leur travail pendant une journée de douze heures, commencée à six heures du matin, achevée à six heures du soir.

L'argent qui ne va plus au cabaret est dépensé pour l'acquisition d'une maison. Les T... estiment que, dans un pareil isolement de vie, l'attachement de l'ouvrier à l'œuvre commune est la première garantie de la réussite. Ils sont les ennemis de la caserne anonyme. Ils prêtent gratuitement la terre à leurs ouvriers. L'argent de la construction est fourni par des banques sur la garantie des patrons. Le prix moyen de ces petites maisons de bois (ordinairement cinq pièces) est de mille couronnes (1,400 francs). L'ouvrier met de cinq à dix ans pour s'acquitter de sa dette. Dans cette demeure, où il entre avec plaisir il élève une famille nombreuse : la règle, c'est sept ou huit enfants. Ils seront ouvriers, comme leurs pères ; ils émigreront en Amérique; ils se répandront dans les districts boisés, dans le Canada, dans le Michigan ; ils partent sans pensée de retour.

Le sentiment des patrons est celui d'un capitaine à son bord.

J'ai demandé au jeune consul T... :

— Est-ce que monsieur votre père ne songe point à se retirer?

Il m'a répondu :

— En Norvège, des industriels qui ont une affaire comme la nôtre ne se retirent jamais. Jusqu'au bout de la vie, nos efforts sont au service de ces ouvriers, qui ont eu confiance en nous et qui sont venus bâtir leurs maisons à côté de la nôtre. Voilà mon père, il souffre de rhumatismes; il va prendre un congé cet hiver. Il compte s'installer dans le Sud.

— Dans la Riviera ?

— Non; du côté du Cap de Bonne-Espérance. La température est douce par là et puis on y use volontiers de nos maisons de bois. Mon père ne restera pas inactif : un Norvégien ne sépare pas les affaires d'un voyage de plaisir.

Pour le jeune consul, il s'est marié avant vingt ans et je ne crois pas qu'il en ait aujourd'hui plus de vingt-cinq. Il est, de fait, le chef de la scierie. Son frère s'occupe davantage des affaires extérieures et du bureau de Trondhjem. Lui, il est l'ingénieur, il a fait en Suisse ses études d'architecte. Il ne scie pas seulement, il bâtit. Il est venu à Paris pour édifier les chalets que l'on voit encore au pied de la Tour Eiffel. Il rentrait, quand je l'ai vu, de l'Exposition de Chicago. C'est un homme d'action et un homme d'affaires. Il m'a mené dans la campagne où il habite avec sa petite fille et sa charmante jeune femme. Il bâtit pour elles une maison toute neuve et

selon ses rêves. Il m'a conduit sur les fondations. Il ne s'est servi que de madriers d'une épaisseur de trois pouces. Un carton bitumé servira de revêtement à l'extérieur et, à l'intérieur, les planches reviendront encore une fois par-dessus; cela fera en tout une épaisseur de sept pouces, en comptant la couche d'air ménagée entre le carton de bitume et le madrier. Le drainage et la canalisation ont été particulièrement soignés, car il faut compter ici avec des difficultés de toutes sortes. La terre, gelée jusqu'à six pieds sous terre, bouscule tout l'édifice en se soulevant si l'on n'a pas prévu ce mouvement dans les fondations. Les gros canaux doivent être inclinés en pentes hardies; des petits robinets sont ménagés dans toutes les courbes. La maison est comme un navire à la mer : tous les soirs, elle doit être minutieusement parée contre le froid pour la traversée de la nuit.

Mais le jeune consul T... n'a pas peur de cet ennemi. Il est capable de construire un rempart assez solide pour abriter les deux chères vies, tendres comme ces plantes exotiques qui font un jardin d'hiver de toute habitation norvégienne. Il y avait, comme il me parlait, de la lumière sur son énergique figure. Et moi je songeais à cette parole qu'Ibsen a mise comme un symbole dans la bouche de son Constructeur :

« J'ai rêvé de bâtir des demeures où les hommes seraient bien pour vivre, »

Les marchands de bois ont toujours tenu le haut du pavé en Norvège. J'ai découvert, en effet, dans un recoin de la cathédrale de Trondhjem, une inscription établissant qu'en 1767, un *tralasthandler*, Thomas Angel, pouvait laisser par testament à l'église un legs de cinq millions de couronnes.

Les marchands de saumon et de poisson salé sont ici une autre puissance. J'ai fait la connaissance d'un de ces commerçants sur le steamer même qui m'amenait du Havre. Johan H... a profité de la morte saison pour passer ses vacances en France, tout près de Honfleur, à Pennedepie. Il possédait déjà l'allemand et l'anglais; il revient bégayant le français qu'il lit, d'autre part, assez facilement. Il m'a invité à le visiter à Trondhjem et je n'y manque pas. Il est garçon, aux approches de la quarantaine, ce qui est rare dans son pays. Il vit avec ses sœurs, partagé entre le goût des livres et le souci de son commerce.

Je le trouve installé dans un petit bureau de bois où plusieurs jeunes filles font des écritures. La comptabilité, la tenue des livres, la correspondance commerciale sont en Norvège presque entièrement réservées aux femmes. L'appartement est au-dessus, éblouissant de propreté, comme toutes ces petites

maisons de bois où la lumière entre par de larges baies voilées de mousseline. Je m'approche de la bibliothèque et je demande la permission de noter le titre de quelques livres. Les romans historiques et les voyages dominent. L'imagination a le loisir, pendant les veillées d'hiver, de circuler longuement dans le temps et dans l'espace. Beaucoup d'ouvrages anglais : l'expédition de Nansen au Groënland, celles de Livingstone et de Stanley. La littérature française est représentée par le *Jocelyn* de Lamartine, les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo, un roman de Paul de Kock, un roman d'Ohnet, un volume sans nom d'auteur, *Paris sous la Tour Eiffel*. Sur la table, la Bible, un beau livre à tranches dorées qui raconte la vie de l'amiral de Tordenskiold, un enfant de Trondhjem, — à côté un journal illustré allemand — au mur une photographie représentant une « pauline » de l'Agence Cooke dans un décor parisien, et, sur une des banquettes mon ami, Johan H... C'est un souvenir de l'Exposition universelle.

Les entrepôts sont bâtis, le long du fiord, sur le modèle du quai allemand à Bergen. La morue en ballots et le hareng en barils sont montés directement des navires avec des grues à vapeur. On coupe la gorge aux harengs pour que la saumure d'eau et de sel les pénètre, puis on les entasse dans des barils de cent kilos qui seront vendus seize

couronnes. La morue, toute noire et raide, est liée en ballots; on dirait de l'écorce de bois ou de vieilles cornes. Johan H... me fait remarquer la différence des qualités et des genres. J'apprends à distinguer le *fjordtorsk* (la morue de golfe) du *havtorsk* (morue de mer), et le *kepfisk* (morue plate) du *törfisk* (poisson sec). Le *kepfisk* prendra le chemin de l'Espagne, qui absorbe à elle seule les trois quarts de l'exportation norvégienne. Le reste sera vendu dans la Russie Blanche, dans l'Allemagne du Nord, en Portugal, voire aux Antilles et au Brésil. L'Italie est le principal client du *törfisk*. Elle achète la moitié de la récolte. La Hollande, la Suède, la Belgique, se partagent ce qu'elle laisse; la Chine même commence à prendre goût à la morue sèche.

La vente du hareng est trop soumise à l'irrégularité des prises pour être l'objet d'un commerce particulier. Les marchands de morue le vendent parallèlement au *kepfisk* et au *törfisk*. De même pour les maquereaux. Quant au saumon, Johan H... m'a expliqué comment la vente s'en pratique. Un riche marchand de bois a affermé à lui seul cette pêche qui l'occupe trois mois par an. Depuis Bergen jusqu'aux Loffotten, il a installé des stations avec des bureaux et des entrepôts de glaces. Chaque station commande à peu près à cent districts. Dans chaque district, un contrat, qui est un monopole, a

été passé avec les pêcheurs. Le concessionnaire s'engage à acheter toute la pêche à un prix fixé par kilo et qui change selon la saison. Les saumons apportés dans les stations sont mis en glacières jusqu'à l'arrivée des vapeurs qui viennent les recueillir. On les apporte rapidement à Trondhjem où ils sont changés de glace, classés par qualité et par grandeur, puis enfin exportés en Allemagne et en Angleterre. La pêche dure pendant les mois de mai, juin et juillet. En mai, le saumon vaut de deux à trois couronnes le kilo, en juillet seulement une couronne. Il faut le revendre le double du prix d'achat sur le lieu de pêche pour tirer du capital engagé un bénéfice de cinq pour cent.

Derrière ces importants commerces, on aperçoit l'homme de mer et le navire si cher aux cœurs des Norvégiens. On peut dire qu'il entre ici dans la maison comme un animal familier. Nous sommes habitués, nous autres, à le voir parqué dans les bassins, attaché le long des quais de granit. Une des plus pittoresques surprises que le fiord cause, à la première découverte, c'est la vue de trois-mâts qui accostent, comme un quai, des rives de gazon. Les prés, les jardins qui viennent se réfléchir, sans grèves, dans l'eau salée, descendent parfois à pic jusqu'à des profondeurs d'abîme. Les navires en profitent. Ils mouillent au pied d'un chemin, devant

l'escalier d'une maison de bois. Dans l'intérieur des terres, en montagne, où la chère silhouette de la voile découpée sur l'horizon n'est qu'un rêve dont la pensée s'amuse, on érige de grands mâts de sapin, on fait flotter le drapeau de Norvège qui donne au chalet de planches vernies l'aspect d'un yacht pavoisé. Sa flamme rouge, sa croix bleue et blanche partout déployées dans l'air, semblent à la floraison naturelle de ces sombres forêts.

Les Norvégiens sont bien les fils de ces Normands qui faisaient de leurs *snekkjur* de luxueux monstres flottants, qui employaient la soie et la pourpre pour les voiles, qui bariolaient le bordage de couleurs rutilantes, qui ornaient les pointes de leurs mâts avec de l'ambre et de l'or, qui surchargeaient la poupe et la proue de figures, sculptées dans des matières précieuses. Certes, ils connaissaient la traîtrise des vagues. Les proverbes abondent où la gloutonnerie de la mer est accusée.

« L'enfer, la mer et l'avare n'en ont jamais assez. » — « Un petit écueil brise un grand navire. » — « Le chemin est plus uni par la montagne que par la mer. » — « Quand le brouillard s'en va, le navire est sur le banc. » — « Il fait bon être au gouvernail quand le vent est doux. » — « Mieux vaut un sou sur terre que dix en mer. »

Ce sont des aphorismes, pris au hasard, dans les

interminables listes que M. Sébillot a dressées. Mais il y a la contre-partie d'éloges, aussi touffus que les malédictions. — « Riche comme la mer » est une épithète de nature qui revient à tout bout de champ dans les poèmes scandinaves. — « La fortune est comme la mer, elle descend et elle monte. » — « Navigue, pendant que la brise souffle. » — « Le bon vent ne souffle pas tous les jours. — « Fais voile où le vent souffle. » Et ce proverbe de tentation où le Norvégien a confessé tous ses secrets espoirs :

« Il y a bien des choses au champ, mais il y en a davantage dans la mer. »

Il semble qu'ils aient raison, car si « la mer prend tout, elle rend tout ». S. M. le Roi de Suède et de Norvège possède parmi ses merveilleuses collections d'objets d'art, une curiosité à laquelle il est particulièrement attaché. Je tiens de sa bouche le roman véridique de cette trouvaille. Il y a quelques années, un pêcheur du Spitzberg ramena dans son filet une pendule de cuivre que surmontait un grand lion, tenu en laisse par un petit Nubien. L'explorateur Nordenskjöld acquit cette horloge au retour de son voyage au pôle. Il en fit hommage au Roi. Il se trouva que c'était un chef-d'œuvre d'Augsbourg, une pièce unique, que le riche couvent russe d'Arkhangel avait commandée, au XVIe siècle pour orner son réfectoire. Le navire qui apportait la pendule fit

naufrage dans les mers polaires. Sa cargaison, dispersée, resta trois cent cinquante ans sous l'eau, jusqu'à ce coup de filet qui fait songer aux surprises des féeries. Et aujourd'hui le lion d'or roule ses yeux, la pendule sonne les heures dans une des galeries du château royal, à Stockholm.

Le risque de la mer, les gains miraculeux dont elle enrichit parfois ceux qui lui confient leur chance, avaient déjà fait des joueurs avec les aïeux de la race. Montelius conte qu'en Norvège on trouve souvent des dés à jouer dans les tombeaux de l'âge de pierre. L'auteur de la *Voluska* dit des dieux :

« Ils jouent aux tables de l'enceinte, rien ne leur manque et tout est en or » (vers 31).

On a conservé un poème que le fils du célèbre baron Kolr, le petit Kali, composa vers l'an 1130 à l'âge de treize ans.

L'enfant disait :

Je suis habile à jouer aux dés,
Je sais neuf arts :
D'abord déchiffrer les runes,
Puis lire et forger ;
Je glisse sur les patins de bois,
Je manie le javelot et la ram
Et je sais également
Chanter et scander les ver

1. *Orkn. Saga.*, page 151. T. X

Kali se vante de connaître les sciences, qui, en son temps aussi bien qu'aujourd'hui, apparaissent au jeune Norvégien comme le sceau d'une éducation parfaite ; mais, de tous ces savoirs, celui dont il est le plus fier, celui qu'il énonce tout d'abord, c'est son talent de joueur.

C'est la passion du jeu qui met tant de Norvégiens dans la barque, qui les détache du champ « où l'on ne trouve pas tant de choses que dans la mer ». Tout près de cent mille personnes vivent ici des risques de la pêche et de la chasse aux oiseaux de mer. Exactement quatre-vingt-treize mille quatre-vingt-cinq. Si l'on songe que la population totale de la Norvège est seulement de deux millions d'habitants, on constate qu'un être vivant, sur vingt, y vit du coup de fusil ou du coup de filet. Mais la mer est meilleure nourrice que les nuages. Intarissablement elle verse de deux cornes d'abondance ces inestimables joyaux : la morue et le hareng.

La dixième partie du monde civilisé vit de cette largesse.

Les statistiques qu'on feuillette terrifient.

La pêche des Loffotten occupe à elle seule, trente mille cinq cents hommes, montés sur sept mille bateaux. Les gens du Finmarken arrivent au second rang avec dix-neuf mille matelots d'équipage

et plus de cinq mille embarcations. Le Römsdal vient en dernière ligne avec une flotte de seize mille hommes et de deux mille cinq cents voiles. Ces gens ont pêché, tous ensemble, dans la dernière année de recensement, soixante-trois millions de morues, neuf cent vingt et un mille hectolitres de harengs, quelque trois millions de maquereaux, six cent quinze mille kilogrammes de saumon, six cent vingt-cinq mille homards; je saute les fractions de cent mille; je vais au total d'argent : vingt-deux millions, deux cent onze mille huit cent quatre-vingt-sept couronnes, soit trente et un millions de francs à peu près.

Mais que de risques sur le chemin de cette fortune!

Non pas seulement risque d'argent, risque de souffrances, — risque de vies. En échange de ses richesses la mer exige annuellement un formidable tribut de vies humaines. Voilà les pêcheurs des Loffotten sur leurs filets. Le poisson donne, l'argent sort vivant de la mer. La campagne sera splendide. Soudain l'horizon se rembrunit, la houle se dresse comme un mur, c'est le coup de vent de l'ouest. On laisse là les morues et les filets. On amène les voiles. Trop tard. Le retour vers les îles est coupé. Les hommes tentent la suprême chance de salut. Dans leurs bateaux découverts, par la mer démontée,

ils cherchent à traverser le Vestfiord, vingt-cinq kilomètres dans l'ouragan.

C'est alors que les barques chavirent. On tâche de regrimper sur la quille. On s'accroche à son couteau enfoncé dans le flanc de la barque. Inutile effort, qui, d'ordinaire, retarde seulement l'agonie. Plus tard, le bateau échouera à la côte. On fera le compte de ces couteaux et le pasteur dira autant de prières qu'il trouvera de couteaux fichés dans l'épave. En 1848, cinq cents pêcheurs sont morts ainsi, sur le banc, dans une seule bourrasque. Voilà les tributs que réclame le Minotaure. La même statistique, qui nous apprend combien de morues et de harengs la mer jette annuellement sur les marchés, constate qu'elle sert aussi de la chair de matelot à ses poissons. Donnant, donnant. En 1880, sur mille deux cents morts violentes, il y a neuf cent seize cas de submersion. Le dernier recensement est un peu plus optimiste, sept cent soixante-dix-sept noyés sur onze cents morts.

Qu'importe.

« Cela arrive souvent sur la mer, dit le phoque, comme il recevait un coup de feu dans l'œil. » *(Proverbes cités par Sébillot.)*

L'océan, le navire, l'inconnu des terres qui sont au delà de la « prairie d'eau », toute la pensée du peuple norvégien est tendue de ce côté-là. Que l'on

soit marchand de bois, marchand de glace ou marchand de poisson salé, tout le monde est associé avec un armateur. On a *un deux centième de part* dans un bateau à voiles, qui quitte le port, tout parfumé par son chargement de sapin. Si les petites gens économisent, c'est afin de confier quelque argent à la mer.

Chez nous, on parie sur un cheval de course par l'intermédiaire du bureau de tabac. A Christiania, on ponte sur le navire. K. H... me conte que sa servante place tout l'argent de ses gages dans des spéculations de bateaux.

Ce goût pour les gains de hasard, qui permettent les espoirs illimités et les bombances fortuites, est aussi indispensable à l'âme du Norvégien que l'alcool à sa circulation. C'est une hérédité fatale du milieu et du sang. Nous aurons l'occasion de constater que les qualités et les défauts exceptionnels du Scandinave ont leur fondement dans cet instinct de joueur qui a engendré en ce pays tout ce qui est déplorable et tout ce qui est grand.

Et aussi bien, pour ne noter ici que les avantages que la race a tirés de son penchant au fatalisme, que furent-ils, les aïeux wikings, que furent Guillaume le Conquérant et Robert Guiscard, et, hier, ces marins qui passaient l'Océan sur la barque des aïeux, sinon des aventuriers qui jouaient à pile ou face la

mort ou la gloire[1] ? Il se peut que ce dernier exploit fasse hausser les épaules, qu'on le considère comme une jactance, comme une partie de plaisir. De quel nom baptisera-t-on ce haut fait héroïque :

A la fin de l'hiver de 1893, un Norvégien a quitté Christiania avec le rêve d'exécuter un des projets les plus hardis qui aient germé dans une cervelle humaine.

Les inventions des romanciers sont dépassées, et il est clair que ce n'est pas la foi scientifique seule qui soutient le docteur Fridlof Nansen dans son

1. Au moment où paraissent ces lignes le *New-York Herald* publie l'information suivante :

Un Norvégien, Adolphe Freitch, vient de traverser l'Atlantique seul, à bord du sloop *Nina*. La *Nina* est un bateau ponté de 13 tonneaux. Le 5 août 1894, Freitch partait de New-York pour Queenstown. Quatre jours après la *Nina* commença à faire de l'eau. Le niveau monta jusqu'à ce que Freitch eut construit et installé une seconde pompe. Il se blessa à la jambe pendant ce travail. Le 14 et le 15 août il subit une tempête qui lui brisa son gouvernail. En se suspendant à la poupe dans une situation dangereuse, il parvint à réparer partiellement les dégâts. Il avait encore douze milles à faire dans ces conditions. La *Nina* fut balottée pendant plusieurs jours au point de perdre sa direction. Heureusement Freitch rencontra le vapeur *Ménantic* qui lui donna le point et il finit par atteindre sans encombre la côte d'Irlande. Freitch a si peu souffert pendant cette traversée de trente-huit jours que son poids a augmenté de douze livres.

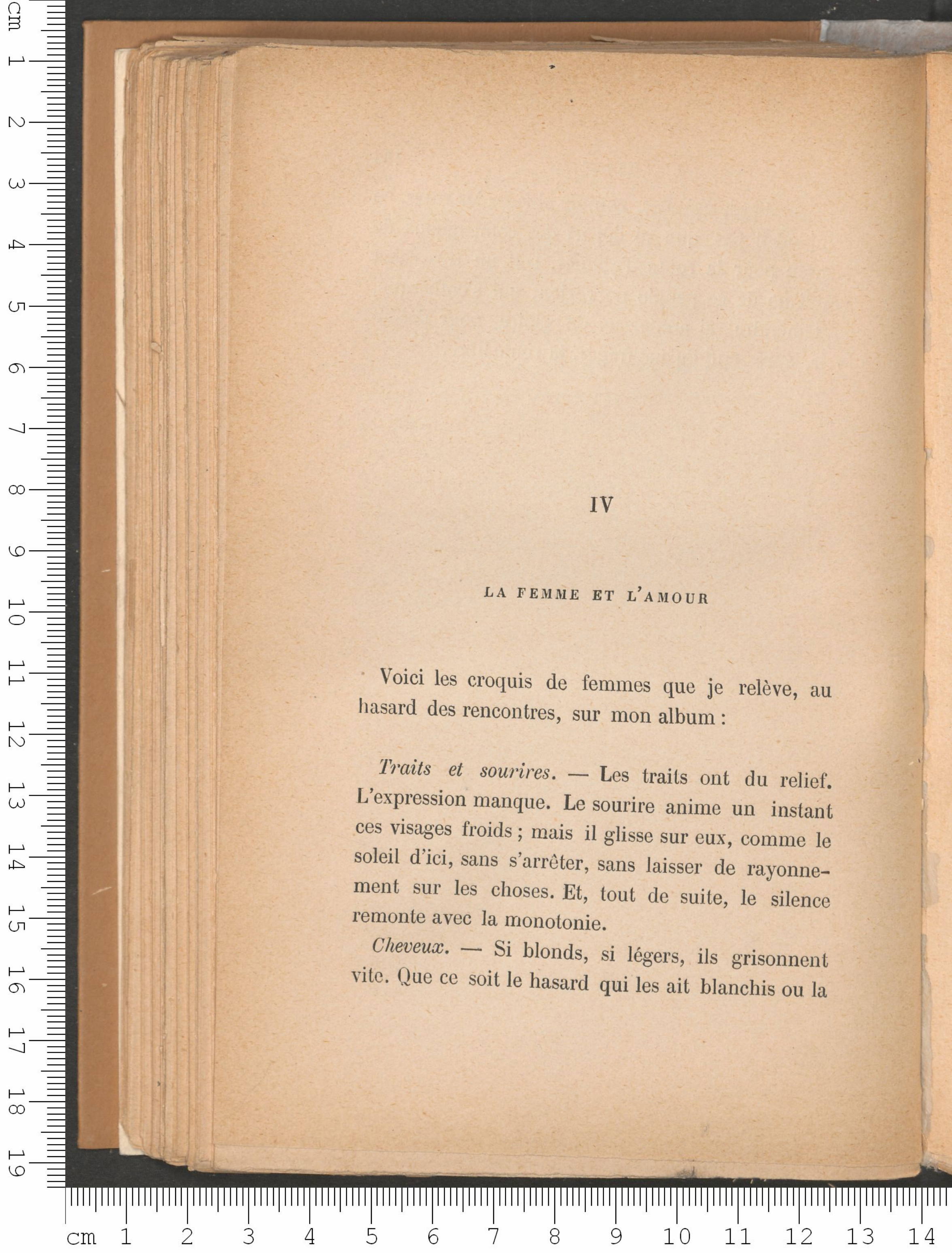
expédition : le péril l'attire comme un sport. Le pôle est pour lui la roulette de rouge et noir.

Dans un premier voyage, Nansen avait constaté que les débris de l'infortunée *Jeannette*, naufragée au nord des terres sibériennes de Wyssolkji, avaient été charriés jusque sur les côtes du Groënland. Ils avaient lentement traversé la région polaire ; — c'est du moins l'hypothèse du docteur Nansen.

Il a décidé qu'il suivrait la route de ces épaves. Il a fait construire un étrange bateau, presque rond. Il veut remonter avec lui jusqu'à cette place où la *Jeannette* a fait naufrage. Il se laissera prendre dans les glaces. Il attendra que la débâcle l'entraîne. Il est persuadé qu'elle le charriera à travers la mer libre du pôle jusqu'à la côte groënlandaise. Toutes les librairies de Christiania sont pavoisées de la carte sur laquelle le Docteur a marqué hardiment, d'un pointillé rouge, le trajet idéal de son voyage. Il a emmené avec lui douze compagnons et des vivres pour trois ans. Avant de lever l'ancre, un de ses officiers s'est fiancé à l'une des plus charmantes filles de Christiania. Il n'osait demander une parole à celle qui a tant de chances de rester veuve sans les noces. Mais la jeune fille a exigé l'engagement. Ainsi le marin s'en est allé plus sûr de la victoire.

Et vraiment, en ce pays où les symboles, enfants

du brouillard, naissent, comme ailleurs les roses, ne semble-t-il pas que ce départ des compagnons de Nansen pour la route d'abîmes, soit un très exact emblème de ce peuple norvégien, qui s'embarque, si téméraire, si amoureux de gloire, pour découvrir, après tant de naufragés, la route libre.



IV

LA FEMME ET L'AMOUR

Voici les croquis de femmes que je relève, au hasard des rencontres, sur mon album :

Traits et sourires. — Les traits ont du relief. L'expression manque. Le sourire anime un instant ces visages froids ; mais il glisse sur eux, comme le soleil d'ici, sans s'arrêter, sans laisser de rayonnement sur les choses. Et, tout de suite, le silence remonte avec la monotonie.

Cheveux. — Si blonds, si légers, ils grisonnent vite. Que ce soit le hasard qui les ait blanchis ou la

coquetterie du voile de tulle qui les recouvre, cette blancheur donne aux visages une grâce poudrée. En même temps, ce qu'il y a d'un peu masculin dans les traits bien découpés s'accuse, comme chez les femmes du XVIII[e] siècle, derrière la grâce desquelles les de Goncourt ont aperçu des silhouettes d'encyclopédistes.

Les yeux. — Je les regarde au théâtre, tandis qu'ils sont levés, sans battements de paupières, vers les acteurs, avec cette expression de volonté tendue, qui sied si bien au type. Ils ont entre eux une parenté singulière. La pupille est dilatée. La clarté du cercle verdâtre qui l'entoure lui donne de l'im portance et, dans les clignements de la conversation, les fait paraître presque sombres. Leur couleur est exactement le ton de la mer, du fiord ou des lacs.

Beauté. — C'est ici la « beauté du diable » ; une beauté de blondes, toute de couleur. La fraîcheur de ce teint meurt vite. Comme les cils clairs défendent insuffisamment l'œil contre l'éclat du soleil d'été, les clignements perpétuels dessinent une profonde patte d'oie.

Toiiettes.— Elles sont désolantes : le rose pâle, le lilas pâle, le vert pomme, le rouge vif, les percales et les perses d'ameublement, enveloppent ces jeunes corps comme des rideaux, sans un artifice de coupe. Du moins ces couleurs claires ont-elles dans

le paysage d'été une grâce de vibration douce; mais aucun effort n'est tenté pour accorder un ton avec un autre. Une robe rouge marche avec une ombrelle d'un jaune faux; une robe bleue avec un parasol écossais, rouge et vert.

Silhouettes d'une mère et de sa fille qui descendent la Karl-Johans-Gade à Christiania :

La jeune dame a les cheveux coupés courts, comme un homme. Elle est vêtue de vert et s'abrite d'une ombrelle gorge-pigeon. La fillette, habillée de percale blanche, est coiffée d'une casquette de jockey à quartiers tricolores. Toutes deux pourraient retenir les yeux avec plaisir, mais ce bariolage les gâte.

Cela est si sûr, que le deuil embellit immédiatement toutes ces jeunesses blondes. De même, quand elles consentent à s'habiller de bleu marin, ou de couleurs foncées, elles deviennent tout de suite jolies. Et peut-être il serait injuste de les juger sur leurs toilettes d'été, sur ces navrants chapeaux de faneuses, blancs sur des robes foncées, qui ne servent qu'à abriter du soleil. L'été est l'occasion d'une courte débauche de couleur et de joie lumineuse. N'ai-je point remarqué que les mineurs de Valenciennes, qui passent une partie de leur vie avec la nuit du charbon sur leurs têtes, peignent avec du bleu de lessive, de l'outremer de buanderie, le plafond et les quatre murs de leurs maisons?

Ceci cependant me trouble : n'y aurait-il point, chez la Norvégienne de la nouvelle école, un parti pris de remplacer la coquetterie par une affectation de négligence? Il suffit de jeter les yeux sur les broderies anciennes, sur les tapis orientaux, tissés dans la campagne, sur le costume d'une paysanne qui passe, pour voir que cette race avait autrefois l'œil éduqué, artiste. Le petit bonnet de police bleu dont la Norvégienne campagnarde se coiffe fait valoir heureusement ses cheveux blonds, amincit le bas du visage. La guimpe blanche, à l'italienne, déborde, comme de la neige, d'un corselet vert. La jupe courte, bleu marine, est bordée d'un lacet rouge, comme la ceinture, comme le ridicule, qui pend sur un tablier à carreaux, délicatement assorti avec les tons du costume.

Autres types. — C'est ainsi que sont vêtues les jeunes paysannes qui servent dans les sanatoriums, qui posent pour ces portraits que l'on voit à la devanture de tous les libraires. Elles ont de beaux nez droits, des fronts très purs sous le bandeau de cheveux, des bas de figures un peu larges, des lèvres un peu trop fortes et pâles, des yeux où l'on voudrait glisser en barque.

Mais l'alcoolisme héréditaire, la misère physiologique, font rares, ici comme partout dans le Nord, les types de race. Les faces asymétriques où les

tares s'accusent sont plus nombreuses qu'ailleurs. J'ouvre, dans l'hôtel où j'habite, un album de photographies. Celles-ci ne sont point des dames de ville, des élégantes de Bergen, qui imitent avec grâce les modes cosmopolites, ou de jeunes émancipées de Christiania pour qui la toilette est une affiche de « tendance ». Je suis devant de bonnes bourgeoises de province, un peu endimanchées.

Ces femmes sont montagnardes. Leur construction osseuse apparaît solide, comme la charpente des plateaux dont elles descendent. La meilleure partie de ces visages est celle qu'une femme arabe laisse à découvert. Bombé ou non, le front est toujours haut; l'arcade sourcilière d'un dessin assez ferme. Les yeux enfoncés ont un éclat et une fixité étranges. Peu de chaleur dedans, mais de la lumière; et, plutôt que de la tendresse, la flamme d'une ardente curiosité. Les cheveux, qui souvent sont beaux, et en harmonie de ton avec le teint, encadrent bien la figure; mais ils sont presque toujours arrangés sans aucun art. C'est la natte des paysannes ou le bandeau.

Dès qu'on descend au-dessous des yeux, la figure se gâte. Les pommettes saillent; la mâchoire les imite. La bouche, habituée aux longs silences, se dessine, horizontale et dure. Parfois elle trahit une sensualité brutale. Et tandis que le nez de l'homme

a presque toujours une beauté rectiligne, la majorité des nez féminins s'épatent ou se relèvent. La scrofule est là derrière, gonflant les cous, nourrissant les poitrines, jetant son soupçon jusque sur la fraîcheur de la jeunesse.

La brune. — A Gibraltar, j'ai vu les plus belles femmes du monde : une race de métisses, sorties du croisement du soldat anglo-saxon avec la petite femme hispano-arabe. C'est proprement ici, essayé avec persistance, dans la race humaine, le croisement d'où est sorti, moitié anglais, moitié arabe, le cheval de pur sang. Cet essai donne des résultats merveilleux. Le type andalous, un peu bas de jambe et trop marqué dans les différences sexuelles, aux hanches, à la poitrine, s'élance et s'ennoblit. Le type anglais, trop anguleux, trop osseux, emprunte au croisement la grâce, les lignes courbes, les harmonies qui lui manquent.

Un métissage analogue s'est produit en Norvège par la côte de l'ouest, par Bergen. En effet, depuis des siècles, l'Espagne est cliente de la Norvège pour la morue et pour le poisson salé. C'est de cette source (ainsi que des mariages avec les Bretons et les gitanes) qu'est sortie la lignée norvégienne des brunes et des bruns. Ils se distinguent à première vue, par une beauté classique des traits, qui est ici une rareté. Une femme auteur d'un grand talent, madame

Amalie Skram, m'a paru un type très parfait de cette famille exotique.

Le charme. — Cette rencontre est rare. La règle, c'est la « jolie laide ». On sait que cette catégorie de femmes a pour soi l'attrait mystérieux. Et vraiment, après que l'on a franchi tous ces rebuts (absence totale de coquetterie, maladresse ou ridicule des toilettes, cheveux en brosse, etc.) que les femmes norvégiennes semblent imposer à leurs admirateurs comme des épreuves de leur sincérité, on finit par sentir ce charme particulier qui est en elles. Cela commence par la surprise de constater que les petits moyens de galanterie dont un Latin se sert, presque à coup sûr, comme un pêcheur d'un appât, sont ici tout à fait discrédités. Les femmes norvégiennes voient l'hameçon sous la mouche. Elles sont très capables de venir se mettre volontairement dans le filet ; on ne s'empare pas d'elles par tromperie. Il semble d'ailleurs qu'elles prennent plaisir à déconcerter — je parle des femmes de la nouvelle école. — Elles sont mal élevées ; elles font tout ce qui nous choque. Elles ne savent pas se tenir. Elles mettent leurs mains dans leurs poches, leurs poings sur les hanches. Mais quand on a fini de se choquer de ces niaiseries, on se demande, si, chez nous, on ne leur a pas accordé trop d'importance, si elles n'ont point pris la place d'une culture

plus utile. Surtout on se demande par où conquérir ces indépendantes si « averties », qui ne se laissent pas prendre au piège des belles façons. Et tandis qu'on se tourmente à cause d'elles, par curiosité d'un spectacle nouveau, par vanité masculine, surprise et froissée, la cristallisation stendhalienne se fait dans le cœur.

Ici comme partout, la femme a lentement conquis les privilèges dont elle jouit. Le Norvégien n'a pas débuté dans l'amour par la galanterie, si on le juge sur ce fragment d'un poème national :

« L'âge d'or fut gâté par l'arrivée des femmes qui vinrent du séjour des Iotnes[1] » et sur ces proverbes de matelots qui, plus d'une fois sans doute, ont fait rire les Normands dans la barque :

« Quand une femme reste court, la mer manque d'eau; »

Ou encore :

« Le vent d'est et les disputes des femmes s'apaisent avec la pluie. »

J'ai entendu citer, comme une preuve de l'indépendance dont les femmes scandinaves auraient joui dès le début des temps, ce fait que la loi du Nord n'obligeait pas les femmes à suivre sur le bûcher le mari défunt, ainsi qu'il était de nécessité chez les

1. *Fascination de Gulfi*, page 89.

Slaves. « L'antiquité scandinave, dit Bergmann (*Fascination de Gulfi*, notes), fournit bien quelques exemples de ces sacrifices ; mais ils sont peu nombreux. Nanna (la Vigoureuse) ne se sacrifie pas volontairement à son mari Baldur; c'est son cœur qui se brise de chagrin en voyant le bûcher de l'époux. »

Dans le fait, la situation *officielle* de la femme fut toujours très supérieure, dans la loi et dans la poésie des races germaniques, à sa situation *réelle*. Il en va encore de même en Allemagne, dans la littérature anglaise et même en Norvège. La vierge pure, que chantent les poésies septentrionales, n'est point la créature dont l'homme, le guerrier, a fait jusqu'à nos jours sa compagne et sa servante ; c'est une Walkyrie qui flotte entre le ciel et la terre. Wagner l'a clairement aperçue dans l'éclat de sa persistante divinité. Dans la solide étude sur le *Rôle des prophétesses ou devineresses chez les peuples germaniques*, qu'il a placée en tête des *Visions de Vala* [1], Bergmann indique avec exactitude quelles furent, dans cette création mythique, la part de l'histoire et celle de la légende, il rappelle, d'après Strabon, que, dans l'armée des Cimbres, on vit des femmes qui faisaient fonction de *prêtresses* ou de

1. *Edda de Sœmund.* Paris, Bergmann, 1838.

devineresses. Elles portaient une robe de lin, une ceinture de cuivre, et marchaient les pieds nus. Quand on amenait des captifs au camp, elles se précipitaient sur eux. Elles les égorgeaient pour consulter leur sang ou leurs entrailles. Des magiciennes analogues, appelées *aliorumnes*, accompagnaient Filimer, roi des Goths. Plus tard, Tacite nommera Aurinia et surtout Veleda. « On croyait qu'il y avait en elle quelque chose de *saint* et de *prévoyant*. » Sous le règne de Domitien, la Germanie occidentale rendit un culte presque divin à une prophétesse appelée Ganna. Enfin les rois francs recouraient sans cesse aux magiciennes. Sous Charles le Chauve, une alrune allemande, appelée Thiota, vint à Mayence. Son séjour dans cette ville fit tant de bruit, que les annales de Fulde en ont fait mention.

Comme les Scandinaves étaient de race gothique, ils eurent, eux aussi, leurs prêtresses *(aliorumnes)*. Très vite elles sortirent du culte et de ses soins pour expliquer la destinée. Les trois Nornes, dont la redoutable puissance domine toute la mythologie scandinave, ne sont que des aliorumnes divinisées. Un jour vint où ces prêtresses, tantôt appelées « femmes de vision » *(spâkonur)*, tantôt « intelligentes de visions » *(spâdêsir)*, quittèrent définitivement les temples pour errer par tout le pays. Avec

elles se répandirent les pratiques magiques qui frappaient de terreur une race violente. Les chefs de bandes redoutaient dans ces femmes un pouvoir supérieur à leur brutalité. Ils commencèrent de traiter les spâkonur avec des égards que la faiblesse n'avait pas connus jusque-là.

Les Sagas nous ont conservé le tableau de quelques-unes de ces entrevues, entre autres de la visite que Thorbiörg, dite la « Petite-Vala », fit à Thôrkill.

Thôrkill voulait consulter la magicienne sur la durée de la famine et des maladies qui désolaient la contrée. Il l'invita à le visiter.

« Elle vint sur le soir et fut reçue avec distinction. Elle portait une robe bleuâtre, couverte de haut en bas de petites pierres ; son collier était de grains de verre ; sa coiffure, de peau d'agneau noir, doublée de peau de chat blanc. Elle tenait en main un bâton à pomme de cuivre, incrusté de pierreries. De sa ceinture pendait une gibecière qui renfermait des instruments de magie. Elle alla occuper un siège qui était placé dans un endroit élevé. Elle prédit que la famine et les maladies cesseraient au printemps. Les gens de la maison vinrent ensuite la consulter l'un après l'autre. Et lorsqu'elle eut répondu à toutes leurs questions, elle se retira pour se rendre dans un autre logis où on l'avait également invitée. »

Ces valas étaient devenues des espèces de fées que l'on appelait dans les cas désespérés. Elles présidaient aux accouchements laborieux. Elles soignaient les blessures. Elles empoisonnaient aussi et jetaient des maléfices. Elles tenaient des Finnois une puissance contre laquelle le christianisme naissant brisa ses forces. Un jour que le grand promoteur de la doctrine nouvelle, un certain Thangbrand, se rendait à l'assemblée des néophytes, la terre s'ouvrit sous lui; il n'échappa que par miracle et la Kristnisaga conte que l'on sut bien à qui attribuer ce maléfice. Pour en finir avec ces sorcières, qui, à travers beaucoup de crimes, avaient du moins enseigné aux Wikings le respect de la faiblesse féminine, il fallut qu'Olaf le Saint invitât à un grand banquet les gens qui s'occupaient de magie, puis il fit mettre le feu à la salle après avoir enivré ses convives.

Il semble qu'en Norvège comme ailleurs, le mouvement chrétien des croisades ait été favorable aux femmes. Les détails ne manquent point pourtant qui les montrent encore brutalisées dans la vie de chaque jour. Une des causes qui amenèrent la chute d'Olaf (an 1000) fut le peu de cérémonie avec laquelle il traitait sa femme, Sigrid la Fière, reine de Suède. Dans une controverse religieuse, il l'insulta et lui jeta son gant à la face. On a vu Sigurd

souffleter la reine parce qu'elle a vieilli; mais si les mœurs restaient rudes, l'imagination idéalisait la femme dans les circonstances poétiqués. On la sacrifiait dans la vie quotidienne, on l'honorait dans les stances.

La *Saga des Orcades* offre un exemple intéressant de ces exaltations chevaleresques. Elle conte comment un prince norvégien des îles, Rögnvaldr III, sur la route des croisades (1152), fut reçu à Amiens par Galerant de Meulant, Yves de Nesles et leur jeune nièce Ermengarde, qui descendait d'une princesse de la maison scandinave de Russie :

« Les oncles et la nièce convinrent, dit la Saga, d'inviter Rögnvaldr à un grand festin, Sans doute, si Ermengarde recevait avec honneur de nobles gens venus de si loin, sa réputation, portée par eux dans tous les pays, ne pourrait que grandir. Le jarl accepta l'invitation d'Ermengarde. Il vint avec ses barons à cette fête, dont le luxe fut digne d'un jarl.

Le festin dura plusieurs jours. Or une fois que le jarl et les siens étaient assis et mangeaient, la princesse entra en habits précieux, les cheveux dénoués sur les épaules à la façon des vierges, le front ceint d'un bandeau d'or et une coupe d'or à la main. Elle offrit au jarl la coupe qu'elle avait remplie, elle s'assit à ses côtés; elle ordonna à

ses femmes de danser devant lui. Le jarl, charmé, improvisa en l'honneur d'Ermengarde une stance en langue norraine qu'il chanta en s'accompagnant de la harpe :

— Ainsi que sur les autres ors,
L'emporte l'or de Frodi,
Ainsi sur les femmes, aux flottantes chevelures,
Tu l'emportes, ô ma charmante !
La vierge a laissé tomber
Sur ses épaules ses cheveux
Couleur de soie d'or;
Pour moi, de l'aigle dévorant,
J'ai ensanglanté les serres !

Plus tard, sur la route de Jérusalem, Rögnvaldr proposera à ses compagnons de chanter en concurrence la beauté d'Ermengarde, et ces poèmes sont demeurés comme un bon spécimen des chants des croisés norvégiens au XIIe siècle.

Röngvaldr dit :

Des paroles d'Ermengarde,
L'homme sans peur se souviendra longtemps.
La vierge éclatante veut que nous chevauchions,
A travers le royaume de Ran jusqu'au Jourdain;
Mais quand nous quitterons le pays du midi,
Nous reviendrons en automne
Troubler l'empire des baleines jusqu'à Verbon (Amiens).

Le skalde du jarl Arnmodr dit :

Hélas! jamais, ô Ermengarde,
A moins que mon destin ne change,
Jamais je ne te reverrai;
Mon cœur saigne en pensant à la vierge pure.
Et pourtant quel serait mon bonheur,
Ma fortune incomparable.
Si je pouvais contempler tont front éclatant
Un jour encore tout entier !

Un autre compagnon, plus modeste, Oddr, dit :

Je ne suis pas, je le sais.
Digne d'Ermengarde.
Comment la nommerai-je, cette vierge vaillante?
La fée des parures? la souveraine des femmes?
Quel nom convient à la déesse dont les bracelets flamboient?
Que, longtemps heureuse,
Elle vive sous l'arche du soleil.

Quel que soit l'écart entre les mœurs d'une nation et l'idéal quelle chante, la vie réelle gagne toujours quelque chose à l'ennoblissement de la vie intellectuelle. Les Normands rapportèrent des croisades la loi du mariage religieux et des habitudes de hiérarchie féodale qui, en réglant au profit des enfants légitimes la question de l'héritage, relevèrent, du même coup, la position de la femme dans la famille scandinave. Le goût que les hommes du Nord témoignèrent, d'autre part pour les institutions chevaleresques (l'ordre Teutonique, l'ordre des Porte-glaives, l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et, plus

tard, les Templiers), continua d'éduquer le respect et la loyauté envers la faiblesse, qui avaient été si étrangers aux instincts de la race.

A en juger par des traits de mœurs qui persistent encore et dont les Norvégiens feignent de ne pas apercevoir le vrai sens, les femmes ont dû conserver longtemps en face de l'homme une attitude humiliée. On se méfiait d'elles. On les considérait comme des enfants. Un des sujets les plus fréquents des tapisseries fabriquées en Norvège par les femmes scandinaves est l'aventure des Vierges folles. D'autre part, la splendeur des broderies indique qu'on faisait peu de cas de leur culture d'esprit. La magnificence de ces travaux d'aiguille est un signe presque certain de la condition inférieure des femmes qui les exécutent. Il fallut ici un tel effort de patience une telle consommation de temps que la peine de l'ouvrière dut être estimée à peu de prix. C'est la paresse du harem et la polygamie qui ont permis de pousser la broderie orientale au degré de perfection où elle est montée. En même temps que l'on admire les spécimens de broderie exposés au musée des Arts Industriels de Christiania, on ne peut se défendre de la pensée que les femmes qui produisirent ces merveilles confièrent à ces œuvres de longue patience plus d'un chagrin secret.

Elles furent ouvrières et servantes.

C'est encore une règle dans les provinces que les filles de bourgeoisie ne se mettent point à table, mais restent debout, afin de surveiller le service. Là où cet usage est abandonné, les places d'honneur, dans un repas, demeurent la droite et la gauche du maître de maison. La femme est au bas de la table, prête à se lever. On ne lui donne point le bras pour la conduire dans la salle à manger. Il est vrai qu'aujourd'hui elle veut voir dans cette négligence de politesse une marque de son indépendance.

— Le bras? vous donnez le bras à vos femmes? Pourquoi pas la main, comme à des enfants?

La Scandinave fut longtemps confinée dans les travaux du ménage et dans l'office.

« A dix-sept ans, dit une mère de famille, la brave madame Jernberg, dans une comédie de Lindegren, j'aurais défié la plus habile cuisinière; je savais faire vingt plats différents. A présent, une demoiselle rougit à la seule idée d'entrer dans une cuisine. *(S'adressant à sa fille.)* Une poupée comme cela est bien capable d'aider dans un ménage! Non, certes, avec l'éducation que votre père vous a donnée! Jouer du clavecin, chanter, sauter, danser, voilà ce que vous savez et vous êtes incapable de soins domestiques [1]. »

1. *L'Amant aveugle*, acte Ier, scène III.

La bonne madame Jernberg a raison sur un point : l'ignorance des soins domestiques. J'ai déjà noté que la Norvégienne ne s'embarrassait point autrement de ses enfants. Elle était devenue, même dans le peuple, si ignorante des plus simples pratiques ménagères, que l'on a dû installer dans presque toutes les écoles des classes de cuisine. En cette occasion, comme dans toutes ses réformes sociales, l'État norvégien a fait preuve d'un grand sens pratique.

On a considéré qu'une des causes de l'alcoolisme était la tristesse de la maison sans foyer, qu'il y avait intérêt à allumer un feu, sur lequel la mère de famille préparerait elle-même la nourriture. Cela valait mieux que les salaisons ou les portions de poisson tout cuit que les ménagères du peuple avaient pris l'habitude d'acheter dans des établissements comme cette grande cuisine à vapeur *(Damp-Kjökken)*, bâtie dans la Torvgade de Christiania, où près de deux mille personnes viennent chaque jour s'attabler et chercher leur nourriture. Pour atteindre ce but, on a recouru aux moyens les plus directs. Dans les écoles primaires, chaque fillette, à tour de rôle, reçoit une somme d'argent de la maîtresse. Elle va acheter au dehors ce qui est nécessaire pour préparer un repas. Une fois, on prépare la cuisine au beurre ; le lende main, le même menu est exécuté avec la graisse. Les

comptes de la petite cuisinière, alignés au tableau, servent de leçon de calcul. On apprend par expérience ce qu'une bonne ménagère peut économiser sur la dépense de chaque jour avec un peu de soin et d'art. D'ailleurs, depuis que l'on a fait comprendre aux femmes quel rôle la saine nourriture joue dans la recréation d'une race, les jeunes Scandinaves, même les émancipées, ne dédaignent plus de s'instruire dans la science des casseroles. Ce n'est pas seulement dans la démocrate Norvège, c'est en pleine tradition aristocratique, en Suède, à Upsal, que j'ai vu des jeunes filles de bonne bourgeoisie, voire des héritières titrées, venir suivre les leçons des écoles de cuisine. Et il ne s'agit pas ici d'un jeu. On quitte sa famille. On vient habiter dans une ville scolaire un restaurant où les étudiants prennent pension. On couche dans le dortoir des servantes et vêtues comme elles. L'apprentissage dure au moins une année. Toujours à Upsal, j'ai trouvé trois jeunes gens de bonne famille — deux étudiants et la sœur de l'un d'eux — qui vivaient en ménage. Tout le monde suivait des cours. Au logis, on faisait sa cuisine soi-même ; mais chacun, à tour de rôle, allait aux provisions et préparait le repas. La jeune fille — elle avait seize ans — n'eût pas voulu accepter, sous couleur de vertu féminine, le rôle de bonne ménagère.

C'est là ce qu'il faut ajouter à l'énumération des connaissances féminines que madame Jernberg égrène dans son apostrophe. La jeune fille moderne ne se contente plus « de jouer du clavecin, de chanter et de sauter », elle veut étudier et penser comme un homme, elle prétend à l'égalité intellectuelle.

Du moins étudie-t-elle à côté de l'homme, dans les écoles primaires, dans les écoles secondaires, à l'Université, les éléments de tous les savoirs. Les cours de l'Université sont ouverts aux femmes ; un grand nombre d'écoles secondaires sont mixtes. La confusion des sexes est la règle dans l'école campagnarde.

La première question qu'un Latin pose en pareille occasion est ce point d'interrogation et de surprise :

— Se peut-il que des enfants et des jeunes gens se fréquentent avec tant de liberté sans inconvénient?

Partout on m'a répondu :

— La présence des filles dans nos écoles a beaucoup contribué à civiliser notre garçon norvégien qui était un peu rustre. La crainte d'offenser le prochain a mis un tempérament à sa langue. Elle lui a enseigné, sinon la galanterie, du moins les ménagements, dont la brutalité doit user envers celui qui est plus faible que soi.

Je ne m'en suis pas tenu à ces déclarations et encore une fois j'ai visité des maisons scolaires.

Voici un établissement fameux à Christiania, une école secondaire, dirigée par une femme tout à fait supérieure, qui a été un des apôtres de l'éducation mixte ; j'assiste à une leçon de dessin.

Les élèves ne sont point placés ici selon les hasards de l'ordre alphabétique, en vogue dans les écoles communales et qui peut, à l'occasion, isoler une fille entre cinq ou six garçons. Chacun choisit « par inclination » son voisin ou sa voisine.

— Cela fait de la bonne camaraderie. On s'aide.

Dans la cour de récréation il y a une salle couverte. On s'y réunit pour des jeux, pour des danses, pour des discussions, où filles et garçons prennent tour à tour la parole. Il n'y a pas d'exemple que ces meetings aient fini dans le désordre. Les garçons n'abusent pas plus de leurs poings que les filles de leur langue.

Ailleurs, à Hamar, j'écoute une leçon donnée à trois jeunes gens de seize ans et à une jeune fille du même âge. C'est le type, fréquent ici, de la grassouillette : le nez un peu en l'air et la figure à fossettes du XVIIIe siècle, des cheveux relevés sur le front et simplement attachés derrière la tête, des lèvres trop fortes, des joues lymphatiques, une gravité masculine qui réside dans l'expression plutôt que dans les traits. Pas un regard à la dérobée, ni du côté de ses camarades, ni du côté de l'étranger

qui est là. Cette jeune fille est simple comme sa robe de deuil. Elle me paraît la meilleure élève de la classe. Elle vient au secours des garçons en détresse. Il n'y a dans son intervention ni empressement, ni fausse honte : elle sait, elle dit.

A Bergen, un professeur m'a conté cette historiette, Il commentait dans une classe mixte un texte de Holberg. Ce « Molière danois » a le mot cru, et la langue, sans souplesse, aggrave, plus qu'elle ne l'atténue, la rusticité des plaisanteries. Dans le passage qu'on lisait à haute voix, quelqu'un demandait à une fiancée si elle avait des nouvelles de son promis. Et l'autre répondait naïvement :

— Le chéri ! toute la nuit, en rêve, je l'ai tenu dans mes bras !

J'adoucis dans ma traduction la hardiesse de cette amoureuse.

— Je me demandais, me dit G. G..., ce qui allait advenir. Ni sourires du côté des garçons, ni rougeur du côté des filles. Personne ne broncha.

Pour juger ces dispositions à leur prix, il est bon d'en connaître les sources.

Une des plus certaines est le sérieux naturel des âmes. Il n'est point ici une vertu, mais une habitude psychologique. On le touche dans tout : dans l'incapacité où est ce peuple de saisir nos fugitives ironies ; dans des faits très menus comme celui-ci :

L'autre jour, à table d'hôte, une de mes voisines, une Anglaise, a renversé sur sa cravate de dentelle blanche tout un bol de sauce. C'était une de ces sauces noires du nord qui semblent une décoction de terre de bruyère. La colle brune découlait lamentablement de la collerette. La bonne dame avait l'air déconfit. A l'autre bout de la table, il y avait toute une nichée de jeunes filles norvégiennes. J'ai jeté un sourire de leur côté. J'ai bien peur de les avoir scandalisées. Une excellente dame qui gâche une belle robe avec de la bonne sauce, cela n'a rien de plaisant. Les mines de toute cette jeunesse compatissaient avec décence. J'ai donc fait un retour sur moi-même, j'ai eu honte de ma race légère que les mésaventures du prochain dérident. Puis il y a eu réaction. N'est-ce point une bonne sagesse, après tout, de sourire des petites misères? Cela empêche de désespérer dans les grandes.

L'âme absolue des Norvégiens ignore ces nuances de gaieté, comme leurs sens tour à tour brutaux ou glacés, échappent aux aiguillons du perpétuel désir. J'ai déjà décrit le jeu des *ski*, ces longs patins de bois sur lesquels monte toute la jeunesse. Le jeu des ski a été une occasion de prouver au reste du monde quelles libertés la pureté norvégienne permet à ceux de sa race. La société pour le développement des exercices physiques a fait construire

dans la campagne de petites cabanes qui, dans une course à travers les champs et les bois, peuvent servir d'abri à deux patineurs. Ces maisonnettes rudimentaires ne sont qu'une courte allée qui va de la porte à un foyer. A droite et à gauche, une couche en aiguilles de sapin. Or il n'est pas rare de voir des jeunes gens de Christiania, un garçon, une fille, s'en aller de compagnie sur les ski, à travers la neige. Ils patinent tout le jour, le soir ils couchent dans les abris. Le lendemain, ils rentrent à la ville où ils prolongent leur excursion. Il n'est pas nécessaire que ces jeunes gens soient fiancés.

On dit :

— Ce sont des amis.

Honni soit qui mal y pense. Il est entendu qu'ici les âmes sont fortes et que rien ne peut les émouvoir. Le vertige d'un exercice au grand air, l'enivrement d'une circulation trop rapide, ne sont pas plus un danger que le jeu des passions.

Dans l'habitude, qui détourne chez nous une honnête femme du métier des planches, il y a ce jugement très raisonnable que l'on ne peut impunément feindre les passions sans finir par les éprouver, ni exciter le désir par l'exhibition de soi-même, sans se brûler au feu qu'on allume. La Norvège ne partage point ces préjugés et ne redoute point ces vertiges. Les actrices sont des jeunes femmes de bourgeoisie,

mariées, et qui vivent fort régulièrement. Le cachet de théâtre est un honnête gain qu'elles ajoutent au revenu du mari. J'ai vu jouer dans une pièce de Björnson une très charmante jeune personne qui avait toute la désinvolture de son emploi. J'ai demandé qui elle était.

On m'a répondu :

— La femme d'un avocat.

Je me souviens d'ailleurs d'avoir entendu conter à Copenhague qu'un des principaux officiers de l'armée danoise avait épousé l'étoile du corps de ballet; cette personne avait une situation officielle. Les femmes des attachés militaires étaient tenues de lui rendre visite.

— Pourquoi, demandent les Scandinaves, une danseuse ne serait-elle pas une honnête femme?

En vertu de cette innocence, la fille unique d'un pasteur norvégien s'est faite danseuse, une autre chanteuse de café-concert.

Elle disait :

— Cela a bien tiré quelques larmes à papa et à maman, qui résistent aux idées nouvelles; mais cela m'assure l'indépendance d'argent qui me permet de conquérir mon « moi tout rond »; c'est l'unique affaire.

L'usage est qu'on aille souper après le théâtre. K. H... me montre une jeune fille de quinze ans qui soupe avec des jeunes gens. Il me dit :

— C'est ma belle-sœur.

— Avec qui est-elle? Avec son fiancé?

— Non, avec un camarade.

Cette jeune fille était venue seule au théâtre comme toute ses amies. A une heure du matin je la rencontrai de nouveau dans la Karl-Johans-Gade. Elle rentrait seule chez elle. Le lendemain j'en dis un mot à K. H... Il m'a affirmé avec assurance :

— Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'une jolie fille comme ma belle-sœur se promène seule dans les rues de Christiania, à une heure du matin.

J'ai déjà recueilli de la bouche d'une demoiselle de Bergen, dont la sœur est mariée à Christiania, cette réponse surprenante :

— Quand je viens à Christiania pour les vacances, je n'habite pas chez ma sœur. Je descends à l'hôtel. On est plus libre pour s'amuser.

Je sais bien que la loi protège ici la vertu de la femme avec une sollicitude qui s'étend jusqu'aux prostituées. A l'époque voisine où les filles n'étaient point affranchies de toute surveillance policière, il suffisait qu'une pensionnaire de maison close, qui se trouvait dans une situation intéressante, désignât le père de son enfant pour que celui-ci fût condamné à payer une pension alimentaire. L'indignité de la femme, les circonstances si particulières de son genre de vie n'avaient aucune influence sur l'arrêt.

Tout père d'un enfant naturel doit s'engager à subvenir à l'entretien de cet enfant jusqu'à sa quinzième année. Si, chemin faisant, il oublie ses promesses, l'autorité intervient; si le père ne peut pas payer, le préfet le fait placer, sur la demande de la mère, dans une maison de travail, jusqu'à ce qu'il ait gagné l'allocation exigée pour l'entretien de l'enfant. Enfin un homme qui a des enfants avec trois filles différentes et qui ne se décide pas à en épouser une est puni par la loi. Ainsi la Norvégienne est triplement défendue par son tempérament, par le code et par l'éducation qu'elle a reçue.

Les partisans les plus décidés de l'instruction mixte m'ont répondu, quand je les interrogeais sur le danger sentimental du système nouveau :

— Si nous avons une inquiétude, c'est de constater l'éloignement que nos jeunes gens et nos jeunes filles témoignent les uns pour les autres à la fin de leurs études. Le péril est de ce côté-là plutôt que du côté des inclinations irrésistibles. Vous savez qu'en tout pays l'intelligence des filles est plus tôt affinée que celle des garçons. Elles iront moins loin qu'eux, mais elles s'éveillent plus vite à la curiosité du savoir. Leur goût, plus tôt formé, et leur penchant à la réflexion leur assurent, dans les écoles primaires et secondaires, une supériorité certaine sur les garçons. Or chez nous ce n'est pas seulement

la vanité des sexes qui est en jeu. Beaucoup de professions, qu'ailleurs on réserve aux hommes, sont ici accessibles aux femmes. Les garçons savent fort bien que ces jeunes filles seront leurs adversaires sur le terrain économique, et cette rivalité-là met tout de suite fin aux galanteries. Notre préoccupation est donc bien plutôt de développer la tendresse entre nos jeunes gens et nos jeunes filles que de combattre les penchants qui se manifestent.

Ce n'est pas seulement en Norvège que les ques tions d'argent et les rivalités de vanité brouillent les amoureux. Les écrivains qui ont touché au théâtre savent que l'amour entre comédiens et comédiennes est infiniment rare, à cause de la concurrence dans la faveur du public et dans la répartition des applaudissements. Le grand jeune premier et la grande jeune première, dont les tendresses scéniques remuent profondément la sensibilité du spectateur, sont des ennemis acharnés dans la coulisse.

Tout Paris s'est amusé, il y a quelques années, du duel d'un chanteur et d'une chanteuse d'opérette, qui, aux bras l'un de l'autre, roucoulaient les plus amoureux duos. La divette, étant fiancée, venait sur la scène avec de vraies fleurs d'oranger. Le ténor, qui ne pouvait supporter cette odeur virginale, avait réclamé des guirlandes artificielles. Sur le refus de sa partenaire, il imagina de se parfumer

l'haleine avec des escargots à l'ail ; et, entre les couplets d'idylle, pendant la ritournelle, les spectateurs de l'orchestre entendaient ce dialogue en sourdine :

— Je vais me trouver mal !

— Vous me donnez la migraine !

— Vous m'empoisonnez !

— Vous m'assassinez.

La séparation presque hostile des sexes est, en Norvège, — pays de contrastes brusques — un fait qui frappe aussi vivement que les libertés de fréquentation tolérées par les mœurs.

De la part des jeunes gens et des hommes il y a sans doute une secrète jalousie contre des concurrentes que l'on a connues redoutables ; mais cette inquiétude n'est que la moitié de l'explication ; une cause importante de ce divorce auquel aboutissent en Norvège les deux moitiés de l'humanité, c'est l'abandon de la galanterie, de ce secret espoir de plaire à toutes, de réussir auprès de quelques-unes, qui, dans les pays latins, fait tout le raffinement de la vie mondaine. En Norvège comme ailleurs, l'homme goûte surtout dans la femme les délicatesses sentimentales et ce je ne sais quoi qui émeut les sens. On renonce à ces deux grâces naturelles. On prétend plaire par le seul attrait de la culture d'esprit. L'homme témoigne par son éloignement

que l'intelligence masculine a pour lui plus de séduction que la cérébralité des femmes.

Je recommande aux lecteurs français qui voudraient se faire une exacte idée de l'exaltation intellectuelle qui est l'état d'esprit des jeunes filles norvégiennes, selon la formule nouvelle, la lecture d'un petit livre, assurément incomplet, et, par endroits, un peu enfantin, mais d'une sincérité émouvante, d'une candeur où il y a de la force d'âme, l'*Enthousiasme*, par madame Marie Gjertz. Plus d'une jeune fille norvégienne s'est mirée dans ces pages comme dans une glace à main. Elle s'est complaisamment reconnue dans cette jeune Brigitte, qui se pose en chef de parti, en divinité inaccessible à l'amour, qui a des extases, où elle voit la Norvège placée par elle au premier rang des nations, et qui descend de son piédestal pour aimer un homme, parce qu'il est beau comme un héros de roman, parce qu'il a beaucoup voyagé, parce qu'il partage ses enthousiasmes. L'ironie est si inconnue aux races du Nord que je n'ai pu démêler, le livre fini, si l'auteur avait voulu condamner le songe orgueilleux de cette jeune Norvégienne, ou si elle s'inscrivait parmi les adorateurs de l'idéale Brigitte. Du moins faut-il louer madame Gjertz d'avoir osé peindre en termes tragiques l'avortement de ce rêve.

Avec les tempéraments que la réalité impose aux fictions romanesques, j'ai rencontré en Norvège beaucoup de Brigittes, qui ne connaissaient point de bornes à leur pouvoir et qui faisaient de leur intelligence personnelle la règle de tout. Je ne pouvais m'empêcher de plaindre les hommes qui viendraient à aimer de telles jeunes filles. Leur vie m'apparaissait d'avance sous l'aspect d'un perpétuel examen. Je prévoyais qu'on ne leur saurait aucun gré de l'effort qu'ils auraient tenté hors de la maison pour gagner le pain quotidien, qu'on leur interdirait au foyer cette rumination un peu prosaïque, où se laissent aller, dans leurs maisons, tant d'hommes moyens, qui croient avoir fait leur preuve de tendresse quand ils ont peiné dans la besogne de chaque jour. J'apercevais ces futures unions sous les couleurs du ménage de Georges Tesman et d'Hedda Gabler. Je pensais que la littérature était ici la grande coupable. Je me trompais. L'instinct critique, la confiance presque illimitée dans sa puissance intellectuelle, sont devenus, chez la femme du Nord, une seconde nature. J'en ai trouvé la profession de foi dans la bouche d'une vraie petite sauvage qui m'a paru, en son genre, un type aussi caractéristique de son temps et de sa race que la Brigitte de madame Gjertz ou l'Hedda d'Ibsen.

J'ai rencontré mademoiselle Anna D... sur un

bateau qui redescendait de la mer Blanche. C'est une jeune fille de seize ans. Elle quittait pour la première fois Vadsö, la petite station où elle est née, au delà du cap Nord, tout près de la frontière russe. Elle venait achever ses études à Bergen, pour passer des examens de télégraphiste. Elle se tenait pour une personne fort civilisée, car elle parlait bien l'anglais et jouait du piano. Elle nous donna cependant sur son pays et sur sa vie des détails qui faisaient craindre qu'elle ne s'abusât. Elle dit, par exemple :

— Voici quatorze jours que je suis sur ce bateau, je ne m'ennuie pas. Un bateau, c'est presque ma maison, car, à Vadsö, nous évitons autant que possible de voyager par terre. Cependant, ma mère et moi nous avons dû le faire l'année dernière. Cela va encore à peu près tant que dure le jour ; mais quand la nuit vous surprend, il faut retourner le traîneau, se coucher, à son abri, sur la neige et allumer une lanterne pour empêcher que les loups ne viennent manger le renne. *Ce n'est pas confortable.*

Mademoiselle A. D... prononça cette phrase surprenante sans un sourire, sans une intention ironique. Elle avait d'ailleurs une crainte presque comique du vin, dont elle n'avait jamais bu, et des aliments inconnus qu'on lui présentait. Son flair devant les sauces faisait songer à la méfiance d'un jeune animal.

Cependant cette petite primitive n'hésita pas à me donner sur toutes choses, sur le vaste monde, sur les civilisations, ses jugements personnels. Ils étaient nets et sans appel. C'est ainsi qu'elle plaçait Londres bien au-dessus de Paris et n'éprouvait aucune curiosité pour ce qui peut se passer en France. Ensuite, les Allemands avaient ses sympathies. Je lui demandai si l'ignorance complète où elle était de nos mœurs et de notre littérature ne pouvait pas bien être pour quelque chose dans son indifférence. Elle répondit tranquillement :

— Si ce que vous faites intéressait le reste du monde, je le saurais.

Je lui appris cependant que le goût qu'elle avait de se costumer le soir, sur le pont, avec un capuchon et une pèlerine pourpres, doublés de fourrure blanche, qui lui donnaient l'air d'un cardinal de théâtre, n'était pas, ainsi qu'elle l'imaginait, un désir charitable de « nous intéresser aux modes du Vadsö », mais un péché — d'ailleurs très bénin — que l'on appelait en France coquetterie.

Cette innocente rouerie aurait suffi à indiquer que mademoiselle D... venait d'un pays reculé. Les femmes et les jeunes filles de Christiania ne sont plus coquettes, du moins dans leurs accoutrements. Elles ne voient dans la parure qu'un effort humiliant trop longtemps pratiqué par les femmes « pour

émouvoir la sensualité de l'homme ». C'est un art qu'on laisse « aux sultanes désireuses de fixer le caprice du maître ». On a si peur de voir quelque trouble de chair se mêler à l'amour tout intellectuel qu'il s'agit d'éveiller chez les hommes que des jolies femmes ont leur beauté en haine.

J'ai déjà parlé de celles qui se défigurent à plaisir en coupant leurs cheveux en brosse. On me cite une jeune femme qui avait de merveilleuses épaules. Elles les montraient à son entrée dans le monde. Elle s'est aperçue que des regards d'homme se fixaient sur elle. Elle en a été si offensée que maintenant elle ne sort plus qu'en robe mon-tante.

— Il ne faut point, dit-elle, exciter le désir, à cause des conséquences qu'il a. Avec lui, une royauté d'un moment se paye de longues servitudes.

Dans le même sentiment beaucoup de jeunes femmes ont abandonné le corset.

— Nous voulons plaire, disent-elles, à ceux qui adorent la liberté et la force. Ceux qui aiment les « tailles de guêpe » peuvent rester garçons.

Madame A. H... m'a répété plusieurs fois :

— Mon père m'a si fort gâtée quand j'étais jeune fille.

Et elle ajoutait bien vite, non pas :

« Il m'a comblée de toilettes et de bijoux », mais :
— ... Il m'a tant fait voyager !

Non, ces femmes ne sont pas coquettes, — par volonté et par nature. L'autre jour, à Christiania, il y en avait un grand nombre à la gare. Elles étaient venues dire adieu à des frères, à des fiancés, à des maris qui partaient pour l'Europe. Je les guettais à cette minute.

Sur la plate-forme des wagons-salons, se pavanaient deux jeunes Parisiens en complets de voyage d'une élégance inconnue ici. Ils étaient jolis garçons; ils espéraient produire de l'effet. Ils ont dû être déçus : personne n'a pris garde à eux. On était tout aux adieux, à la mélancolie de la séparation, aux recommandations dernières. Comme les départs sont tristes pour les femmes.

Celles-ci exigent pour la conquête de leurs cœurs un effort presque surhumain. Elles sont victimes, non pas seulement d'une estime exagérée d'elles-mêmes, mais de la surexcitation de la volonté et du rêve qui, sans nuances, fait osciller cette race entre le bas et le sublime.

J'ai copié sur l'album d'une femme scandinave, douée pour tous les arts, ces vers, où l'orgueil d'une amoureuse du Nord confesse les déboires que lui a imposés la vie, sans pourtant renoncer à son culte de l'impossible :

TOUT OU RIEN

Gigantesque, montant aux nuages,
Le château s'élevait sur la montagne.
Il était à moi ! Quelle joie de ces hauteurs
D'apercevoir l'espace illimité !
Moi-même je l'avais bâti selon mes rêves,
J'en étais fière comme une reine !
C'était un palais de liberté,
Un effort de jeunesse et d'audace,
Mais le ciel s'est obscurci ;
Un éclair a jailli du nuage.
C'en est fait ! Le château triomphal
Est renversé à jamais !
Je cherche en vain à m'arracher de ces lieux ?
Est-ce que je rêve !
Une telle destruction !
Ruines de mon rêve, vous êtes belles encore !
J'avais osé bâtir plus haut que les autres,
J'ai goûté des joies inconnues,
Et quoiqu'il n'en reste que des ruines,
Tout repentir est loin de moi.

Les feuilles commencent de tomber.
Le soleil d'automne est pâle,
Et des voix, dans le vent du nord, chantent
Que la danse d'été est finie.
Elles chantent à peu près ceci :
« Toi, si tu voulais tu pourrais,
Te servir de ces beaux débris
Pour bâtir une maisonnette.
Prépare-toi un refuge
Et oublie tes songes impossibles.

Tu ne peux pas toute seule
Résister à la tempête.
Laisse les verdures couvrir la ruine.
Il te faut un abri et la paix. »

Ce conseil n'éveille que mon mépris.
Ces inquiétudes m'humilient.
Que l'hiver soit froid et long!
Je resterai ici toute frissonnante.
Les pierres qui ont servi à former des arcades
Ne sont point faites pour une chaumière.
Je les aime mieux ainsi, brisées, déchues,
Car je vois en elles les restes d'une grandeur
Qui était à moi seule.

Parfois, dans cet effort de la volonté vers l'inaccessible, le corps faiblit, la chair demande grâce; la femme du Nord fait un retour sur soi-même, elle songe avec envie à celles qui, en d'autres pays, n'ont point tenté de s'élever au-dessus de la nature.

A UNE FRANÇAISE

Sais-tu ce que c'est de soupirer
Après un grand bonheur qui ne vient pas,
Toi qui es arrivée sans lutte
Au but de ton désir?

Sais-tu ce que c'est de toujours rêver,
Et de s'éveiller au milieu de son rêve,
Toi qui dors en paix,
Au bras de tes rêves heureux?

Toi qui vis d'un grand amour,
Ton cœur fond-il de gratitude?
Sais-tu ce que c'est : renoncer
Et s'interdire la tendresse?

S'interdire de verser à pleines mains
L'or d'un cœur riche.
Mais posséder un trésor immense
Qu'on ne distribue pas?

Sais-tu ce que c'est grelotter,
Toi qui es assise au soleil,
Et n'as-tu pas pitié de celle qui chancelle,
Seule et fatiguée à mort?

La perte de l'amoureuse dans les nuages, le désespoir de la voix, à qui nulle voix humaine ne répond, ne sont pas les seuls châtiments que la race norvégienne reçoive de son péché de vanité. L'orgueil qui se développe dans la solitude et dans le perpétuel effort jusqu'à une susceptibilité maladive aboutit à une réserve qui met les scellés sur l'âme. L'expansion du sentiment le plus légitime est étouffée : — « Il se gêne, elle se gêne », sont des expressions qui reviennent sans cesse dans le dialogue des Norvégiens. Ils s'en servent pour excuser chez leurs compatriotes des timidités inexplicables.

Il serait injuste d'accuser ici la seule vanité. C'est bien plutôt une maladie de l'âme que Björnson a peinte dans cette poésie qui a sa place marquée

dans les anthologies où figurent seulement les œuvres parfaites. Et aussi bien ce drame conté en trois strophes est-il un document psychologique inestimable pour l'histoire des âmes du Nord, de leurs souffrances sans lumière, de leurs contraintes mélancoliques, de leurs ardeurs étouffées qui incendient tout.

Il était assis et il la regardait.
Elle tournait dans sa danse.
Elle souriait de plaisir
A tout le monde.
Son cœur, à lui, était prêt à se briser.
Mais personne ne le savait.

Elle se cachait, le soir,
Où il vint faire ses adieux.
Elle se laissa tomber à terre.
Amèrement elle pleura
Son espoir de vie perdu,
Mais personne ne le savait.

Lentement les jours passèrent.
Un soir il revint :
Elle ne souffrait plus.
Dans le sommeil éternel,
Sa dernière pensée avait été pour lui ;
Mais personne ne le savait.

Si douloureuse, cette fin vaut mieux que le dédain de l'homme et de l'amour, où aboutit le mouvement norvégien pour l'indépendance de la femme. Le

vrai drame des fatalités scandinaves, c'est cette angoisse de silence où le cœur se brise. Pour les jeunes affranchies qui coudoient l'homme avec mépris, on s'arrête, rêveur, devant leurs yeux cerclés de lilas, devant leurs regards de sensualité hostile. On se demande quel palladium les protège contre un attrait naturel. Une vertu ou un vice ? Il y a des stigmates qui ne trompent point un psychologue un peu initié aux misères de la clinique. Et aussi bien la littérature scandinave a-t-elle hardiment levé le voile sur ce péché, pour lequel l'apôtre a jeté son cri d'alarme : « Malheur à ceux qui sont seuls ! »

Je me souviens que, dans une conférence que je donnais à Christiania au mois de septembre 1893, je dis à mon auditoire féminin :

— Vous vous obstinez à juger de la vertu des femmes françaises sur les dénonciations de la chronique des tribunaux, sur les plaisanteries du vaudeville, sur les analyses du roman psychologique. Eh bien, apprenez qu'on vous paye en France de la même monnaie. Mes compatriotes sont convaincus que vous êtes toutes taillées sur le patron des héroïnes d'Ibsen. Je suis venu chez vous pour faire la connaissance d'Hedda Gabler.

On ne se fâcha pas ; on éclata de rire. L'idée que les Français se formaient d'une société où de telles

femmes eussent été, non point des exceptions, mais « des chefs de file », parut à ces Norvégiennes merveilleusement comique.

Il n'est que juste de reconnaître que j'ai dépeint, dans les pages qui précèdent, des mœurs assez nouvelles et auxquelles beaucoup de bons esprits résistent. Je leur ai donné toute l'importance qu'elles prennent aux yeux d'un étranger, parce qu'elles sont la nouveauté caractéristique, la tendance, et aussi parce que celles qui les professent donnent à entendre qu'elles seront la règle de toute société, à une heure prochaine de l'évolution. Mais, après avoir dépeint ces initiatives hardies avec une impartialité qui s'efforce de rester aussi étrangère à l'admiration naïve qu'au blâme systématique, il reste à faire du mariage norvégien l'éloge qu'il mérite.

« J'étais pour le moins aussi jolie que ma fille, dit une mère de famille dans l'ancien répertoire scandinave, cependant personne ne s'est jamais mis à genoux devant moi. C'était un autre temps; l'effronterie n'était pas aussi commune qu'à présent. Savez-vous comment on faisait alors sa cour à une demoiselle ? On allait d'abord trouver sa mère; on lui donnait à entendre que l'on avait, en tout bien tout honneur, des vues sur sa fille; et, lorsqu'elle les approuvait, on parlait à la jeune personne. Celle-

ci se trouvait presque mal, pleurait, sanglotait, disait qu'elle ne voulait pas se marier et tenait mille discours de ce genre. Cela durait jusqu'au moment où elle était conduite à l'autel. Les demoiselles ne causaient point tête à tête avec les jeunes gens, et s'il y en avait d'assez téméraires pour s'agenouiller devant elles, on les traitait de manière à ne leur faire jamais oublier une telle inconvenance. Mais aujourd'hui [1] ! »

Aujourd'hui, les jeunes filles ont toute liberté de fréquenter les jeunes gens comme elles l'entendent ; elles ont pu les juger au travail et dans les jeux ; elles s'occupent elles-mêmes de choisir un mari qui leur plaise. « Mon père, dit Brigitte, l'héroïne de l'*Enthousiasme*, m'a conseillé de causer un peu avec M. Hjalmar. Il dit que c'est un jeune homme de beaucoup de sens. Je voudrais bien ne pas affliger mon père, mais mon devoir est de lui préférer la patrie. *Les affections du sang au dernier degré.* »

C'est ainsi que tout le monde en use. Dans l'ordinaire, les parents ne donnent point de dot, et ils sont tout à fait désarmés pour la résistance. Madame A. H..., que j'ai rencontrée au milieu de son voyage de noces, m'a conté :

— Comme j'étais très gaie, mon père disait tou-

1. Lindegren, l'*Amant aveugle*, acte II, scène II.

jours : « Toi, je te marierai à un pasteur du Telemarken. Un jour, en rentrant du théâtre, je lui ai déclaré : « Papa, je suis fiancée. — Avec qui ? » J'ai dit le nom. Alorsmon père s'est écrié : « Le jeune homme est fort bien et c'est tant mieux, car, aujourd'hui, les pères ne sont plus rien. »

J'ai demandé à de nombreuses femmes scandinaves de me donner leur sentiment sur les avantages de cette liberté et sur les inconvénients du système français. Nous sommes sévèrement traités par toutes mes correspondantes.

« En France, écrit un personnage de *l'Enthousiasme*, les esprits ayant perdu la vraie notion de l'amour, on décore d'un nom qui devrait être sacré les seuls entraînements du sang. J'ai eu souvent l'occasion de causer sur ce sujet avec des Français et même avec des Françaises. Les premiers m'ont traité de *primitif* lorsque je leur ai dit qu'en Norvège un homme d'honneur ne se permettrait pas de parler d'amour à une femme qu'il n'a pas l'intention d'épouser. Les dames, de leur côté, m'ont appris que l'amour est un sentiment en si mauvais renom qu'une femme vertueuse rougirait à la seule pensée de le ressentir. Aussi, vous le savez, une jeune fille en France se marie-

t-elle comme un automate, recevant de la main de ses parents, non pas l'homme dont le cœur s'accorde le mieux avec son cœur, mais l'homme dont la position s'accorde le mieux avec sa dot. Une dame française me dit un jour, avec amertume : « Nous ne sommes plus des épouses, nous autres Françaises, nous ne sommes que mères. » Je lui répondis : « Alors, madame, la société française met la femme sur la même ligne que la brute qui est mère aussi, mais non pas épouse. »

Voilà l'opinion classique.

Sa naïveté sans nuances, et vraiment un peu primitive, se tempère singulièrement chez les gens plus éclairés. Comment, par exemple, résister au charme profond de cette lettre qui exprime avec tant de modération des idées si nobles? La jeune Norvégienne qui l'a écrite a résidé en France quelques années; elle parle le français — comme elle l'écrit, elle sait donc exactement de quelles différences elle discute. Je ne ferai pas à nos femmes latines l'injure de leur dire qu'il y a en Norvège beaucoup de jeunes filles de vingt-quatre ans capables de penser avec cette élévation. Elle n'est pas seulement le fruit d'une parfaite culture, mais le parfum d'une âme haute. En tout pays du monde, ces dons sont rares. Il reste que peut-être seule une jeune fille du Nord

est capable à cette heure-ci de la mesure philosophique qui s'allie dans ces lignes à une mélancolique résignation :

« J'ai bien hésité avant de vous donner mon opinion ou plutôt mon sentiment. On est si mauvais juge quand le cher pays est en cause ! Et puis il est difficile de découvrir une vérité un peu générale. Je crois cependant que, l'éducation des jeunes filles, toute la vie étant chez nous très différente de ce qu'elle est chez vous, cette diversité a dû avoir une influence sur les idées, sur la manière de voir et de juger. Il y a incontestablement un immense avantage dans la grande liberté dont nous jouissons avant le mariage. Je parle en général, car il y a, bien entendu, des occasions où cette liberté a été plutôt nuisible, où une plus étroite surveillance eût été utile. Mais nous ne parlons point, n'est-ce pas, des exceptions ?

» Pour ma part, je crois qu'ayant déjà possédé comme jeune fille cette liberté qu'on obtient en France seulement après le mariage, nous avons, à un degré plus haut, le sentiment de la responsabilité. Nous apprenons à juger par nous-mêmes, à décider par nous-mêmes de notre avenir. Je crois qu'il n'y a aucun péril à donner toute son indépendance à une femme qui a des sentiments droits et

des principes. Guidée par « cette conscience robuste » dont parle notre Ibsen, une telle femme n'abusera point.

» Autrefois, on considérait ici la femme qui ne se consacrait point uniquement aux occupations du ménage comme une émancipée. Il n'en est plus ainsi heureusement. Une femme écrivain, madame Collett, a combattu avec bravoure ce préjugé des mœurs. Aujourd'hui la femme peut se frayer un chemin, vivre par les ressources de son travail. Beaucoup de jeunes filles sont acceptées dans les différentes branches du commerce, dans les bureaux, dans les ministères. Partout elles se conduisent si bien qu'on ne saurait les accuser d'une seule aventure ou d'une coquetterie.

» Voilà les avantages de la confiance et d'une honnête liberté.

» Dans le Nord, le mariage n'est donc jamais considéré comme un moyen d'arriver à l'indépendance. Ne pensez pas que je suppose qu'il en va toujours ainsi dans vos mariages de France. Je crois et je sais que vous avez dans votre patrie des unions bien heureuses, où la vie de famille existe, autant, et peut-être plus, que chez nous. Il y a aussi chez vous des gens qui regardent le mariage par son aspect sérieux, du côté des devoirs, enfin tout ce qui est doux et profond dans l'existence. Décou-

vrir une âme que notre âme comprenne, en qui et pour qui l'on puisse vivre, en tout pays du monde, c'est le bonheur. Alors la vie à deux semble riche quand tout, illusions et sentiments, est également partagé.

» Peut-être vous dites que c'est trop de romanesque, et que l'on rencontre rarement ce bonheur-là, aussi bien dans les mariages du Nord que dans les mariages du Midi. Il se peut que vous ayez raison. Je crois pourtant que dans le Nord nous nous formons une idée presque sublime du bonheur conjugal. On se fiance parfois très jeune; la dot, vous le savez, joue rarement un rôle; on s'aime fidèlement; on attend de longues années que le mariage soit possible. Le jeune homme travaille pour se créer une position qui le fasse indépendant. La jeune fille se prépare sérieusement à son rôle de femme. Nous savons que c'est *en soi* et non *hors de soi* que l'on trouve le fondement d'une vie heureuse.

» Hélas! les natures du Nord, si courageuses, si loyales, ont aussi leurs défauts. La tendresse, l'affection existent; elles sont là, point de doute; mais tout cela reste le plus souvent enseveli dans la réserve, sous le froid des apparences. Et la vie est si courte et l'on aurait tant besoin de soleil! On voudrait tant sentir — surtout lorsque l'on a vécu en France — un peu plus de chaleur, de ces élans

spontanés qui partent du cœur, qui vont droit à l'âme ! Sans doute, cette crainte de montrer notre fond, cette concentration des esprits en eux-mêmes tient à la nature de notre pays, si souvent écrasant et sombre. C'est l'angoisse du fiord étroit, le poids de nos hautes montagnes. Du moins la vie intérieure est plus profonde chez nous que chez vous. Il y a un besoin dans nos êtres de la sentir se développer, grandir, pour atteindre à quelque chose de meilleur, de plus élevé, dès ici-bas. Oui, oui, ce sentiment est plus intense que partout ailleurs, dans notre Nord, où la vie extérieure, la vie mondaine offrent si peu de ressources et où il faut toujours revenir à ce qui est sincère et vrai. »

La jeune fille qui m'a adressé ces lignes d'une sincérité si émouvante n'écrit point de livres, n'affiche point de tendances, ne porte point de couteau au côté, ne considère point l'homme comme un accusé en comparution devant les femmes, ses juges. Un jour ou l'autre, elle entrera dans un de ces mariages, comme j'en ai tant vu dans le Nord, et qui vraiment donnent « du bonheur conjugal une idée sublime ». Elle demeure pour moi le type accompli des beautés dont la nature norvégienne peut donner le spectacle, quand une heureuse mesure la garde des excès vers lesquels tant de fatalités la poussent. Si

sage, si vraiment instruite, d'un savoir qui ne l'écrase point comme des munitions trop lourdes, mais qui semble être entré dans le mouvement de sa pensée, dans la circulation de sa vie, elle sera une compagne harmonieuse pour quelqu'un de ces hommes, robustes de corps et d'âme, qui ont grandi en méditant l'antique pensée de la sagesse scandinave : « Celui-là seul est digne de commander aux autres qui a su se suffire à lui-même[1]. » Un tel amour, fondé sur la parfaite connaissance que ces deux jeunes gens auront acquise l'un de l'autre avant de s'engager, assurera cette fortune presque divine : la perpétuité d'un amour unique.

L'honnête liberté que les mœurs du Nord accordent aux fiancés leur aura permis d'user l'un envers l'autre de ces ruses spirituelles qui découvrent le vrai fond de la nature. Ne conte-t-on pas que la femme du grand Ibsen lui joua, dans le temps passé, ce tour d'espiègle :

Elle lui donna rendez-vous, dans la maison de sa mère, pour avoir avec lui, avant l'engagement définitif, une dernière causerie. Le fiancé vint à l'heure dite. Il se trouva seul dans le petit salon; un quart d'heure, une demi-heure passèrent, la

1. Texte cité par Riant d'après le recueil d'Eiriksson : *De veterum septentrionalium peregrinationibus.*

jeune fille ne paraissait point. Ibsen, qui n'a jamais été patient, commençait à marcher de long en large, à faire craquer ses bottes. Il allait laisser échapper, quelque exclamation fâcheuse, quand un rire frais jaillit de dessous le canapé. Le jeune homme se pencha. Il aperçut sa fiancée qui s'était cachée là et qui s'écria :

— Prenez garde, je voulais savoir si vous êtes patient!

Celle qui épouse un homme, sans crainte de surprise, par un élan réfléchi, où la raison, aussi bien que le sentiment, a sa part, bâtit sur ce sol dur mais inébranlable de Norvège une demeure que les vents n'ébranleront point. Le mariage ne sera pas pour elle une révolution brusque, une totale rupture avec le passé. L'usage lui permettra de conserver ses amis personnels, de les visiter, de les recevoir, hommes et femmes, aussi librement que dans le temps où elle était jeune fille. Elle fera dans sa vie une part pour ses enfants, une part pour son mari, une part pour elle-même.

Je me souviens d'avoir entendu dire chez nous à un séducteur professionnel :

— Quand j'entre dans une maison, quand je vois que les enfants y ont tout envahi, je me dis : Ici il y a une femme à consoler.

Il est sûr que dans beaucoup de mariages latins,

où la femme est déçue, l'amour de l'enfant tient lieu de tous les autres amours et masque un vide. C'est parce que l'individu, l'homme comme la femme, est si souvent sacrifié au contrat, que nous aimons nos enfants d'un amour immense, démesuré, qui frappe d'étonnement le reste de la terre. Cependant chaque génération d'hommes et de femmes a droit à une part de bonheur égoïste, et il va de l'intérêt de la société, comme de l'individu, que ce bonheur soit garanti par une union durable.

C'est dans cette pensée que l'homme et la femme norvégiens se marient, sans préoccupation d'argent, sans prévoyance pour les enfants qui naîtront d'eux, avec la conviction qu'ils ont le droit de chercher l'un dans l'autre, l'un par l'autre, leur fin heureuse. Tant de libertés données à la femme, avant comme après le mariage, lui imposent envers l'homme volontairement accepté de grands devoirs. Si elle le trompe, elle ne doit compter sur nulle indulgence. Elle n'est pas, comme souvent chez nous, une prisonnière qui s'échappe de son cachot, ni son mari un geôlier trompé et ridicule. Elle a mis son nom de jeune fille à côté d'un nom d'homme, au bas d'un contrat d'honneur. L'opinion publique se fait la gardienne de leur mutuelle fidélité.

Pour l'émancipée qui se réclame des idées nouvelles et qui a failli compromettre les utiles libertés

conquises par les femmes norvégiennes, une réaction se dessine contre l'abus qu'elle a fait de son indépendance. Le propre fils d'Ibsen, qui a pris en Italie le titre de docteur et qui a épousé la fille de Björnson, a loué devant moi le mariage latin, la retenue extérieure que nos mœurs imposent à la femme.

D'autres Norvégiens m'ont dit :

— Maintenant que la femme est devenue notre égale et qu'elle exerce beaucoup de professions masculines, il arrive souvent qu'un homme et une femme se présentent en concurrence pour obtenir une place.

Sur le seuil de la porte la femme dit :

— Laissez-moi passer la première.

— Parce que?

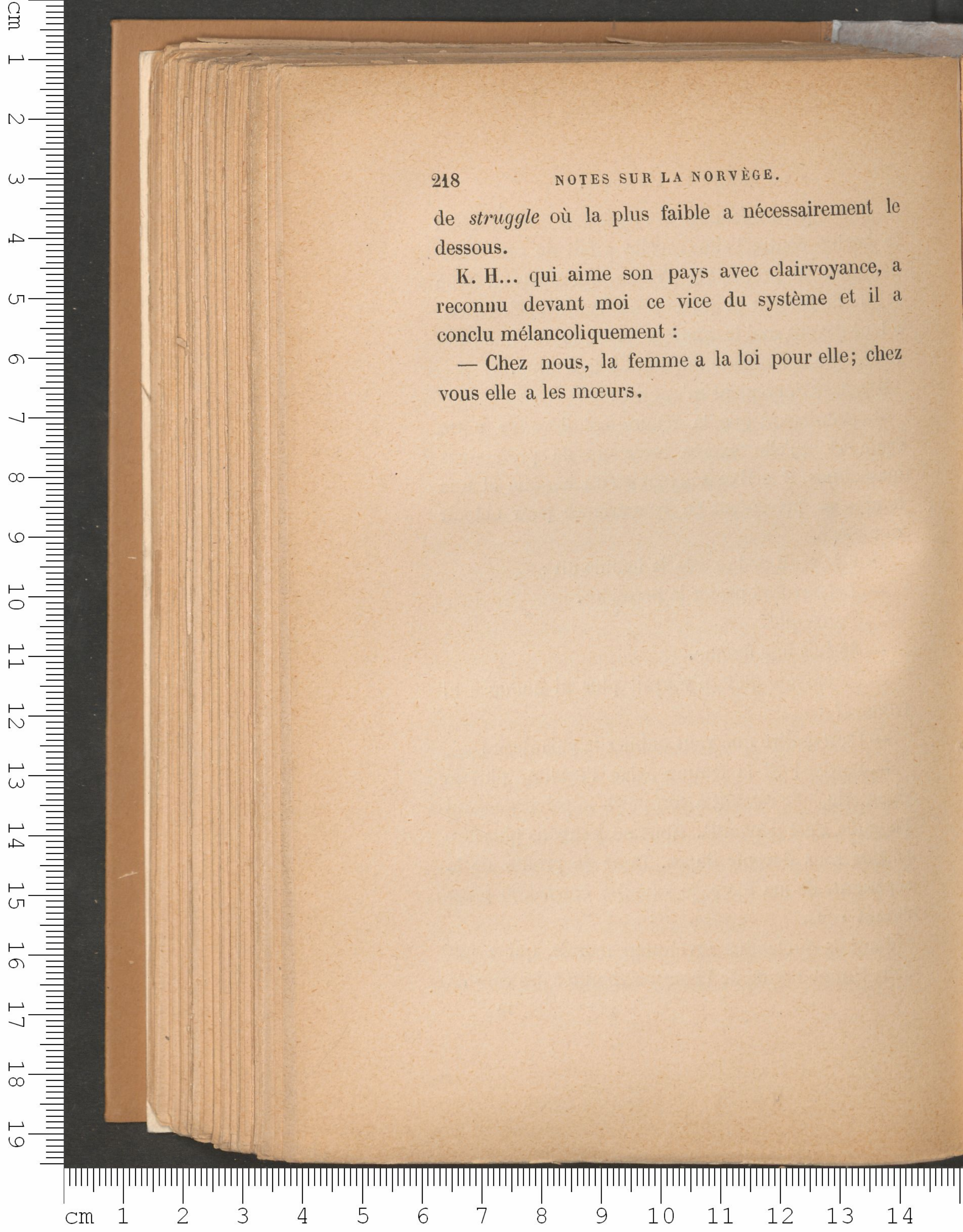
— Je suis une femme.

— Je croyais qu'il n'y avait plus ni hommes ni femmes?

— C'est-à-dire que vous oubliez la galanterie!

— Pardon! Si la femme exige l'égalité, plus la galanterie, elle rétablit à son profit le privilège dont l'homme s'est dépouillé. Nous ne pouvons plus être galants sans devenir dupes. Donc je profite de la supériorité de ma force, je joue des coudes, je passe devant vous.

Ainsi la prétendue révolution morale qui a fait de la femme l'égale de l'homme aboutit à des conflits



de *struggle* où la plus faible a nécessairement le dessous.

K. H... qui aime son pays avec clairvoyance, a reconnu devant moi ce vice du système et il a conclu mélancoliquement :

— Chez nous, la femme a la loi pour elle; chez vous elle a les mœurs.

V

LA VIE MORALE

Si l'on voulait dépouiller le grand livre des vertus et des vices de la Norvège afin d'en publier le bilan, on s'apercevrait que son *doit* balance mathématiquement son *avoir*. Nulle part, ces contradictions, dont le dosage donne aux races et aux individus leur physionomie morale, n'ont des reliefs si violents. De là, cette expression de sphinx que le lion de Norvège a dans ses yeux pers, de là cette curiosité qui arrête la vieille Europe devant l'énigme scandinave.

Pour moi qui ne suis qu'un touriste de grande route, plein de bonne volonté pour les idées et de

goût pour le genre humain, je viens de battre une fois de plus les fiches sur lesquelles, au jour le jour, j'ai noté mes impressions de promeneur, sans souci des démentis que je me donnerais à moi-même, uniquement préoccupé de ma sincérité intime et de l'exactitude de mon observation. A cette minute où, de ces nombreux renseignements, puisés à des sources si diverses, je m'efforce de tirer une conclusion un peu générale, il me faut reconnaître que les disparates prodigieuses qui m'apparurent tout d'abord dans l'aspect pittoresque de la Norvège, dans l'antithèse de ses saisons, revivent dans la structure physique et morale de la race, dans l'habitude de chaque individu, avec une netteté qui interdit le jugement total et aboutit à cette seule certitude précise : ces gens sont meilleurs et pires que nous. Point de vertu chez eux qui ne soit tout de suite payée d'une déchéance. La montagne s'est construite aux dépens de l'abîme. Le peuple le plus démocrate dans sa politique est profondément aristocratique dans ses moelles ; sa surprenante pureté a un triste envers de corruption ; sa sobriété unique n'est qu'une réaction contre une lamentable ivrognerie ; sa probité inouïe paye pour des habiletés louches ; sa gaieté fait équilibre à son pessimisme, sa franchise à sa profonde dissimulation, sa douceur à sa brutalité, son mysticisme à son paganisme. On

pourrait prolonger indéfiniment cette double litanie ; les nuances même s'y opposeraient après les couleurs franches ; les détails après les ensembles. J'entends bien que ces oscillations de pendule du bien vers le mal, avec retour du mal vers le bien, sont le nécessaire effet des incertitudes de notre raison. Ce ne sont donc point ces antithèses que je signale comme une caractéristique de la nature norvégienne, mais l'excès prodigieux, le déséquilibre de ces sursauts. Si, au soir, quand vous travaillez à la lampe, vous vous retournez pour voir sur le mur la silhouette de votre ombre, vous demeurez stupéfait. Cette image éloignée de la lumière (qui, elle, donne à toutes les choses vivantes leurs proportions de vérité), a pris une taille gigantesque. Le plus léger de vos mouvements devient une cabriole brusque, un effort violent, presque caricatural. Oserai-je dire qu'il en va de même des gestes de perversité et de vertu que le Norvégien fait, loin du foyer de la chaleur et de la lumière, sur l'écran des septentrionales pénombres ?

Entrons, pour préciser, dans l'analyse de quelques contradictions flagrantes ; elles donneront la clef des autres mystères et peut-être le secret de l'âme norvégienne.

Ce n'est pas seulement dans le monde littéraire, mais dans les milieux politiques que, dans ces

dernières années, la Norvège a fait beaucoup parler de soi. Elle entend se séparer de la Suède pour être directement représentée auprès des puissances étrangères par des diplomates norvégiens. Je retiens un seul des arguments que la Norvège apporte à l'appui de sa revendication :

— La Suède, dit-elle, est un pays de traditions nobiliaires ; nous sommes, nous autres, des républicains. Les intérêts d'une démocratie sont très différents des intérêts d'une aristocratie ; les uns et les autres ne peuvent être servis par les mêmes agents, sans préjudice pour le plus faible des associés.

Je suppose que vous vous transportiez de Stockolm à Christiania par un train direct. Avant de quitter la capitale suédoise, vous avez admiré sa Maison de la Noblesse, cette superposition des écussons qui habille les quatre murs du palais ; de la contemplation de ces reliques vous passez brusquement à la visite du Storthing-Bygning de Christiania. Le contraste est violent. Ici tout raconte une démocratie nouveau-née, l'éclat un peu criard des dorures, l'absence de style, la parfaite installation hygiénique, — sans parler des bottes Directoire et des habits à la française des représentants de 1814, peints par Vergeland, qui, à côté du lion couronné de Norvège, portant la hache, en écu, sur fond de

pourpre, mettent ici une note, un peu provocante, de révolution.

Ce que l'on aperçoit des mœurs superficielles fortifie cette impression première. Le cocher qui est venu vous chercher au chemin de fer ou au bateau, afin de vous conduire à l'hôtel, vous offre spontanément une poignée de main, s'il est satisfait de son pourboire. Le petit dialogue de poche où vous avez appris, pour vous tirer d'affaire, des éléments de causeries familières vous avertit qu'il ne vous faudra jamais commander directement et par voie impérative si vous voulez qu'on vienne à votre secours. Un monsieur qui ordonnerait à un garçon d'hôtel : « Montez ma malle », courrait le risque de rester au bas des marches, en tête à tête avec son colis. Il faut dire :

— Voulez-vous avoir la bonté de monter ma malle.

Vœr saa god, voilà la formule qui, en une seconde, fait du Norvégien irréductible un homme obligeant. Ici personne ne sert personne : on s'aide. Le patron de l'hôtel lui-même ne donnera point raison à ses clients contre le garçon qu'on n'aura pas traité avec tous les égards qui lui sont dus. J'ai assisté à cette petite scène, un dimanche soir, dans un des hôtels principaux de Christiania. Des voyageurs un peu gais demandent du Champagne.

Le garçon répond :

— Non, messieurs, vous avez assez bu comme cela pour un dimanche.

Les soupeurs regimbent. L'un d'eux dit :

— Qu'est-ce qui vous prend, vous ! Vous êtes ivre?

Le garçon devient pourpre, mais il se contient et répond avec dignité :

— Messieurs, c'est une chose désagréable que d'être servi par un homme ivre. Je ne vous servirai pas, ni personne ici.

Il poussa les trois soupeurs dehors et le patron n'osa point intervenir. Il savait par expérience qu'on l'eût mis en quarantaine s'il avait donné tort à son employé.

Partout vous retrouvez cette note d'indépendance. J'ai déjà parlé des bals que les serviteurs organisent pour leur plaisir, après la journée de travail. Ils se reçoivent les uns les autres, ils sortent sans consulter leurs maîtres. Une Française installée à Christiania me disait que dernièrement elle a trouvé sa servante, en robe décolletée et bras nus dans la cuisine. Elle lui a demandé :

— Où allez-vous?

— Au bal.

— Dans ce costume-là? Je vous le défends.

— Cela ne vous regarde pas.

Quand les serviteurs sont si libres, il est aisé de deviner comment en usent les ouvriers ou les

paysans. Nous avons vu l'allumeur de cierges Ottar faire la leçon à Sigurd et lui reprocher sa grossièreté. Le paysan norvégien est resté bien à l'aise avec les personnes souveraines. L'année dernière, l'empereur d'Allemagne voyageait dans le Telemarken. Il a désiré visiter un chalet de paysan. Dans la maison il n'y avait qu'une vieille femme, presque incapable de se remuer. Guillaume II était entré seul dans la chambre. Il se nomma. La vieille répondit sans s'émouvoir :

— Ah ! tu es l'empereur?... Assieds-toi là... Je suis contente de voir un empereur avant de mourir.

Ce tutoiement est de règle. Il établissait entre le souverain et son peuple un lien familial :

« Vous dites, s'écrie un campagnard dans une histoire norvégienne, que le Roi va nous visiter dans notre maison ? Eh bien, qu'il vienne, il se contentera de ce qu'on lui offre. Ce n'est pas un gouverneur ! »

Cet instinct primitif d'indépendance hait chez le voisin toute prétention au commandement. On m'a conté, toute chaude, cette anecdote qui a fait le tour de Christiania et soulevé de grands éclats de rire. Un représentant d'une des deux dernières familles qui ont gardé des prétentions nobiliaires (il est officier dans l'armée norvégienne) venait de dire à son ordonnance :

— Ne m'appelle pas mon lieutenant, appelle-moi : « Monsieur le baron.... »

Le Storthing norvégien a aboli la noblesse, mais il ne s'en tient pas là. Il rêve de faire passer une loi scolaire qui causerait l'étonnement au reste du monde.

On ne se contente pas d'avoir déjà mêlé dans les classes enfantines les garçons avec les filles. On veut rendre l'école primaire obligatoire pour tous les garçons et toutes les filles de toutes les classes de la société.

De cette façon, disent les démocrates norvégiens, il y aura eu, au moins une fois, au début de la vie, contact entre tous les hommes.

En théorie on ne peut nier que ce projet ait de la grandeur. Reste à savoir si sa générosité n'est point chimérique. En tout cas, nulle part l'épreuve de ce nouveau système d'éducation ne pourrait être tentée dans des conditions plus favorables pour l'observateur que dans cette Norvège, où la netteté radicale des solutions, et le petit nombre des habitants, donnent à tout essai la rigueur d'une expérience de laboratoire.

Voilà le côté démocratique du caractère norvégien, celui qu'on étale. Il a un envers — si pareil à l'endroit qu'on peut hésiter avant de faire son choix : c'est un instinct profondément aristocratique.

Je lis dans l'*Enthousiasme*, dans une lettre où l'héroïne du livre se confie à son amie :

« Vous savez que je descends par ma mère des anciens rois de Norvège. Lorsque, par la mort d'Olaf, fils du roi Hakon de Norvège et de la reine Marguerite de Danemark, la Norvège passa sous la domination danoise, mes ancêtres restèrent puissants dans leur patrie. Chaque fois que, dans la suite des temps, les rois de Danemark essayèrent d'empiéter sur les droits de la Norvège, ces descendants de notre race royale se trouvèrent toujours au premier rang pour leur résister. Ce fut cette résistance qui inspira au roi Christian II le cruel dessein de livrer au supplice la plus grande partie de la noblesse norvégienne et suédoise. Il craignait que les deux pays, las de ses oppressions, ne se réunissent autour des rejetons de leurs anciens rois. L'histoire nous a dit de quelle manière indigne et barbare ce roi aveuglé fit périr par la hache ce que la Norvège possédait de plus illustre en nom et en valeur [1].

Et plus loin :

« Abruti par une oppression de plusieurs siècles, le Norvégien a confondu la hiérarchie et la tyrannie. Ayant toujours vu la tyrannie habiter les degrés

1. L'*Enthousiasme*, par madame Marie Gjertz. Lettre VIII.

supérieurs de la société, il a pris en horreur toute supériorité. Le jour où le bras de Dieu l'a délivré de la tyrannie, il a décrété lui-même la déchéance de la hiérarchie, c'est-à-dire la déchéance de la vie. Car la distinction des caractères est le signe de la vie, comme la confusion des caractères est le signe de la mort. La démocratie est une tendance vers cette abolition des caractères. L'aristocratie ayant pour base la distinction des caractères, elle est l'expression directe de la vie. La lutte de la démocratie contre l'aristocratie n'est donc autre chose que la lutte même de la mort contre la vie, du néant contre l'être [1]. »

L'héroïne de madame Gjertz n'est pas la seule Norvégienne que j'aie entendue se vanter avec complaisance de ses hérédités royales. Les Islandais content qu'un roi de Norvège (ce fut, je crois, Harald Haarfagre, Harald aux beaux cheveux), ayant vaincu tous ses rivaux, les embarqua sur ses navires et les envoya coloniser l'Islande, qui était déserte. En vertu de ce fait historique, le dernier des petits bergers islandais se dit fils de roi, et continue de tenir au courant la chronique de ses ancêtres.

Sans avouer les mêmes prétentions, chaque Norvégien les porte dans son cœur, et s'il écrit sur sa

1. *L'Enthousiasme*. Lettre XIII.

bannière le mot de « démocratie, » il considère en soi-même qu'il est non pas même un fils de roi, mais un roi. Y a-t-il, en effet, rien de plus éloigné des tendances démocratiques, qui vont à l'absorption de l'individu par la collectivité, de tous dans l'État, que cet instinct de séparatisme qui empêche le Scandinave de l'ouest, de vivre en paix avec le Scandinave de l'est, comme s'il y avait entre eux d'autres différences de races que celles qui distinguent, en tout pays, le montagnard de l'homme des plaines? Encore est-il que cet instinct féodal de séparatisme ne borne pas ses exigences à des revendications ethnographiques; il met en hostilité les gens de Bergen avec les gens de Christiania, les campagnards en rivalité avec les gens de ville; il aboutit au mouvement individualiste le plus caractérisé qui se soit dessiné en Europe contre les tendances socialistes. Entre toutes les surprises qui attendent, en Norvège, le citoyen d'une République comme la nôtre, une des plus inattendues est certainement de voir le parti démocratique hisser sur le pavois un homme comme Ibsen, dont la philosophie, farouchement occupée de la culture du « moi », est bien la plus aristocratique barrière de dédain qu'une haute intelligence puisse opposer à la médiocrité montante du socialisme.

Mais laissons là la politique. En aucun pays du

monde, elle n'est une image sincère des mœurs. Les pratiques commerciales en apprennent sûrement davantage sur la véritable moralité d'une nation.

J'ai eu la joie d'entendre louer, en Norvège, dans les termes d'une admiration vive, la probité des commerçants français.

— Je me souviens, me disait un des principaux négociants en vins de Bergen, que notre émotion fut très vive quand éclata la guerre de 1870 et quand on vit comment elle tournait. Nous avions de grosses affaires pendantes avec la France. Nous ne doutions point que cet argent ne fût perdu. C'était une erreur; je n'ai pas un exemple à citer d'une maison française qui ait profité du désarroi public pour manquer à ses engagements. On nous a demandé du temps; on s'est acquitté.

C'est qu'en changeant, en 1789, la forme de son gouvernement et en basant la société nouvelle sur l'argent, le Français n'a pas voulu renoncer pour cela à l'idéal chevaleresque qui lui avait été si cher. Il a bizarrement accouplé l'idée de l'honneur et l'idée de l'argent. La France est encore le seul pays du monde où un commerçant qui n'a pu faire honneur à sa signature se suicide. L'aventure est fréquente, malgré la démoralisation que la spéculation, acclimatée chez nous par des exotiques, apporte dans les habitudes commerciales, comme dans les

mœurs. Toutes les fois qu'un homme s'enrichit chez nous par une faillite, regardez bien à son nom, grattez-en le maquillage : il n'est pas Français.

Cette probité ne va pas sans pusillanimité ni sans rigueur.

La France a presque perdu la fourniture du marché norvégien parce qu'elle trouvait le Scandinave mauvais payeur, parce qu'elle aime mieux renoncer à un profit possible qu'exposer son argent. Dans cette timidité, elle a laissé la place libre au concurrent allemand, qui, à l'heure actuelle, s'est emparé du marché norvégien et qui fait tout le crédit qu'on lui demande.

— Il spécule, m'ont dit les gens de Bergen, sur notre goût d'indépendance. Le Norvégien n'aime pas à être aux gages d'un patron. Il le quitte pour ouvrir à côté de lui une boutique où il sera maître. Il n'a pas besoin de capital. Dix commis voyageurs allemands lui feront des offres de marchandises. Nous savons bien que d'une façon ou de l'autre nous payons ce crédit, que l'on nous fournit de la camelote ; mais il faut que ce fournisseur si hardi s'y retrouve ; le créancier qui tient ses engagements paye pour son voisin qui fait faillite.

On voit comment le désir de s'affranchir de toute autorité induit le Norvégien à accepter des avances qu'il remboursera seulement dans le cas du succès.

Sa moralité est exactement celle d'un joueur : peu délicat dans la perte, prodigue dans la fortune.

« Réjouissons-nous, nous mourrons demain ! » Cette devise païenne, pratiquée par toute la race, a ses aspects d'élégance et de grandeur. Tandis que nous vivons si serrés, avec la perpétuelle pensée de l'épargne, ceux-ci tiennent table ouverte pour leurs amis et pour leurs hôtes. Comment ne point parler avec reconnaissance de cet accueil qui fait tout d'un coup tomber le masque de froideur et gonfle doucement le cœur de l'hôte, à la sensation de la joie qu'il semble apporter dans la maison ? A cette minute on oublie que c'est devoir de philosophe de rechercher les causes derrière les effets, afin de ne point se réformer d'enthousiasme et sans mûre réflexion. On se laisse aller à la douceur des impressions de l'heure, au charme d'amitiés dont la franchise est évidente. Surtout on est touché au cœur par le luxe des attentions ingénieuses, par une abondance de générosité, dont les pauvres ont tous seuls le secret. Sûrement à cette minute d'expansion et de causerie, ce n'est pas seulement le goût de bien vivre qui pousse le Norvégien à épuiser sa bourse pour traiter magnifiquement l'hôte qui lui vient d'Europe. Il a souci du bon renom de la Norvège, il veut qu'on emporte d'elle et de ses habitants un souvenir unique. Cette pensée, qui ne

quitte jamais l'homme du Nord, éclate dans l'attendrissement des « skolls ». Vous décevriez tout le monde si, après avoir bu à la santé de vos hôtes, vous ne leviez pas votre verre pour porter un toast à la chère Norvège, dont le drapeau est là, sur la table, parmi les fleurs. Demain il faudra payer la note de cette fête où l'on a dépensé sans compter. Demain on se prendra la tête dans les mains; demain on se demandera s'il n'y a pas quelque artifice de légalité qui protège efficacement un pauvre homme contre l'impatience légitime de ses créanciers. Et pour n'avoir pas su résister au plaisir de faire plaisir, le Norvégien sera obligé de sacrifier un peu de cette probité normande, légèrement casuiste, qui ne s'approprierait point sans payer la bouteille du dépôt de vivres, mais qui perd ses scrupules quand elle se fournit chez l'épicier.

Les dettes, les dettes! Voilà la tare morale de la Norvège, comme la tuberculose est sa tare physiologique. Quand nous apprenons que les jeunes gens norvégiens entrent sitôt en ménage, qu'ils épousent des filles sans dot, par inclination et jugement désintéressé, nous les envions d'abord et puis tout de suite nous demandons :

— Sans doute la situation économique est là-bas très prospère, puisque, sans disposer d'un capital, par le seul effort de ses bras ou de son intelligence,

un jeune homme gagne si vite de quoi soutenir une maison ?

Les jeunes mariés norvégiens peuvent vivre à meilleur compte que nous. Ils ignorent les exigences de ce luxe dont notre bourgeoisie paye la possession de son bonheur. Ils ne songent point à amasser pour doter leurs enfants, ni même pour assurer l'oisiveté de leurs vieux jours. Le rentier est un fruit des climats tempérés. L'homme du Nord consent à travailler jusqu'au terme de sa vie et aussi bien il ne saurait comment employer son loisir. Mais en même temps qu'il accepte la nécessité du travail, le Normand prétend faire une part à la joie de vivre ; il est « grand bombancier » disait le vieux chroniqueur, et cela l'induira presque fatalement dans les dépenses inextricables. Tous ceux qui ont peint sans complaisance les mœurs norvégiennes ont insisté sur ces difficultés où aboutit l'insouciance des gens du Nord et qui empoisonnent leur vie. Rappelez-vous les pièces de Björnson et d'Ibsen que vous avez lues : il n'y est question que d'emprunts, de billets protestés, de créanciers et de dettes. Le romancier Suédois Auguste Strindberg a peint avec une grâce mélancolique, dans une de ses meilleures nouvelles, l'*Amour et le prix des grains*, ce drame du mariage d'amour imprudemment conclu et brutalement brisé par les dettes.

Ils avaient cru pourtant agir avec la plus grande prévoyance, ces deux jeunes gens qui entraient en ménage, riches de tendresse et d'espoir :

« Pour commencer, deux chambres seulement, car il fallait être sage. Mais du moment où l'on se contentait de deux chambres, on pouvait bien les rendre confortables. »

Et voilà tout de suite le tempérament scandinave qui prend le dessus, qui fait des rêves de luxe :

« La chambre à coucher était comme un petit temple. Les deux lits jumeaux ressemblaient à un équipage de Paphos. Et le soleil luisait sur la couverture bleue, et les draps étaient d'une blancheur éclatante, et les petits oreillers portaient leurs noms brodés par une tante célibataire. C'étaient de grandes lettres fleuronnées s'entrelaçant les unes dans les autres, et se baisant, çà et là, quand elles se rencontraient. La jeune dame avait sa petite alcôve à elle, avec un écran japonais. »

Le lendemain même du mariage les innocentes folies commencent. Pourquoi se priverait-il, ce mari amoureux, de gâter sa femme par ces petites gourmandises qui font si bon cortège à la joie?

« Un coq des bois rôti parut avec des airelles rouges et des concombres de Vesteras, en guise de salade. Madame est quelque peu étonnée ; mais c'est si amusant !

— Mon cher petit Loulou, avons-nous le moyen de nous payer toutes ces bonnes choses?

— Bah! une fois n'est pas la règle. Nous mangerons ensuite du hareng et des pommes de terre?

— Manges-tu vraiment du hareng et des pommes de terre?

— Parbleu! Et les artichauts?

— Non, mais es-tu fou, Ludvig? Des artichauts dans cette saison! Ils vont coûter bien cher.

— Coûter? Ne sont-ils pas bons? Eh bien, c'est le principal. Et du vin! Encore du vin! Ne trouves-tu pas que la vie est belle? Oh! elle est délicieuse, délicieuse. »

Cela dure des mois entiers; des bals, des visites, des dîners, des théâtres, des soupers; mais soudain le jeune mari s'inquiète. Il y a deux messieurs qui reviennent obstinément pour le voir, qui ne le rencontrent jamais et qui se fâchent. Sans doute « des professeurs d'Upsal ». Ce ne sont point des professeurs d'Upsal, mais des huissiers. Le jeune homme n'a pas payé, on va tout vendre. Au même moment, une petite fille lui naît. Que faire? Il faut aller trouver le beau-père, un vieux troupier, pas commode, qui reçoit mal son gendre. Le bonhomme consent à reprendre chez lui sa fille et son petit enfant, mais il met le mari à la porte.

— Maintenant, le mieux est que jusqu'à nouvel

ordre tu ne te procures pas un plus grand nombre d'enfants.

L'imprudent qui a osé vivre son rêve reste seul dans sa maison démeublée et vide. Il faut qu'il relève le foyer par de longs efforts, heureux si, dans des années on lui rend le bonheur qu'il a perdu.

« Enfin on lui permit d'aller visiter sa femme et sa fille une fois par semaine, mais toujours sous surveillance. La nuit du samedi au dimanche il la passa dans une chambrette, à côté de son beau-père. Le dimanche soir, il lui faut retourner régulièrement à la ville. Quand il prend congé de sa femme et de sa fille qui l'accompagnent jusqu'à la première barrière, et que, de la dernière colline, il agite son mouchoir, il se sent si misérable, si humilié. »

Auguste Strindberg a écrit cette histoire pour l'édification de la jeunesse scandinave qui croit que l'amour lève les difficultés d'argent. Je la répète après lui pour la consolation de notre jeunesse française, qui, entendant parler sans critique des libertés dont la tendresse jouit ailleurs, aurait le droit de se juger trop sacrifiée.

Ces contradictions triomphent sur un autre point capital : les tendances tout ensemble rationalistes et mystiques de la race. Voici un proverbe de marin qui précise bien ces nuances : « Celui qui ne sait

pas prier doit aller en mer, celui qui ne peut pas dormir doit aller à l'église. » Il semble, en effet, qu'elle ait été particulièrement écrite pour ce peuple condamné à une vie d'isolement, de brouillards et de ténèbres la phrase fameuse : « C'est la peur qui la première a créé les dieux. » Le Normand, que rien n'effraye, capitule devant le surnaturel. L'idée du divin n'est nullement liée pour lui à l'idéal de la bonté et de la justice. Ce n'est que l'incarnation des forces mauvaises. Le monde est livré aux jeux féroces des enfants de Loki, le Loup, le Serpent et Hel. « Le Père Universel jeta Hel dans le séjour brumeux, afin qu'elle distribuât tous les logis entre ceux qui lui seraient envoyés. Là, elle possède de grands manoirs. Sa salle se nomme Espace-des-Tempêtes; son écuelle, Faim ; son couteau, Inanition ; sa serve, Marche-Lente ; sa grille, Calamité ; son seuil, Fatigue-de-Souffrance ; sa couche Grabat-de-Maladie, et son rideau, Mal-Cuisant. » Il fallut beaucoup de temps pour que la raison triomphât de ces dieux que la peur avait forgés. « Crois-tu, dit Piétonneur dans la *Fascination de Gulfi*, qu'il soit Dieu, celui dont tu viens de parler? » Sublime répond : « En aucune façon je n'affirme qu'il soit Dieu. Il était méchant comme tous les individus de sa race. » Du moment que cet esprit critique est éveillé, ainsi que l'esprit d'ironie, le Scandinave traversera sans s'y fixer le

christianisme romain. Il accueillera passionnément la Réforme parce qu'elle met en liberté son goût du libre examen, et satisfait cet instinct d'ergotage qui, d'autre part, trouve sa pâture dans la discussion juridique. Mais le Norvégien est trop logique dans sa passion de l'absolu pour s'arrêter dans les bornes d'une formule religieuse sur le chemin du rationalisme. Voilà déjà longtemps qu'il a commencé de plaisanter son pasteur luthérien avec le sans-façon dont le réformé usait envers le moine. On remarque que le caractère du pasteur « est trop privé de grandeur ». On met dans sa bouche des dialogues qui rappellent les conversations de l'abbé Jeuffrain avec Bouvard et Pécuchet :

— J'ai rencontré, hier, au cercle, le Pasteur-Docteur Stein. Il m'a demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit que vous étiez amoureux.

— Tant mieux m'a-t-il répondu ; le mariage lui rangera les idées.

— Vous ne lui trouvez donc pas les idées rangées, très cher pasteur ?

— Certainement non ! C'est un jeune homme accompli, mais ses idées sur la religion sont scandaleuses.

— C'est vous qui le dites, mon cher pasteur. Lui, il prétend avoir plus de religion que vous.

— Hélas ! hélas ! c'est la grande plaie des temps

présents. Tout le monde veut être plus sage que les sages. Je vous le demande, docteur, où voulez-vous que nous allions avec de pareilles doctrines ?

— Il y en a qui disent que tout ce mal est uniquement causé par vous autres, réactionnaires, qui voulez empêcher l'humanité d'être libre.

— Je sais bien qu'ils le disent, ces forcenés; je sais aussi qu'ils nous entraîneront tous dans l'abîme de leur folie si Dieu ne nous en retire par des miracles.

« Les voilà donc, ces fiers disciples de Luther et de Calvin, les voilà réduits à demander des miracles, ni plus ni moins que s'ils étaient papistes ! Ces pieuses inutilités du saint Évangile devraient bien comprendre que leur tour est venu de déguerpir [1]. »

La doctrine n'est pas plus ménagée que les hommes qui la défendent. A cette minute où la destinée physiologique de la race préoccupe si fort les esprits norvégiens, le luthérianisme paye son mépris de la chair, les défiances qu'il a eues pour la beauté :

« Je respecte infiniment la religion, qui est la croyance en Dieu; je ne respecte nullement le luthérianisme, qui est la croyance en Luther. Je puise le droit de ma protestation (c'est une jeune fille qui écrit ces lignes) dans l'exemple même de cet excellent docteur,

1. L'*Enthousiasme*, lettre XI.

Luther, ayant pris le droit, dans sa seule conscience, de protester contre l'Église catholique, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de prendre, moi aussi, dans ma seule conscience, le droit de protester contre le protestantisme. Luther a certainement eu raison d'abolir les abus et les superstitions catholiques; mais il a eu certainement tort d'abolir la beauté du culte. Songez à nos temples nus, froids, laids, où rien ne parle à l'imagination, rien au cœur; comparez cette laideur aux descriptions que font nos chroniques des magnificences des anciennes églises, et vous comprendrez la pauvreté d'esprit de ce pauvre Luther. J'ai la conviction que Luther porte, de moitié avec le Danemark, la responsabilité de l'abaissement de notre bien aimée Norvège [1]. »

Ces paroles sont prononcées au nom de toute la jeunesse norvégienne, que l'abus du rationalisme conduit à chercher dans l'art une religion nouvelle. Sous l'influence des doctrines darwiniennes, à la lecture de Schopenhauer et de Nietzsche, un autre groupe place son idéal dans la science et cherche dans la réglementation du principe de la lutte pour la vie la forme des sociétés futures. Mais, quel que soit l'aspect particulier sous lequel la raison de ces hommes envisage la vérité, ils la scrutent avec une

1. L'*Enthousiasme*, lettre IV.

passion, une intolérance, une soif de martyr qui a tous les caractères d'un mouvement mystique. Jamais la Norvège n'a été plus profondément abandonnée à ses instincts mystiques qu'à cette minute de l'histoire où elle prétend s'affranchir de tout joug religieux, de toute contrainte morale pour écouter la seule voix de la science.

Ce n'est pas seulement l'amour, qui, malgré les facilités expérimentales qu'on lui donne, est marqué ici d'un caractère surprenant de religiosité, c'est la politique elle-même. Je me suis fait analyser par des auditeurs les impressions que leur avait causées ce discours que Björnson prononça en plein air, devant l'Université de Christiania. Ils en étaient encore vibrants et soulevés. A travers leurs récits enthousiastes, je voyais le grand orateur debout, avec son geste de domination, sa voix qui impose une âme à une foule. Et je sais bien pourquoi il m'est revenu le souvenir de ce tableau si connu de Tideman, *Haugianerne*, qui, à quelques pas de là, jaunit dans la retraite d'un musée et montre un jeune homme, debout sur un escabeau, prêchant devant des paysans fanatiques. Le guide m'apprit que ces gens-là étaient une secte de puritains redoutables. A leurs yeux clairs et flambants, je les avais pris pour des conspirateurs bien plutôt que pour des dévôts d'église.

Si des tendances élevées de l'âme on descend aux instincts de pure jouissance, on constate le même divorce entre la loi et les mœurs. En parlant de la race et des misères physiologiques, qui l'ont abâtardie, nous avons indiqué que l'alcoolisme est le plus redoutable facteur de destruction. Nous avons reconnu, en citant des statistiques inquiétantes, que le Norvégien avait, plus que tout autre homme de la terre, des excuses dans son ivrognerie. J'ai constaté par moi-même que le surmenage de la vie, les écarts de température, l'insuffisance de la nourriture, imposent ici de recourir à la bouteille d'alcool quand on veut faire quelque effort intellectuel ou physique. C'est une tentation redoutable. Si le touriste, qui passe et qui s'étonne d'avoir employé deux fois plus de temps que dans son pays à rédiger quelques pages de notes, peut sans inconvénient demander à l'alcool l'activité de circulation et, par suite, l'échauffement cérébral que le climat et la nourriture ne lui fournissent point, quelle énergie l'habitant, pour qui cette souffrance d'engourdissement cérébral sera un état quotidien, ne devra-t-il point déployer afin de garder la mesure dans le secours qu'il demande à la bouteille! Ce n'est pas seulement le bien-être physique et l'aisance de la pensée qu'il y puise, c'est l'expansion, une puissance de gaieté et de vie qui l'oblige à sortir de soi-même, qui fond la réserve où

les sentiments sont figés comme dans un bloc de glace. Pour le Norvégien, renoncer à l'eau-de-vie, c'est presque renoncer à la joie de vivre.

— Le cognac, me disait l'autre jour un brave négociant de Bergen, c'est, à la lettre, du soleil dans un flacon.

Il y a cependant des Norvégiens qui ont pris le parti de s'interdire complètement cette gaieté, cette chaleur artificielle. Le pays du monde où l'on boit le plus — je sais que les Norvégiens accusent les Danois de leur damer le pion — est aussi le pays du monde où les sociétés de « Totale Abstinence » ont le plus promptement prospéré. Songez que cet engagement radical interdit l'usage de la bière la plus légère et généralement de toute boisson fermentée. Cependant, depuis 1859, où trente personnes se sont réunies pour former, en Norvège, la première Société de Totale Abstinence, l'idée a conquis tant d'adhérents, qu'en 1870, dix-huit sociétés atteignent un nombre de deux mille membres. En 1883, le nombre des groupes est de trois cent vingt et celui des ennemis de l'alcool de trente-cinq mille personnes; en 1891, il n'y avait pas, en Norvège, moins de huit cent cinquante-trois sociétés formant une véritable armée de cent mille abstinents, dont quarante-trois mille femmes et quinze mille enfants.

Cela c'est l'excès mystique où l'esprit norvégien

court d'abord, comme un navire, qui, de bout en bout, change sa direction quand le capitaine vient à crier : « Barre toute! » L'instinct pratique de la race s'est manifesté, au contraire, dans l'institution du *Samlag* qui vise à modérer la consommation de l'alcool.

Cette réforme est une application aux mœurs norvégiennes du système dit de Gothembourg, parce qu'il a été inauguré dans cette ville suédoise en 1865. M. P.-E. Caravello, consul de France en Suède, définit comme suit cette innovation philanthropique [1]:

« Le système de Gothembourg ne veut pas supprimer complètement l'usage des boissons spiritueuses ; mais empêcher les excès les plus déplorables. Les points distinctifs du système sont :

» 1° Exclure le gain personnel et faire, du profit sur la vente, une affaire collective de sociétés ou de communes en employant les bénéfices à des buts d'utilité publique;

» 2° Empêcher les abus et les transgressions de la loi qui défend de vendre des alcools aux mineurs, ou à crédit;

1. *Recueil de notes sur les institutions publiques et particulières de bienfaisance à Gothembourg*, par P.-E. Caravello. — Chez Chaix, 1893.

» 3° Transformer les places de débit en *bouillons* bien aérés et bien éclairés. »

Suit la liste des œuvres philanthropiques qui ont été soutenues de ce chef (musées, écoles primaires, salles d'asile, colonies de vacances, repas aux enfants dans les écoles, orphelinats, écoles pratiques de ménage, sociétés d'amis des petits oiseaux, lutins de Noël, jardins publics et parcs, habitations ouvrières, jury de conciliation, pensions pour les ouvriers, etc.) et des alignements de chiffres qui font réfléchir.

Malgré la répugnance que les Norvégiens ont à emprunter quelque chose à leurs voisins, ils se sont avisés que le système de Gothembourg était jugé par ses résultats et ils l'ont acclimaté chez eux sous le nom de « Samlag ».

La situation était déplorable. Ce n'étaient point seulement les cabaretiers qui débitaient le poison à pleins verres, une tolérance permettait à quiconque tenait boutique de vendre en même temps de l'alcool à ses pratiques. Il y avait un fût d'eau-de-vie en perpétuelle vidange chez le bonnetier, chez le quincailler. Le paysan qui venait acquérir du drap ou un outil trouvait de l'alcool à acheter dans la même boutique. Il faisait joindre une bouteille à son emplette. Il buvait un peu sur place, concluait son marché le verre en main. D'autre part, les cabaretiers, qui payaient un impôt calculé d'avance

sur les bénéfices de la précédente année, craignaient toujours de se trouver en perte. Ils en profitaient pour pousser leur clientèle à la consommation.

On s'avisa que si les licences étaient retirées à une catégorie de personnes qui avaient des intérêts en opposition si manifeste avec la santé publique, les mœurs d'ivrognerie ne pourraient que s'améliorer. Les débitants, menacés, se défendirent de façon désespérée. Ils alléguaient que le privilège était un héritage paternel; qu'ils avaient acquis des propriétés, au moins conclu des baux; enfin qu'on devait leur donner le temps d'écouler leur stock de marchandises. Ils demandaient cinq ans. La démocrate Norvège allégua la raison d'État, elle accorda neuf mois à ceux qu'elle supprimait pour s'orienter vers une autre branche de commerce. Alors, dans chaque ville, de notables commerçants, des personnes honorables se réunirent en société, achetèrent les anciennes licences, garantirent à la commune et à l'État le payement de l'impôt, s'engagèrent à ne tirer qu'un bénéfice de cinq pour cent des fonds qu'ils engageaient dans cette affaire; tout le surplus des bénéfices (une fois les charges d'impôt acquittées) devait — comme dans le système de Gothembourg — être affecté à des œuvres philanthropiques. On décidait de favoriser particulièrement les institutions qui sont des remèdes à la maladie alcoolique, les

hôpitaux où l'on soigne les dégénérés de l'alcool, les écoles, les bibliothèques, les promenades publiques, les œuvres de logis ouvriers, les distractions saines.

Dans ces conditions, le propriétaire d'actions du Samlag, assuré dans tous les cas de tirer de son argent un honnête profit, n'a nul intérêt à voir s'accroître la consommation de l'alcool en Norvège. Le préposé à la direction des nouveaux débits, qui est un fonctionnaire salarié, ne profite plus de l'accroissement des affaires. L'intérêt de son repos lui conseille plus tôt de ne pas retenir les clients. Enfin, la liqueur vendue est bien moins frelatée qu'autrefois ; le cabaret a été sorti de la nuit où il se cachait et installé en pleine lumière, afin que le buveur ne puisse plus satisfaire sa passion à la dérobée et que la population tout entière surveille l'exacte observation des lois sur l'ivresse.

Ces mesures sont complétées, d'ailleurs, par des règlements de police. Depuis le samedi soir, cinq heures, jusqu'au lundi huit heures du matin, on ne peut obtenir dans toute la Norvège que l'on vous vende ou que l'on vous verse un verre d'eau-de-vie. L'exception n'existe que pour les voyageurs installés à l'hôtel qui veulent boire dans leurs chambres. Encore est-il qu'ils doivent demander la bouteille tout entière et qu'on ne leur servirait point un verre d'aquavit.

Je demande comment ces mesures de protection ont été accueillies par le peuple. On me répond :

Avec joie. Les buveurs ont dit : « Nous serons moins volés et nous boirons du meilleur. » Ils ont fait plus. Les petites communes ont imité l'exemple des grandes villes. En masse, elles ont décidé qu'elles n'accorderaient plus de licences aux cabaretiers et que la vente de l'alcool serait formellement interdite sur leur territoire.

J'ai vu moi-même ce système d'abstinence totale pratiqué par les charpentiers d'Œrkedalsœren qui, à deux doigts du cercle polaire, s'interdisent jusqu'à la bière et boivent seulement du café et du lait.

Quand on vous initie à cette belle réforme, on demeure stupéfait. On voudrait l'emporter dans ses bagages, l'imposer de force dans son propre pays. Songez donc ! En 1876, quand la vente des spiritueux n'était pas affermée par le Samlag, la consommation d'alcool, par tête d'habitant, était annuellement de six litres soixante dix-sept centilitres. En 1879, le monopole tombe aux mains de ces sociétés philanthropiques ; aussitôt la consommation descend à trois litres deux centilitres ; elle ne sera plus que de deux litres quatre-vingt-cinq centilitres en 1887.

J'étais tout à la joie que me donnaient ces chiffres quand le hasard mit dans mes mains un *Rapport sur le système de Gothembourg et la vente des*

spiritueux en Norvège, adressé à son gouvernement par le consul général d'Angleterre, résidant à Christiania[1]. Je vois tout de suite que cette brochure est un chef-d'œuvre d'ironie et de malice britanniques. Le bon Anglais, qu'est M. le consul général T. Michell, ne veut pas que le buveur d'aquavit s'arroge le droit de faire de la morale au buveur de gin. Il jongle merveilleusement avec les statistiques norvégiennes, il fait une brèche dans cette belle façade qui, si souvent ici, cache sous une couche toute fraîche de peinture la pourriture du bois. Ainsi, monsieur le consul général, ce que dans ma naïveté j'ai pris pour une réforme philanthropique, un courageux effort de cette race pour laquelle Ibsen a écrit la prophétie des *Revenants*, tout cela ne serait qu'un faux semblant ? l'accaparement par la classe dirigeante d'un monopole qui est une poule aux œufs d'or ? Ainsi, il faudrait expliquer, non par l'intervention paternelle des Samlag, mais par la disette et la gêne publique, cette diminution dans la consommation des alcools populaires, qui correspond mathématiquement à la mévente du tabac, dont la Norvège est passionnée et dont personne ne réglemente l'usage ?

Qui veut trop prouver ne prouve rien. Les membres du Samlag, mis en cause, m'ont répondu :

1. *Foreign office*, 1893, *Miscellaneous series* nº 279. *Reports on subjects of general and commercial interest.*

— On vous trompe quand on vous dit que la réforme est surtout une bonne affaire pour les propriétaires du monopole. En ce pays où le numéraire est infiniment rare, c'est un vrai sacrifice de tirer seulement de son argent un intérêt de cinq pour cent. La manie que tout le monde a chez nous d'habiter sa maison, la facilité avec laquelle on recourt au crédit pour la bâtir, permettent de trouver, tant qu'on veut, des placements hypothécaires auprès desquels l'intérêt du Samlag est une affaire de dupes. Le vrai vice du Samlag est ailleurs.

Je trouve un honnête homme qui aime la vérité plus que ces apparences de vertu auxquelles on tient si fort en Norvège. Il me découvre les vrais inconvénients du système :

— Le Samlag se trompe quand il dit qu'il ne pousse point le buveur à la consommation. Souvent le buveur du samedi soir et du dimanche, qui se serait contenté d'un seul verre de grog ou de toddy, si l'hôtelier lui avait fourni les ingrédients nécessaires à la préparation de sa boisson favorite, abusera de la bouteille qu'on lui a procurée et dont il ne peut jouir qu'en secret. Voici qui est pis. La nouvelle loi n'interdit que le débit en détail des alcools. En dehors du Samlag et de son monopole, le commerce est toujours libre de vendre des spiritueux en fût, à partir de quarante litres. La difficulté du transport en

bouteille sert d'excuse au fermier pour s'approvisionner par grandes quantités. Il a constamment chez lui un baril de spiritueux en vidange. Comment s'étonner qu'il abuse de cette facilité tentatrice? Quant aux ouvriers de campagne qui ne peuvent se procurer ce fût de quarante litres et qui n'osent s'associer avec des camarades pour en faire frauduleusement l'acquisition, s'ils ne figurent plus dans les statistiques des buveurs d'alcool, c'est qu'ils ont été demander à un autre toxique l'excitation dont ils avaient besoin. L'usage des éthers pharmaceutiques a remplacé, pour le campagnard, la sensation stimulante de l'eau-de-vie. On boit le nouveau poison sur du sucre, quatorze ou quinze gouttes dans une cuiller. Pour soixante-quinze centimes, le fermier achète, chez le pharmacien, une bouteille vite consommée. Et cette folie fait tache; elle envahira toute la Norvège, si, par malheur, dans un de ces excès d'absolutisme qui gâtent les plus heureuses réformes, le Shorthing venait à interdire tout à fait la vente de l'alcool dans notre pays.

Voilà la vérité sur l'ivrognerie norvégienne et sur son abstinence. Que dire de sa chasteté ?

Je l'ai peinte avec complaisance. Je ne puis dire combien j'envie les honnêtes libertés qu'elle donne et c'est cette loyauté des sexes, bien plus encore que l'ingéniosité du Samlag, que je voudrais faire apprécier

aux gens de chez nous. C'est une aventure assez commune de voir, en France, un homme et une femme se rencontrer dans la vie, quand des mariages où ils sont entrés sans inclination, les ont engagés l'un et l'autre dans des chemins qui se fuient. J'écarte ici toutes ces passades de désir où la galanterie et la coquetterie s'amusent; je vais à l'amour vrai, à celui qui aurait pu être fort comme la mort. A qui fera-t-on croire que ce sont les obstacles, les attraits du fruit défendu qui, à cette heure, poussent cet homme et cette femme l'un vers l'autre ? Le désir s'avive de toutes les contraintes : c'est une plante de pénombre; mais l'amour ne peut acquérir toute sa force qu'à la pleine lumière. Dix ans plus tôt, si les mœurs avaient permis à cet homme d'approcher celle qui était alors une jeune fille, il aurait été conquis, comme il l'est aujourd'hui, par ce charme qui sort d'elle, cette sûreté du cœur, plus conquérante que la beauté même des visages, cette promptitude de l'esprit, qui, sans pédanterie, fait son miel de toutes choses, tant de qualités de demi-teinte, d'harmonies discrètes qui sont ici-bas la perfection et qu'on aperçoit seulement de près. Devant les mœurs heureuses de la jeunesse norvégienne, j'ai souvent songé avec mélancolie à ce couple de Latins, je me suis demandé quelle vertu il faudrait aménager chez nous pour y transplanter avec succès

cette bouture de bonheur. Mais encore est-il qu'avant de tenter un pareil effort, avant de demander à notre nature passionnée une telle réforme de ses instincts, il faut être sûr de la pureté, de l'intégrité vigoureuse du rejet qu'on apporte. Si ce que la Norvège considère comme une vertu n'était vraiment chez elle qu'une conséquence fortuite du climat? Si cette vertu même n'existait qu'en apparence et tout à la surface des mœurs? On ferait dans de bonnes intentions une mauvaise besogne. Le général Tcheng-Ki-Tong, à qui je reprochais un jour l'attachement superstitieux de ses compatriotes pour des coutumes dont le mérite le plus apparent est l'antiquité, me répondit par cette parole de Confucius (dans sa pensée, elle résumait toute la sagesse chinoise) : « Nous savons ce que nous savons et nous ne savons pas ce que nous ne savons pas. »

Allons donc au fond des choses :

Rabelais dit, dans une formule dont j'adoucis la brutalité, que l'éveil constant du désir marque la plus grande différence entre l'homme et la bête, qui, elle, est saisonnière. Rabelais parle en observateur d'un pays civilisé, en citoyen d'une société où l'homme ne mourait plus d'inanition. Mais replacez l'être humain dans les conditions de la vie primitive, privez-le de boire et de manger, laissez-le à

la merci de sa chasse, couchez le sans abri sur la terre, il rentrera dans la loi commune.

Je copie ces notes, rédigées au jour le jour, sur mon carnet de voyage, pendant une traversée des dunes sahariennes, en pleine canicule.

17 juillet.

« Depuis bien des jours, nous n'avons pas mangé de pain ; toutes nos conserves sont gâtées. On vit de lait aigre et de café. L'eau des outres est tiède, empoisonnée par l'odeur de bouc. De dix heures du matin à cinq heures, pendant la sieste, nous jouissons dans la misérable petite bande d'ombre de roche d'une chaleur qui oscille entre quarante et cinquante-deux degrés.

« Là-bas, à quelque distance, des Chaâmba ont leurs tentes. On m'a dit que les femmes nous guettent à travers les accrocs de leur abri et qu'on pourrait facilement les apercevoir.

» Je n'ai nulle curiosité de ce côté-là. Les trois Grâces en personne m'appelleraient derrière le rocher que je ne me dérangerais pas pour savoir ce qu'elles désirent, et si elles venaient me trouver là où je suis, je croquerais à leur nez la pomme du jugement. »

Ceci est le vœu de la nature. Elle n'éveille dans

les bêtes le goût de propager l'espèce qu'aux saisons où tous les besoins normaux étant satisfaits, le goût de la reproduction, qui est un instinct de luxe, s'éveille à son tour chez l'animal bien portant; c'est aux dates de printemps et d'automne, quand les rigueurs de l'hiver et les ardeurs d'été sont passées, quand le pré verdoie, quand la nourriture est abondante. Le reste du temps, le génie de l'espèce demeure silencieux.

Point de doute que l'homme *primitif*, soumis aux hasards de la chasse et de la pâture, n'ait subi les mêmes fatalités. Mais, dans la vie civilisée, tous ses besoins de boire, de manger, de vêtement, d'abri, étant quotidiennement satisfaits, il ne connaît plus les périodes de souffrance et d'inanition, et comme il est perpétuellement dans le bel équilibre de santé où la nature a voulu qu'il se trouvât pour propager l'espèce, le perpétuel désir l'habite. Il en va du moins de la sorte dans les pays chauds où la nourriture abondante est à la portée de la main, dans les climats tempérés où le travail de l'homme a fait la vie douillette.

Mais si de ces facilités d'existence on passe à la Norvège, pauvre, glaciale, affamée, le tableau change. Le génie de l'espèce rentre dans les longues continences où il économise des forces. Quand il vient à se manifester, il ne faut pas être surpris de

son éclat brutal. C'est de l'effort accumulé qui se dépense d'un seul coup avec le caractère sauvage de tout ce qui est purement instinctif. Si l'on ajoute à cette ardeur naturelle la surexcitation momentanée de l'alcool, on a l'explication de ces contradictions déconcertantes : un pays où les jeunes filles peuvent coucher côte à côte avec des jeunes gens dans des parties de plaisir, sans que leur innocence soit exposée, est le pays où un industriel vous dit comme une chose naturelle :

— Nous interdisons rigoureusement aux femmes l'entrée de nos usines. Il faut faire la part de la brutalité du tempérament chez nos ouvriers.

C'est le pays où une statistique officielle constate que « sur cent couples, treize ont des enfants dans les trois premiers mois du mariage, douze dans les trois mois suivants, huit dans les deux autres, de telle sorte que trente-trois pour cent ont des enfants dans les huit premiers mois qui suivent le mariage [1] ». Si, d'autre part, on fait le compte des couples qui ont eu des enfants avant le mariage, on trouve que dans les campagnes, pour chaque centaine de couples de propriétaires et de personnes aisées, trente-quatre enfants sont nés, soit avant le mariage, soit dans les huit premiers mois, tandis que naguère

1. Broch, *État moral.*

encore, « pour les *husmœnd* et les ouvriers, il n'y en avait pas moins de cinquante pour cent, et dans quelques endroits même, de soixante-cinq pour cent[1]. »

Je sais bien que cette légèreté de mœurs trouve son excuse dans la naïveté des usages. Les domestiques des deux sexes font souvent chambre commune; les vachères couchent aux étables; en été, elles restent des mois de suite dans la solitude; les jeunes gens se réunissent le samedi soir pour faire pendant la nuit des parties amoureuses. Je ne cite donc pas ces statistiques pour en triompher, mais simplement pour remettre au point cette prétention que les Norvégiens affichent d'avoir dompté la nature. J'ai entendu qualifier de « chienneries », par un Norvégien qui connaît toutes les nuances du français, les épisodes qui égayent les fêtes de la Saint-Jean. On multiplie, pour les filles honnêtes, l'avis qu'il est dangereux, ce jour-là, de circuler dans les rues. La brute humaine est la même en tous lieux du monde; mais la brute scandinave traîne un si dur collier de misères, que, le jour où on la lâche, elle va plus loin dans l'excès.

L'institution si belle, si paternelle des Maisons de Marins est un aveu de l'énormité de ces débauches. J'en ai visité plusieurs au Havre, à Hon-

1. Broch, *État moral.*

fleur, à Anvers, à Copenhague. Bien que ces demeures soient ouvertes aux matelots de toutes les nations, je n'y ai jamais vu que des Anglais, des Suédois et des Norvégiens. Par ci par là, un Américain s'y risque; jamais un Français n'en franchit le seuil. Ce n'est pas que l'homme de mer de chez nous ait plus de goût que ses camarades pour la bouteille et pour la fille. Ce n'est pas non plus qu'il ait le cœur plus égoïste et qu'il veuille dépenser dans une « bordée » tout l'argent de sa paye. Nos capitaines marchands m'ont raconté cent fois comment les choses se passent. Le jour de la paye, c'est d'ordinaire la veille du débarquement, ou au contraire la veille du départ, le matelot fait deux tas de l'argent qu'il reçoit comme gages ou comme avances. Il garde l'un pour s'amuser, il envoie l'autre au pays. C'est ce qu'on appelle la « délègue ». Le capitaine du bâtiment se charge paternellement de conserver tous ces magots.

— Point d'hommes, m'ont dit des capitaines, qui, au moment de s'embarquer, ne délègue quelque chose à quelqu'un. Si l'on n'a ni femme, ni enfants, ni vieux, on délègue à une vieille tante, à un ami. On regarderait de travers le camarade qui garderait tout pour soi-même et prouverait par là qu'il n'a personne dans le cœur.

C'est qu'en pays latin l'instinct familial est très fort,

si puissant qu'il met un frein, au moins un tempérament à cette fringale de jouissance qui s'empare comme une fièvre du matelot débarqué. Le Scandinave ne trouve point cette mesure en soi-même. Il sait qu'il ne sera pas maître de boire et de faire la débauche jusqu'à un certain point. Il y passera tout entier ou bien il s'abstiendra tout à fait.

Je conseille aux Parisiens qui n'ont pas le temps de pousser jusqu'en Norvège et qui tout de même veulent jeter un regard sur le pays scandinave, de traverser la Seine par le bateau de Trouville, un beau dimanche d'été; ils iront chercher dans les quartiers marins du vieux Havre le chemin de Sailor's Home. Ils trouveront cette auberge de matelots porte à porte avec ces maisons louches où de jeunes Irlandaises chantent sur des tables, au milieu des buveurs, où des inscriptions, éclairées de nuit par des lanternes troubles, avertissent le matelot en bordée qu'ici des femmes lui parleront la langue de son pays. La bonne auberge est ouverte comme un refuge dans une forêt pour recevoir ceux que tant d'yeux épient, que tant de mains dépouillent. Dès le seuil on exhorte les matelots à ne point gaspiller dans le plaisir tout le produit de leurs gages. On leur offre de recevoir leur argent en dépôt, de l'expédier en Norvège aux adresses qu'ils donneront. On les avertit que le règlement de la maison interdit

tout usage de spiritueux, qu'il faudra rentrer à une certaine heure, que l'on ne recevra pas les gens ivres. Et ces hommes, qui viennent, souvent pendant des mois, de souffrir des privations de la mer, acceptent cette discipline quasi monacale. Ils se contenteront de café, de sirops. Ils passeront leur dimanche à lire des journaux du pays, à jouer aux dames, parfois à danser entre eux, entre hommes, gravement, avec leurs hautes bottes, tandis qu'un compagnon chantera ou raclera le violon du pays. Ils se connaissent incapables de mesure, et pour ne pas devenir les esclaves de leur vice, ils se mettent en tutelle, volontairement, comme ces morphinomanes qui viennent prier le médecin de les enfermer dans une maison de santé.

Souvent le Sailor's Home va au-devant de ses clients. On m'a beaucoup parlé à Anvers d'un pasteur norvégien qui pratiquait cette pieuse chasse au matelot avec un zèle, une ignorance du ridicule dont personne ne serait capable chez nous. D'abord il guettait l'équipage à la descente de la passerelle. Au passage il glissait dans l'oreille des hommes :

— Il y a ici de mauvaises maisons... de très mauvaises maisons (le pauvre homme donnait les adresses !), n'y allez pas. Songez à vos âmes ! Venez me trouver. Nous avons préparé une demeure pour vous recevoir.

Dans bien des cas le matelot profitait du premier renseignement et ne se montrait pas au Sailor's Home. L'ecclésiastique ne se décourageait pas. N'a-t-il pas été écrit que le bon pasteur doit laisser là tout le troupeau pour aller au secours de la brebis qui est tombée dans les épines ? Donc, la nuit venue, le saint homme se coiffait d'une casquette cirée et endossait des vêtements de matelot. Il n'imaginait point que ses lunettes, rondes comme des roues de carrosse, auraient suffi pour le désigner aux violences des patrons de bouges et de leurs acolytes. Il supportait tout, injures, coups et rebuffades. Il entrait dans les pires repaires, il s'asseyait côte à côte avec les matelots et les filles. Il feignait de boire avec eux; puis, quand la conversation était liée, il commençait son apostolat:

— Mon frère, me reconnaissez-vous..... C'est moi qui suis venu vous souhaiter la bienvenue, ce matin, au débarquement de votre navire... Je vous avais donné un bon conseil... vous ne m'avez pas écouté... N'importe, je ne me décourage pas... Je viens vous chercher jusqu'ici... Est-ce que vous n'allez pas me suivre ?

Souvent le matelot se répandait en invectives ; alors les garçons jetaient le trouble-fête à la porte. Souvent aussi le marin était touché de honte. Il se levait, il accompagnait le pasteur jusque chez lui. Là

l'excellent homme offrait le thé et, pour distraire son hôte, montrait la lanterne magique. Après qu'il s'était emparé de la curiosité, en faisant défiler sur l'écran les sites pittoresques du monde, soudain il glissait dans son appareil une image inattendue. C'était, artistement coloriée et démesurément grossie, quelqu'une de ces planches de clinique qui montrent la chair humaine ravagée par toutes les lèpres de la débauche. Le matelot demeurait muet; petit à petit au souvenir de ses orgies, la terreur lui entrait dans l'âme; il ne voulait plus voir; il demandait grâce. C'était la minute attendue. Le bon pasteur lui commandait de se mettre à genoux et il le faisait prier.

Arrêtons-nous un instant devant ce Norvégien qui baisse la tête et qui se frappe à grands coups la poitrine. Sans doute cette heure de contrition sera courte,—une accalmie entre deux tempêtes. Mais elle est admirablement sincère. C'est comme une vague de fond qui découvre le sol du détroit, elle met à nu les abîmes du cœur. Oh! comme il serait à souhaiter que les hommes de races différentes fussent un peu moins prompts à juger des voisins dont ils ignorent la vraie nature! Comme la paix du monde gagnerait à cette sage réserve! Bien des fois, dans le Nord, j'ai souffert de constater avec quelle ignorance, quelle injustice nous sommes jugés. Un homme comme Björnson, qui est venu habiter parmi nous et qui

est trop Norvégien pour ne pas connaître jusque dans les moelles tous les vertiges de son peuple, a bien osé dire (dans une conférence sur la chasteté qu'il a promenée de ville en ville), « que nos auteurs français ont enfin découvert le gouffre de nos vices et que le monde a été empesté de ce qu'ils en retiraient ». Quand l'aveuglement — je ne veux pas supposer la mauvaise foi, ni cette faiblesse, si fréquente chez les grands orateurs, de flatter les foules à la place qui provoque l'applaudissement, — quand l'aveuglement est si fort chez un meneur d'hommes, comment espérer la justice des individus quelconques qui trouvent dans le mépris du prochain un plaisir de vanité trop facile ? Comment faire comprendre à des fanfarons de vertu que nous sommes, nous autres, des fanfarons de vice ? Ayant vu vivre la Norvège de près, l'ayant profondément aimée, je voudrais plaider pour ma part, avec une conviction passionnée, contre le jugement qu'un Latin portera infailliblement devant les contradictions morales dont l'étude des mœurs scandinaves nous donne le spectacle, contre l'accusation d'hypocrisie.

— Eh quoi ! diront les gens de chez nous, vous voulez nous faire croire qu'il n'est pas un hypocrite, ce Norvégien, qui, dans le même temps où il vote librement pour que nul débit d'alcool ne soit ouvert dans sa commune, cache sous son lit un petit fût

d'aquavit et se grise avec ses volets fermés? Ce n'est pas une hypocrite cette vertueuse Norvège qui permet à ses garçons de fréquenter les filles sans aucun contrôle, alors que les statistiques de naissance affirment que la séduction est ici plus fréquente que peut être en aucun autre pays d'Europe? Quand nous autres, Latins, nous roulons au dévergondage, c'est du moins avec une franchise qui nous absout, parce qu'elle ne cherche point à commander le respect au reste des hommes. Il n'y a pas de pharisaïsme dans notre cas. L'homme qui se débauche fait ouvertement son choix entre la vertu et le vice, entre l'estime des honnêtes gens et le vertige de son plaisir.

C'est là que gît tout le procès. Le Latin est au fond persuadé qu'en cédant à ses instincts, il reste « dans la bonne loi naturelle ». Il est heureux dans son péché. Il y jouit, il n'y sent point ce divorce profond de l'âme et du corps qui terrifie le Scandinave, parce qu'il ravale l'humanité à la brute. Il reste équilibré, maître de soi dans la volupté comme dans le reste. Il a inventé, pour nommer son dérèglement, un mot qui n'a d'équivalent dans aucune langue. Cela s'appelle la « fête », c'est-à-dire une réjouissance où l'esprit a sa part comme le reste, d'où l'intelligence exclut la cruauté. Dans l'abandon à ce plaisir, aussi intellectuel que

sensuel, le Latin n'a point de remords : de là sa franchise.

Au contraire, l'homme du Nord, scrupuleux jusqu'à l'angoisse crucifiante, garde, au milieu même de sa débauche, le sentiment *qu'il vaudrait mieux faire autrement*. Il sait que l'alcoolisme est une tare de sa race ; il veut être avec ceux qui proposent un remède à cette misère. Il vote d'enthousiasme les mesures les plus absolues. Dans la pratique, il ne trouve pas en soi la force nécessaire pour soutenir quotidiennement ces beaux élans, cet amour pour la sobriété et pour la chasteté, pour la probité, pour l'honneur, pour tout ce qui lui conciliera l'estime des autres et de soi-même ; il succombe en secret, avec des remords qui empoisonnent toute sa joie, et qui sont un commencement d'absolution.

A qui dirait que je fais ici la théorie, non point du scrupule, mais de cette morale dont Port-Royal reprochait la pratique à ses adversaires, je répondrai par ces anecdotes qui jettent un rayon de lumière dans le fond de l'âme scandinave sans distinction de nationalité suédoise, danoise ou norvégienne.

A Stockholm, un des officiers les plus distingués de l'armée suédoise, qui a donné sa démission pour se mettre à la tête des Salutistes, m'a conté cette histoire.

Un jour, un homme et une femme étaient entrés

dans une réunion de cantiques pour faire du tapage et pour railler. Tout d'abord ils interrompent le sermon par des quolibets, mais soudain la femme est touchée au cœur par les paroles qu'elle entend. Elle fond en larmes. Une jeune fille salutiste vient s'asseoir à côté d'elle, la questionne affectueusement, lui demande son adresse. On la visite. Elle avoue qu'elle descend dans les rues et que l'homme qui l'accompagne vit d'elle. Lui est un fils de bonne famille, — son père était docteur, — mais il est paresseux. Un jour, il a volé, on l'a chassé de sa place; il est tombé dans cette ignominie. L'un et l'autre, ils ont honte d'eux-mêmes, ils demandent qu'on les relève. L'homme est placé dans une compagnie de chemin de fer, là même où il avait volé, afin que le souvenir de sa faute soit un élément de sa régénération ; la femme est installée dans un ouvroir. Une année passe. L'un comme l'autre, ces néophytes semblent sauvés ; comme ils s'aiment toujours, on les marie. Ils ont maintenant une maison, ils recommencent la vie. Un matin, l'officier salutiste voit l'homme se précipiter dans son cabinet. Il se jette sur une chaise, il sanglote.

— Je suis retombé... J'ai abandonné ma femme... J'ai rebu, j'ai revolé... Ma mère l'a su, elle s'est noyée... La police me cherche... Donnez-moi de l'argent pour que je me sauve en Amérique...

L'officier répondit :

— Il faut expier... Si vous voulez fuir, la porte est ouverte. Mais si vous voulez sauver votre âme, vous irez au-devant du châtiment. Voilà un téléphone. Avertissez la police que vous ne vous cachez plus et qu'elle peut venir vous chercher ici.

L'homme hésita une seconde, puis il dit :

— Je suis à bout.

Et lui-même il avertit le poste.

L'officier de qui je tiens ce récit a ajouté :

— Il a été condamné à deux ans de prison. Il a dit : « C'est juste. » Et dans tout cela sa pauvre femme est admirable. Elle répète : « Quand il aura fini sa peine, je le reprendrai. »

La première fois que je visitai Copenhague, B..., qui me montrait la ville et qui connaissait ma curiosité pour les gens d'en bas, arrêta brusquement le cocher qui nous menait :

— Tournez à droite, lui dit-il. Conduisez-nous dans le quartier des matelots.

Mais, au lieu d'obéir, l'homme se détourna sur son siège et il dit à B... d'un ton de reproche :

— Vraiment, vous n'allez pas faire passer monsieur, qui est étranger, par cette mauvaise rue !

Je me souviens que je rapportai ce trait de mœurs dans une chronique du *Figaro*. Ce fut à Copenhague une occasion de polémiques. Des jour-

naux dissertèrent philosophiquement sur l'étonnement de ce Français qui avait reçu d'un cocher danois une leçon de décence. A la fin de l'année, un vaudevilliste très spirituel fit, dans une revue, des couplets sur mon aventure. J'y suis nommé par mon nom. La chanson est devenue si populaire que, deux ans plus tard, George Brandès l'entendit chanter par une petite fille. Elle avait appris cette ritournelle à l'école.

A Copenhague, j'ai eu une autre surprise, — toujours dans le quartier des matelots. On m'avait conseillé de m'y rendre, après souper, pour voir fonctionner de mes yeux la « mission de minuit ». C'est une association qui s'est formée entre gens du monde « afin de protéger le peuple contre ses vices ». Elle a pour président un homme qui porte un nom célèbre en Danemark et en Europe, le comte de M... Toutes les nuits, à tour de rôle, ces messieurs vont monter une garde nocturne dans les pires carrefours de la ville. Comme les patrons des établissements suspects payent redevance pour exercer leur commerce, les missionnaires de minuit ne doivent pas arrêter par le bras les clients qui se présentent aux portes des maisons de plaisir. Du moins peuvent-ils opposer leur corps à la volonté du visiteur, lui barrer le chemin. Tout cela ne va pas sans bagarre.

Peu de jours avant ma visite, le comte de M... avait surpris dans la rue un ouvrier qui suivait une jeune femme. Au détour d'une rue, il la saisit par la taille et l'embrassse dans le cou. Le missionnaire accourt à la rescousse. Il harangue l'ouvrier.

— Mes amis... ne continuez pas... ce que vous faites là est très mal... vous perdez vos âmes...

L'ouvrier, d'abord ahuri, proteste. Des injures on passe aux coups. Le comte de M... riposte. L'homme de police emmène tout le monde à son commissariat. Là, on s'explique : l'ouvrier et la jeune femme étaient mariés depuis quinze jours. La mission de minuit fut condamnée à cinq couronnes d'amende.

Elle n'a pas toujours la main si malheureuse. A force de monter la garde devant les auberges du péché, elle a fait faire faillite à plusieurs établissements louches. Ne croyez point qu'elle les ait fermés. Elle a pris l'immeuble à bail, elle s'est installée dedans. Afin de mieux confondre les anciens clients que l'habitude ramène, elle a conservé à la maison son aspect connu ; tous les soirs, elle allume sa lanterne trouble, elle ferme à demi ses volets sous lesquels filtre un rais de lumière. Le paysan en visite à la ville, le matelot débarqué du matin, se présentent à la porte hospitalière. Ils la poussent, ils trouvent le comte de M... et ses associés assis

autour d'une table couverte de brochures; sur toutes les murailles, des versets de l'Écriture, des transparents lumineux représentant le Nazaréen crucifié, et M. de M... dit à son visiteur abasourdi :

— Mon frère, réjouissez-vous. Vous veniez chercher le péché, vous trouvez Christ.

Tandis que l'on m'exposait le système et que j'écoutais ces explications avec la politesse secrètement ironique d'un Latin qui juge d'un peuple par son peuple et qui songe tout bas à la façon dont un ouvrier français accueillerait cette pieuse supercherie, quelqu'un frappa à la porte. On lui ouvrit. C'était un maçon d'aspect misérable. Il dit avec un ton de mélancolie qui me résonne encore dans l'oreille :

— Je viens vous trouver, car une bonne parole, cela fait quelquefois du bien quand on a le cœur vide.

Voilà la note que vous recueillez du haut en bas du monde scandinave. On m'a dit, en Norvège, que toutes les surprises qui, de temps à autre, montrent le vrai fond de la nature, derrière la décence officielle des mœurs, sont le fait de personnes mystiques qui passent brusquement des paroles édifiantes au plus fâcheux cynisme. Dans cet ordre d'idées, on n'est point encore remis du scandale que causa dernièrement le pasteur L. O... L'opinion publique le

tenait pour un saint homme ; il avait ce don d'éloquence qui, là-bas, galvanise les enthousiasmes. « On aurait voulu, me dit une de ses ouailles, se laisser porter sur ses bras jusqu'au ciel. » Un jour, ce malheureux monte en chaire et, au lieu de prêcher, à la stupeur de toute la Norvège, il se confesse :

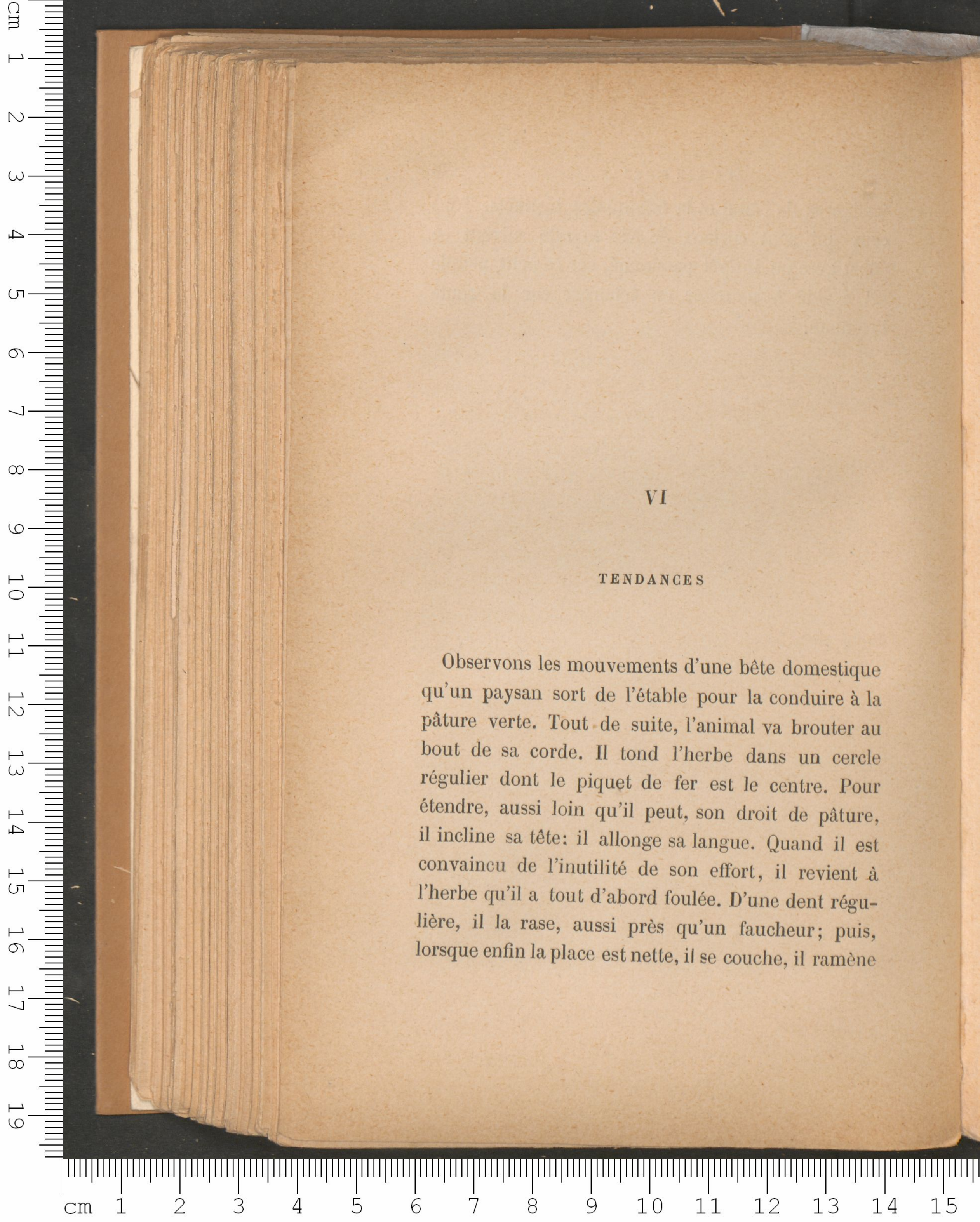
— Je ne peux pas vivre un jour de plus sous l'oppression de mes péchés...

Il dit tout, tant de jeunes femmes, tant de jeunes filles détournées de leurs devoirs ; pis encore, l'argent des bonnes œuvres, les sommes énormes qu'il a reçues, gaspillées dans le plaisir, volées à l'église et aux pauvres gens. L'auditoire s'épouvante ; on se voile la face, on se détourne avec horreur. Lui s'enivre dc cette réprobation et de ces haines ; il continue à se frapper le cœur comme un homme qui se poignarde.

Ce sont ces excès de vertus et de vices qu'il faut toujours avoir sous les yeux quand on veut parler de la Norvège avec justice.

Il semble que l'humanité soit vraiment parvenue à la fin d'un cycle et qu'au seuil de temps nouveaux, elle hésite sur la route où elle s'engagera. La Norvège, si mystique, si brutale, si scrupuleuse, souffre, plus cruellement que tout autre peuple, des contradictions de sa nature, du divorce entre les hautes

tendances de l'âme et la fatalité des instincts. Tous ceux qui sont curieux de vie morale suivent ce débat avec un intérêt passionné, car ce petit peuple est décidé à marcher en éclaireur sur la route inconnue.



VI

TENDANCES

Observons les mouvements d'une bête domestique qu'un paysan sort de l'étable pour la conduire à la pâture verte. Tout de suite, l'animal va brouter au bout de sa corde. Il tond l'herbe dans un cercle régulier dont le piquet de fer est le centre. Pour étendre, aussi loin qu'il peut, son droit de pâture, il incline sa tête: il allonge sa langue. Quand il est convaincu de l'inutilité de son effort, il revient à l'herbe qu'il a tout d'abord foulée. D'une dent régulière, il la rase, aussi près qu'un faucheur; puis, lorsque enfin la place est nette, il se couche, il ramène

dans son palais pour une mastication lente, pour une digestion plus profitable, cette nourriture qu'il avait avalée avec une voracité où l'on flairait de l'inquiétude. L'herbe, cette fois, donnera tous ses sucs; l'âme végétale va monter d'un degré dans l'échelle de la vie.

L'esprit humain n'a pas procédé autrement que cette bête à l'attache. Impatient des liens de matière qui l'empêchaient de prendre son essor, il a tout de suite couru au bout de sa liberté; tout de suite, il a atteint les limites du cercle où l'entrave du corps le tient prisonnier. Après cela, il a vécu de vérités foulées; à cette heure, nous ne faisons que ruminer, dans de savantes et minutieuses analyses, les problèmes où la voracité des curiosités primitives a laissé l'empreinte de sa dent.

Avant les sages de la Grèce et leurs enquêtes cosmogoniques, les Hébreux (pour ne parler que des aïeux de pensée dont chacun connaît l'histoire), avaient noté, dans leurs livres sacrés, le combat du bien contre le mal, des bons anges contre les démons. Déjà, ils avaient symbolisé la lutte éternelle des deux principes de nuit et de lumière, qui, commencée sur le champ de bataille de l'Univers, se continue, en épisodes, dans l'âme de tout individu conscient. Déjà ils avaient senti que ces escarmouches éparses ont pour l'humanité un intérêt plus profond que l'aven-

ture totale du Monde. Si supérieurs dans la spéculation, si fragiles dans la conduite, les Hébreux avaient figuré leur tendance spirituelle dans l'image de ce coup de lance que l'archange Michel enfonce au flanc du révolté.

Platon, plus esthétique, plus indulgent envers la chair, qui a pour soi la beauté visible, ne demande pas un si grand effort à l'esprit. « Il suffit, dit-il à son philosophe, que tu fasses vivre dans une paix harmonieuse ces deux puissances qui te mènent. Figures-toi que tu es monté sur un char, où sont attelés deux coursiers disparates. L'un, ailé et blanc, qui veut t'emporter dans les espaces; l'autre, noir et cramponné à la terre, qui, si tu ne le domptes pas, te traînera aux abîmes. Oblige ces deux bêtes ennemies à supporter le même joug; combats la fougue de l'un par la fougue de l'autre; mets dans ta main leurs deux résistances. »

La solution de Platon est raisonnable, équilibrée, esthétique comme toute la pensée de cette Grèce, qui rêva la parfaite harmonie du moral et du physique pour ce « héros » qu'elle voulait produire. Il restait à proposer une troisième solution au problème du dualisme : le triomphe de Satan sur Michel, du coursier noir sur le coursier blanc; il restait à démontrer la nécessité de cette victoire. La philosophie moderne, interprétant dans un sens pessimiste des lois de vie

nouvellement formulées par la science, a donné toute ses préférences à cette dernière hypothèse. Après les philosophes, la doctrine du désespoir a conquis les artistes, les politiciens. Toutes les questions s'effacent devant cette hésitation primordiale. A cette heure, l'humanité civilisée se demande si elle va conserver son idéal de bonté ou s'orienter définitivement du côté de la violence.

Nous avons vu quelles fatalités de climat et de race disposaient le peuple norvégien à accueillir plus facilement que les races méridionales ces doctrines mélancoliques. Le proverbe : « le chagrin est comme la mer, il n'a point de bornes », est ici presque aussi ancien que le symbole de ce serpent à la gueule ouverte, image d'un dieu méchant, qui dévore le monde. La contemplation de ces nécessités sombres pesait sur des hommes comme Sigurd jusqu'à déséquilibrer leur raison. A mesure que la vie intérieure a grandi aux dépens de l'autre, ces angoisses ont augmenté. Elles aboutissent aujourd'hui à ces nombreux suicides qui sont une des maladies mentales de la race. Un Scandinave se tue presque aussi facilement qu'il part en voyage. Il quitte son pays pour émigrer de la nuit vers le soleil ; il sort de ce monde, pour voir si vraiment une lumière brille derrière la porte d'ombre.

Ici, comme ailleurs, le christianisme a pour un

temps détourné les esprits de la contemplation du mal universel. Il apportait dans le monde une idée qui manque au splendide égoïsme platonicien : la notion définie du « prochain ». En effet, pour que ce « héros » rêvé par la Grèce comme le produit idéal de sa civilisation, pût s'adonner à la parfaite culture de son corps et de son âme, il fallait lui épargner toutes les besognes serviles. Il y en a de matérielles et de morales. Il y en a qui déforment le dos de l'ouvrier, dans un mouvement quotidien et douloureux; il y en a qui ont prise sur les qualités les plus précieuses de l'âme : l'indépendance, la générosité. Besognes utiles tout de même, nécessaires à l'État, et qui paient, par l'humble souffrance d'une foule, la belle santé intellectuelle du héros.

Bien que nous ayons peu de renseignements sur la façon dont les Vikings traitaient les prisonniers, hommes, femmes, enfants qu'ils ramenaient dans leur pays, à juger sur les effrayantes cruautés par lesquelles ils terrorisèrent l'Europe, le sort de ces conquis fut plus affreux que celui d'un esclave grec dans la cité d'Athènes. A défaut de pitié, la raison cultivée n'intervenait pas ici pour interdire au barbare les excès de la force. Jusqu'au jour où le christianisme eut non seulement conquis les esprits, mais réformé les mœurs, le Scandinave demeura toujours prêt « à faire pleurer le sang » aux vaincus.

Aux excès de l'orgueil grec, aux férocités de la robustesse barbare, le christianisme apportait cette règle qui allait mettre une limite à tous les excès d'égoïsme : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même » ; et, dans ces « autres », il enveloppait, les esclaves, les vaincus, les femmes, les enfants, les faibles, tous les humbles, tous ceux « qui portent le poids du jour ». Il ne créait pas dans l'être humain une vertu nouvelle ; mais il éveillait un instinct dormant, qui ne s'était manifesté qu'occasionnellement, par hasard : l'instinct de solidarité dans la souffrance. C'était un sentiment merveilleusement social, car il donnait pour fondement aux mœurs nouvelles l'égoïsme bien entendu, une habitude de l'âme qui est un raisonnement et une secrète volupté. Partout, l'idée du prochain faisait faire un immense progrès à la vie sociale. Elle la créait dans le Nord. Elle rassurait ces millions d'âmes serviles, que la vie païenne avait broyées ; elle les tirait de cette angoisse quotidienne où nulle vertu ne peut s'épanouir; elle les intéressait à la conservation de l'édifice social, dont jusque-là elles n'avaient jamais rêvé que la destruction. Pour ceux qui étaient la tête de la nation, elles les arrachait à l'isolement de l'égoïsme afin de les faire vivre d'une existence plus largement humaine. Elle montrait la sécurité non plus dans les lois féroces, dans

les supplices, mais dans des mesures de douceur, dans la volonté de travailler à l'allégement de la souffrance de tous. C'est parce que le christianisme était merveilleusement social, qu'il a conquis le monde; c'est dans sa vertu sociale qu'il se retranche aujourd'hui, comme dans une acropole, pour repousser le suprême assaut.

Malheureusement, le christianisme, si intelligent des nécessités sociales, n'a pas tenu, au point de vue moral, les espérances qu'il avait fait concevoir. Sa doctrine enfermait sans doute des éléments caducs; surtout les castes sacerdotales qui se réservèrent le droit de commenter cette doctrine, se sont particulièrement attachées, ainsi qu'il fallait s'y attendre, à ce qu'il y avait dans la nouvelle formule religieuse de plus fragile, de plus accidentel et humain.

Le citoyen de la société nouvelle qui, par le respect du prochain et de ses droits, contribue à faire régner la paix sur la terre, ne s'élève pas au-dessus de l'utilité bien entendue. Il n'y a rien de moral dans son action; il ne fait qu'acquiescer, par un raisonnement probe, à un pacte dont il a reconnu les avantages. Où commence l'effort moral? Le christianisme répond: A l'amour de Dieu. « Jésus, dit l'Évangéliste, entra dans un bourg, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, se tenant aux pieds de

Jésus, écoutait sa parole. Mais Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait, et, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : « Seigneur, ne considérez-vous » point que ma sœur me laisse servir toute seule ? » Dites-lui donc qu'elle m'aide. » Et le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et » vous vous embarrassez du soin de beaucoup de » choses, cependant une seule est nécessaire. Marie » a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point » ôtée. »

C'était sur le balcon d'une petite maison de bois, au fond d'un fiord, tout noir de sapins, au pied d'une montagne couronnée de neiges éternelles, qu'une de ces femmes norvégiennes dont Ibsen a peint l'état d'âme dans *les Revenants*, une madame Alving, me relut ce passage de l'Écriture.

— Vous le voyez, dit-elle, la supériorité de la vie contemplative sur la vie d'action, de l'amour oisif de Dieu sur les tracas que le chrétien peut se donner pour améliorer par son effort la condition matérielle du prochain, est ici clairement affirmée. Comment ne pas penser que le Christ, qui a prononcé tant de paroles éternelles, fut, ce jour-là, l'homme d'un seul temps et d'un seul pays ? Il songea à son peuple oriental de Jérusalem, facilement rassasié, rafraîchi, protégé contre les rigueurs du climat par la clémence du ciel. Il nous a oubliés, nous autres

qui devions venir à lui des autres bouts de la terre. Voyez ces neiges, là-haut. Dans quelques mois elles vont redescendre, elles noieront ces sapins, le fiord gèlera. Que deviendraient à ce moment-là mon mari, mes fils, nos domestiques, si je suivais ce conseil de langueur orientale ; si, au lieu de veiller aux soins absorbants de ma maison, je m'oubliais à écouter la parole ; si, quand les miens rentrent transis de la scierie, je leur répondais : « Des vêtements chauds ne vous sont point préparés, le feu est éteint, le repas n'est point prêt... Je ne puis m'inquiéter de beaucoup de choses... une seule est nécessaire. »

Il se peut que, pendant la barbarie du moyen âge, la contemplation ait été nécessaire pour faire contrepoids à la sensualité énorme. Celui qui, dans la paix d'un cloître, écrivait le livre de l'*Imitation*, bâtissait le radeau sur lequel l'humanité entendait placer son plus précieux bagage, les bijoux spirituels qu'elle voulait sauver de la tourmente. Le développement mystique du christianisme à cette époque eut son explication et son excuse dans la barbarie des temps. Par malheur, les hommes qui s'étaient constitués gardiens de l'idée chrétienne ne devaient jamais se défaire des habitudes qu'ils avaient prises dans cette longue séparation du monde. Sortis du cloître, ils devaient glisser à transporter dans la vie pratique eur idéal monastique.

L'erreur capitale, pour le moine et pour le prêtre, ce n'est point le péché contre la morale, c'est le péché contre le dogme. La vie religieuse imposait de longs noviciats qui permettaient d'éprouver les âmes et la sincérité des vocations. Plus tard, l'exacte discipline de la vie claustrale diminuait la fréquence du péché par la rareté des occasions. A supposer que l'on glissât à l'intempérance, ce n'était que l'homme qui se souillait dans ces excès. Mais c'était le prêtre qui était en cause dans les questions de doctrine. L'épopée de la débauche monacale est un argument au service des fanatiques qui triomphent sans philosophie des fatalités de la chair. Ceux qui, dans un esprit moins prévenu, ont étudié l'histoire de la vie claustrale, savent que le péché qui la révolutionna, qui mit tout à feu et à sang, ne fut ni la luxure ni la gourmandise, mais le péché d'orgueil, qui aboutit à l'hérésie. La défense du dogme, de son intégrité, de son orthodoxie domine hautement chez le moine les préoccupations morales. Et c'est sur les communautés qu'il faut avoir les yeux quand on parle de l'évolution historique de la pensée chrétienne ; le prêtre séculier qui disait la messe, administrait les sacrements, soulageait les malades, pouvait bien édifier son diocèse par sa sainteté ; son influence ne s'étendait pas plus loin que sa bénédiction.

Cette erreur fondamentale des défenseurs du chris-

tianisme (le pasteur luthérien, dans son église scandinave, a toujours été bien plus préoccupé de défendre ses ouailles contre l'erreur calviniste ou roumaine que d'adapter la morale aux mœurs d'une société nouvelle), cette erreur fondamentale des défenseurs du christianisme n'était qu'à demi fâcheuse quand elle opposait la digue du dogme au torrent de la brutalité. Elle s'est révélée déplorable lorsque la citadelle du christianisme a été battue en brèche, non plus par les passions furieuses, mais par les méthodes de la science moderne. Devant ces ennemis nouveaux, dont les armes avaient une puissance de perforation inconnue, l'Église chrétienne n'a rien changé à sa tactique, rien modifié dans ses procédés de polémique. Elle a refusé de venir engager le combat dans la plaine ouverte où on lui proposait la bataille. Elle a déclaré qu'elle restait dans sa bastide et qu'elle y attendait avec confiance le dernier assaut. Elle se souvenait du temps où il lui suffisait de produire sur le rempart d'une ville un évêque avec des paroles d'interdit dans la bouche pour qu'un barbare victorieux reculât avec son armée. Elle se rappelait que les empereurs et les rois, dont nulle puissance humaine ne pouvait arrêter l'effort ambitieux, étaient rentrés dans les frontières de leurs États par la crainte de l'excommunication. Elle ne pouvait admettre que le dogme dont elle vivait,

auquel elle avait tout sacrifié, eût perdu sa vertu sur les âmes. Elle avait la foi qu'il ferait pour elle les miracles nécessaires, comme au temps où une fanfare de trompettes faisait crouler l'enceinte d'une ville forte, où le soleil s'arrêtait pour éclairer plus lontemps la victoire du peuple de Dieu.

Dans cette certitude, au lieu de fournir des arguments moraux à ceux qui la suppliaient de les aider à sauver de l'universel naufrage l'idée du bien, l'idée de la justice, l'idée du sacrifice méritoire, elle a répondu aux attaques du rationalisme, du pessimisme, du nihilisme final où nous aboutissons, par l'affirmation intransigeante du dogme. Elle s'est imaginé qu'elle avait affaire à une hérésie quand c'était, devant elle, les fondements mêmes de la conscience morale qui s'écroulaient. Il s'agit bien de savoir à cette heure si l'orthodoxie habite le camp des romains ou celui des réformés; si tel évangile est inspiré ou apocryphe, si un clergé a le droit d'afficher des préférences politiques. Ce qui est en question, ce n'est même plus l'idée morale, le bien et le mal, c'est le principe de toute société, le contrat d'utilité bien entendue qui empêche l'humanité de retomber dans la vie sauvage.

C'est le critique danois George Brandès qui a fait entrer le monde scandinave dans le mouvement de la pensée moderne. Quand il commença d'enseigner

par la parole et par le livre les principes de la philosophie nouvelle, Ibsen et Björnson s'attardaient dans le romantisme et dans la paraphrase des Sagas. Le désarroi qui avait suivi la défaite du Danemark avait amené une réaction piétiste. Toutes les issues étaient fermées à la pensée libre.

Les persécutions dont Brandès fut l'objet à cette époque tournèrent au triomphe de sa cause. Nous commençons seulement de connaître, en France, le rôle que cet écrivain philosophe a joué dans l'évolution de la pensée scandinave ; du moins ne devons-nous pas ignorer qu'après la guerre de 1870, ce grand avocat de toutes les libertés intellectuelles prit, dans son pays, contre l'opinion publique, la défense de la France, qui s'écroulait. Il fouailla jusqu'au sang cette hypocrisie luthérienne qui s'obstinait à voir dans l'abaissement momentané de la France un châtiment des vices latins. Il accepta tous les déboires, les plus scandaleuses injustices, l'exil, plutôt que de renoncer sur un seul point à la liberté de sa pensée.

Cette noblesse d'âme eut la récompense qu'elle méritait. Ce petit peuple danois qui, au lendemain de sa défaite, avait décidé d'expulser de sa langue tous les mots d'origine germanique, ne put supporter l'idée que Brandès, retiré en Allemagne, « ne penserait plus dans la langue de son pays ». Quels que

soient ses sentiments de loyalisme pour une famille royale qui lui a fait, en Europe, une place glorieuse, il se sépara nettement de ses souverains dans cette occasion morale. Des commerçants, des négociants, des marchands de poisson ouvrirent une souscription nationale pour que Brandès, à qui le droit d'enseigner avait été refusé par l'Université, revînt s'installer à Copenhague, et pour qu'il continuât d'écrire en danois son histoire littéraire des *Grands Courants européens* [1].

Quand un homme exerce une pareille fascination sur ses compatriotes, c'est sans doute que l'on admire en lui des dons exceptionnels de pensée et de style, mais c'est aussi qu'il apporte une vérité attendue. Le monde scandinave devait trouver dans la doctrine de l'évolution, dans la théorie de l'influence des milieux, une explication à toutes les inquiétudes qui le travaillent. Plus que tout le reste, le déterminisme, conséquence de ces croyances scientifiques, calmait comme un baume cette plaie cuisante du scrupule qui ronge les âmes du Nord comme le scrofule s'attache à la chair.

Le Norvégien reconnaît en soi-même la vérité des

1. Au sujet de l'influence exercée par Brandès sur l'art et sur la pensée du Nord, voir la *Littérature scandinave*, de L. Bernardini. (Plon 1894) le livre de Jœger sur Ibsen.

lois de la sélection et il ne permet pas que les autres prétendent s'en affranchir.

Vingt fois on m'a dit dans le Nord :

— Admettons que nous soyons particulièrement déshérités, que nous payions cher l'audace de nous être installés sur ce sol de rochers et de glaces malgré Dieu. Le spectacle que nous donne, du haut de nos montagnes, le reste de l'Europe, les nouvelles du continent qui nous arrivent dans notre solitude d'hiver, ne sont pas faits pour modifier notre foi dans le dogme moderne de la lutte des espèces. Ici, nous combattons les fatalités naturelles; mais, vous autres, vous vous détruisez entre vous. L'espèce germanique marche contre l'espèce latine; le vainqueur n'est pas celui qui a le droit, mais celui qui a la force. En dedans des frontières, les classes sociales se déchirent. L'incendie de la Commune continue de couver sous vos institutions républicaines. Qu'il ait le vent pour lui, il se rallumera, il consumera tout. Vraiment, vous nous faites sourire quand vous dites que l'humanité moderne adore un autre Dieu que la force violente. C'est le seul culte qui met tout le monde d'accord, démocrates, rois, socialistes et empereurs. L'Europe est divisée en deux camps et les nations couchent sur leurs lignes de bataille. A l'intérieur des États, les querelles de races et d'argent troublent la paix, menacent des

unités que d'immenses massacres ont déjà payées. La politique est réduite à des expédients d'occasion ; leur opportunité varie d'année en année, d'heure en heure. Quand elle sera acculée aux difficultés inextricables, elle se tirera d'affaire par la conflagration générale. Cette tuerie retardera la bataille sociale, elle ne la supprimera pas. On le sait. Entre deux sangs, on aime mieux verser celui de l'étranger. On voudrait laisser aux générations à venir la répugnante besogne de la guerre civile : n'est-ce pas le théoricien de votre socialisme, M. Benoît Malon, qui dit dans son livre, le *Nouveau Parti* :

« On n'arrivera jamais à convaincre la bourgeoisie qu'elle doit se prêter à la socialisation des capitaux. C'est la force qui décidera de cette question en dernière analyse; la force, l'accoucheuse des sociétés modernes, dit Marx. »

Cette force, invoquée par les hommes du *Nouveau Parti* comme une déesse favorable, n'a pas attendu le XIXe siècle pour aspirer au gouvernement du monde. Je relisais naguère le *Prince*, de Machiavel, et je m'arrêtais sur ce septième chapitre qui a pour titre: *Di quelli che per scelleratezze sono pervenuti al principato*. La théorie de l'opportunité occasionnelle de l'égorgement pour l'usurpation du pouvoir y est exposée avec un sang-froid qui est pour plaire

aux *struggleforlifeurs* [1]. Mais il reste que Machiavel écrivait pour Laurent le Magnifique et quelques dilettantes de son entourage. Sous sa froideur cynique perce un mépris évident de la foule, chair à plaisir pour les princes. Les prêtres d'Égypte estimaient que certaines vérités religieuses ne doivent point sortir de la caste sacerdotale. Pareillement, Machiavel jugeait *in petto* que les axiomes de sa politique n'étaient point de ceux que l'on doit divulguer aux foules. Il les eût moins choyés s'ils fussent tombés dans l'intelligence publique. Au contraire, le danger de la doctrine du *struggle*, c'est qu'on l'a mise à la portée des foules. Elle ne représente plus seulement l'emploi de la violence comme un instrument nécessaire des progrès, elle affirme que c'est un droit, un acte moral, si l'on peut user de ces mots pour caractériser les entreprises d'hommes qui nient l'existence de la moralité et du droit. Le darwinisme politique formule, comme une vérité de raison, un procédé d'action que l'on dissimulait jadis sous des idées de patriotisme, sous des nécessités publiques. Il est plus pernicieux que l'hypocrisie et que le cynisme, en ce qu'il ne laisse d'espoir ni à la faiblesse, ni à l'amour.

1. Le mot est de M. Alphonse Daudet qui l'écrivit pour la première fois dans son drame, la *Lutte pour la Vie*.

Tel quel, ce principe de la concurrence vitale semble si solidement assis sur les ruines des morales et des sociologies que sa légitimité n'est plus en discussion. On se préoccupe seulement de la forme qu'il donnera aux futurs groupements d'hommes.

Nous verrons tout à l'heure que si la Norvège a été jusqu'ici indemne de l'anarchie politique — ce cauchemar qui pèse sur le troupeau des civilisés — elle a connu l'anarchie morale. L'une mène à l'autre. Et vraiment, lorsqu'une fois les philosophes ont proclamé que la force est le commencement et la fin de tout, de quel droit interdire aux individus, décidés à l'action, les entreprises que la collectivité se permettait jadis au nom des idées sociales de race et de patrie? Dans cette fiction, les deux malfaiteurs qui s'associent pour étrangler une vieille femme et qui ensuite vont dépenser dans un bouge l'argent qu'ils ont volé sur leur victime, n'agissent pas autrement que les soldats qui se portent sur une frontière pour fusiller leurs voisins, et leur imposer, après l'égorgement, une rançon de milliards.

Quelque importance que lui donne l'inquiétude publique, l'anarchie n'est qu'un épouvantail auquel nulle réalité immédiate ne correspond. Il reste encore à la collectivité assez de force morale, d'instinct de ses intérêt généraux pour écraser ces rébellions et pour convaincre l'individu de son

impuissance. Le péril pour la morale n'est point de ce côté-là, mais bien plutôt dans le triomphe imminent du socialisme.

Dans sa forme militante — les périodes d'utopies sentimentales sont depuis longtemps traversées — il ne s'attarde pas à démontrer que ses revendications sont conformes à la justice : il affirme qu'il est la majorité. Il annonce qu'en vertu du droit du plus fort, il oppressera la minorité le jour où il aura fini de compter ses partisans. Le socialiste est tout à fait brouillé avec l'idée chrétienne du prochain. Il ne vise point à établir entre les classes différentes des rapports harmonieux ; il ne veut qu'écraser sous son nombre. Il nous ramène aux conflits d'il y a vingt siècles où une classe écrasait toutes les autres classes à son profit. Mais combien sa domination de majorité béotienne sera-t-elle inférieure à la tyrannie de la cité antique ! C'était une aristocratie qui menait les destinées du peuple athénien pour le profit de l'humanité. Dans la fiction du socialisme moderne, toutes les élites seront écrasées par une démocratie qui se cantonne dans les égoïsmes de l'heure.

— Il faut reconnaître, me disait un homme d'État norvégien, que vos Chambres sont responsables des progrès inquiétants du socialisme. Vous pensez que les prêtres auraient dû sortir du dogme

pour défendre la morale contre les théoriciens de la force ? Vos hommes politiques n'auraient-ils pas dû s'arracher aux polémiques locales, à leur dilettantisme, pour se mettre an courant des problèmes dont les socialistes prétendent connaître seuls la solution? Il est chimérique de croire que le socialisme soit une panacée à tous les maux, dont les sociétés modernes souffrent ; mais il est exact qu'en France, depuis tantôt cinquante ans, les socialistes ont cherché plus obstinément que leurs contradicteurs un remède à ces misères.

Et on raillait l'ignorance de tant de politiciens français qui se déclarent socialistes en politique et évolutionistes en philosophie sans expliquer comment ils concilient ces contradictions radicales. La Norvège, plus logique, mieux renseignée, a jusqu'ici victorieusement résisté à l'invasion du socialisme, parce qu'elle ne veut faire le sacrifice, ni à l'État, ni à personne, de cette individualité dont la culture est le but même de l'évolution.

Un Scandinave qui a longtemps servi dans la marine chinoise me rappelait à ce propos comment les Fils du Ciel ont tranché cette difficulté avec bien d'autres.

— Ils sont, disait-il, définitivement ennemis des aristocraties intellectuelles. Lorsqu'un jeune homme montre de l'intelligence, simplement de l'activité cérébrale, on se hâte de le soumettre à un régime

d'examens qui l'occupera sa vie durant et l'empêchera de troubler l'État. On est persuadé que les progrès s'accomplissent à leur heure par l'élévation lente — combien lente ! — du niveau social. Les individus qui les hâteraient pour trouver un emploi à leur génie risqueraient, par égoïsme ou impatience, de les faire avorter. On les considère donc comme un danger public. Si la Chine se découvrait demain un Richelieu ou un Bismarck, elle se hâterait de l'envoyer à l'école des trente mille *caractères*; elle le mettrait dans une cage (c'est ainsi que l'on en use à l'endroit des candidats au titre de mandarin) sous prétexte d'isoler son travail. Elle lui prodiguerait les bourses, elle le gorgerait d'argent, et, dans cette pensée que l'inaction de l'individu intelligent n'est jamais payée assez cher par l'État, elle lui proposerait avec Confucius, l'idéal de l'obésité, « qui dispose à l'optimisme ». Le résultat du système est connu : c'est la parfaite stabilité politique, c'est-à-dire l'engourdissement de toute pensée, le *statu quo*, l'arrêt dans le développement d'une race, car ce n'est pas de la majorité anonyme et médiocre, mais de la minorité intelligente que l'évolution se soucie ; il faut porter toute notre attention sur les individus de choix qui, sans souci de la famille, de la patrie, ni de l'humanité, partent à la conquête de « leur moi tout rond ».

Ce n'est pas la première fois que nous voyons paraître dans ces pages cette expression si norvégienne. Dans le désir où j'étais d'avoir la théorie complète « du moi tout rond » et de ses droits, j'ai prié un littérateur scandinave, « qui pense et qui écrit pour son plaisir », de me décrire cette catégorie supérieure du « moi ». Voici ce qu'on m'a répondu :

— Vous avez tort de déclarer que l'égoïsme du « moi tout rond » est antisocial, immoral et le reste. Nous sommes les enfants gâtés de l'espèce, les seuls sujets dont elle ait cure; car, c'est par nous qu'elle espère accomplir un progrès. Le bélier que Darwin veut sauver de la dent des loups, c'est celui dont la toison plus épaisse brave les rigueurs de l'hiver. Si, pour subsister, celui-là a besoin de voler à quatre brebis leur part de prairie, qu'il la prenne, et si elles résistent, qu'il les tue de ses cornes plus robustes. La sélection — c'est-à-dire le progrès — se désintéresse du troupeau. L'espèce vit pour produire de temps en temps ce sujet d'élite, ce chef de file auquel tout doit être sacrifié.

» Dans l'ordre humain, cette qualité exceptionnelle varie d'un chef de file à l'autre. Il pourra se faire que ce soit seulement la beauté plastique, la belle proportion du corps, l'harmonie des lignes. Le devoir particulier de cet être beau, son droit pour

mieux dire, sera de se procurer tout ce qui peut porter sa qualité distinctive à son plus beau relief. « En se parant, disait votre sage Renan, une femme accomplit un devoir, en un sens le premier de tous. » Et des sereines hauteurs où l'avait élevé sa méditation, il n'hésitait point à déclarer « que la beauté vaut la « vertu ». De même un sujet souverainement intelligent aura le droit de se cantonner dans son intelligence, de lui sacrifier les tendresses convenues, les préjugés soi-disant respectables. Aucune tradition de famille, aucun lien de reconnaissance, aucun égard pour les convictions des autres, ne devra mettre une limite à son désir d'analyser, de comprendre, de scruter, de juger, de percer d'outre en outre. La nature l'a armé d'un outil perforant; il faut qu'il l'exerce; le cri de la souffrance humaine ne l'arrêtera pas plus dans l'exercice de son acuité intellectuelle que le gémissement du sapin sous les scies n'inquiète nos ouvriers. Enfin, si le chef de file n'est ni un prototype de beauté, ni une intelligence d'exception, mais seulement une force de volonté, une énergie, une puissance d'action accumulée, c'est perdre son temps que de lui apprendre ce qu'il sait en naissant : à savoir qu'il est au-dessus de la loi, de toutes les lois, que le monde a été créé pour lui servir de champ d'exercice, qu'il est le type merveilleux de ce que

Nietzsche a appelé l' « uebermensch », c'est-à-dire le héros de l'espèce, l'attendu de la sélection, celui qui a le droit.

» On rit, quand on voit de vieilles bonnes femmes d'historiens demander compte à votre Napoléon du sang qu'il a fait verser. Si pour des motifs de sensibilité, cet « uebermensch » se fût arrêté dans le développement de son ambition, il n'eût pas donné à l'humanité le type idéal de l'homme d'action. La France aurait probablement vu périr une unité lentement conquise par ses rois; elle aurait perdu le loisir de penser, de travailler pour l'humanité entière. Qu'importent la souffrance de millions et de millions d'hommes, l'immense égorgement, l'épuisement de générations, si, de ce cimetière, un homme se dresse, qui montre la route à l'espèce, et fait, une heure, sur l'horizon, le geste des conducteurs de races. »

Il reste peut-être que beaucoup d'hommes dont le triomphe ne servira point l'espèce auront une fâcheuse disposition à se considérer comme des « uebermensch ». Je me souviens d'avoir lu dans la *Chronique des ordres de chevalerie* de Schulze, lieutenant royal prussien (Berlin, 1855), cette anecdote caractéristique. Quand l'impératrice Éléonore fonda, en 1668, pour les grandes dames autrichiennes l'ordre de la Croix-Étoilée, elle déclara dans ses

statuts que cet insigne serait accordé aux personnes qui auraient reçu du ciel l'avis pieux d'en faire la demande. Or il arriva que toutes les dames furent divinement avisées, et il y eut nécessité de faire un tri. A présent que Nietzsche a fondé la catégorie des « uebermensch » à laquelle tant de privilèges sont attachés, tout le monde va reconnaître en soi les signes précieux dont la sélection a marqué ses élus. Si les États veulent éviter de tomber dans l'immédiate anarchie, il leur faudra charger le gendarme, au besoin le bourreau, de couper court aux entreprises de ces nouveaux prétendants. Aussi bien n'est-ce pas l'histoire d'un de ces « uebermensch » apocryphes que Stendhal, le grand patron de tous les dilettantes, a dépeinte avec la prescience du génie dans ce Julien Sorel du *Rouge et noir*, que le souvenir de Napoléon hante depuis le berceau, qui règle sa vie de petit secrétaire, presque de domestique, sur la vie du demi-dieu; dont tout l'effort aboutit à la séduction d'une jeune fille romanesque, d'une femme mal mariée; qui assassine une de ses maîtresses et qui meurt sur l'échafaud? N'est-ce pas l'histoire d'un « uebermensch » de l'espèce inactive, merveilleusement intelligent, et tout contemporain, que M. Maurice Barrès nous comptait naguère dans son livre *l'Ennemi des lois?*

La Norvège, qui a cette probité de faire passer

dans le domaine de la pratique toutes les vérités dont son intelligence est impressionnée, a vu dernièrement s'élever au-dessus du niveau de l'égalité démocratique toute une caste de ces « moi tout ronds ». Je ne crois pas que nos psychologues et nos sociologues modernes puissent trouver un sujet de méditations plus contemporaines que l'étude de cette génération spontanée d' « uebermensch » norvégiens, dont l'histoire et les aspirations ont été notées dans un livre qui fit du tapage en Scandinavie, *la Bohème de Christiania.*

Une nation démocrate qui a fait son credo des idées évolutionistes, se trouve dans un singulier embarras quand il lui faut concilier ses convictions politiques avec ses convictions scientifiques. La Norvège, qui avait anéanti son aristocratie, ne pouvait songer à la rétablir, ni, d'autre part, empêcher des citoyens, marqués d'un don exceptionnel, de se mettre à part et au-dessus du troupeau. Elle concilia ses scrupules en traitant ses artistes, particulièrement ses peintres, comme des enfants gâtés.

Dans le goût passionné que la foule professe chez nous pour le comédien, cet artiste inférieur aux autres, puisqu'il ne crée rien, nous avons un avertissement de la tendance que manifestent toutes les démocraties à considérer les artistes comme les héros de la sélection. La foule ne peut pas pénétrer le rêve

d'un mathématicien, d'un philosophe, voire d'un écrivain qui pense hardiment. L'effort de tous ceux-là est enfoui dans les livres ; il est aussi inaccessible au grand nombre que la lecture d'une partition d'opéra. Au contraire, l'art du comédien, l'œuvre plastique du sculpteur et du peintre apparaissent sans effort. Un coup d'œil suffit pour en prendre connaissance. Ils ont cette réalité sensible qui se manifeste aux foules comme l'unique réalité.

Le goût de lecture, l'investigation du libre examen étant plus répandus en Norvège que chez nous, les littérateurs furent associés là-bas au triomphe des peintres. (Il ne pouvait être question des sculpteurs ; la sculpture est une plante de terres méridionales et de climats modérés.) Tous ces privilégiés de l'espèce se groupèrent. Ils formèrent une petite société qui entendait, sans souci des lois morales ni du scandale, vivre cette libre vie des instincts, à laquelle les « uebermensch » ont droit. Ces jeunes gens étaient persuadés d'ailleurs de l'élévation de leur mission. Je me demande si le mot de théocratie ne conviendrait pas mieux que celui d'aristocratie aux naïfs apôtres qui se crurent chargés d'enseigner au monde une religion nouvelle :

« Appuyer la beauté sur la raison, remplacer les sectes religieuses par le culte de l'art, voilà l'œuvre du présent et de l'avenir. Le cœur bat de fierté et

d'enthousiasme à la pensée que la première application de ce principe de lumière sera faite par la Norvège. L'orgueil de ces pays qui se disent le flambeau du monde et qui n'ont produit que révoltes, bassesses, confusions, sera écrasé sous les pieds de celui pour lequel ils n'ont eu que moquerie et indifférence. Sachant que tous les hommes sont frères, ce petit pays ira vers vous, il pansera vos plaies, il redressera vos erreurs, il vous conduira par la main vers ces hauteurs où naît la lumière, où la beauté, et la raison. l'esprit et la matière s'unissent et se combinent pour produire l'harmonie. Salut au temps nouveau ! Salut au règne de l'art[1] ! »

Dans l'indulgence que la démocratie norvégienne témoignait alors à ses artistes, il y avait encore la satisfaction de voir en eux des révolutionnaires. Gens de lettres, ils s'affranchissaient une fois pour toutes des imitations danoises ou suédoises des Tegner ou des Œhlenschlager; peintres, ils secouaient le joug des écoles classiques pour se faire les disciples de Bastien Lepage et du plein air français; enfin ils étaient les ouvriers actifs du « mouvement national. » Il arriva, comme toujours, que les suiveurs compromirent les porte-bannières. On vit se grouper autour des vrais « uebermensch » des gens qui cherchaient

1. M. Gjertz, *L'Enthousiasme*, Lettre XVIII.

seulement une occasion de rompre avec les vieilles traditions de respect humain et de belle tenue, un peu hypocrite, pour mettre cyniquement en liberté leur tempérament de bombanciers. « Il vaut mieux ne pas parler de cela, » est une phrase que j'ai entendue plus de cent fois dans la bouche de mes amis norvégiens quand ils s'étaient laissés aller à me découvrir quelques-unes de ces tares dont souffre leur patriotisme. Je me souviens de ce vœu respectable et je ne reproduirai pas ici les chroniques de *la Bohème de Christiania.* Je citerai un seul fait qui donnera la note des libertés que ces jeunes affranchis prirent avec le commun des hommes.

Un romancier norvégien a écrit un livre où il raconte l'histoire que je résume :

X... (mettez ici le nom d'une personne très connue à Christiania et sur le continent, que l'auteur nomme en toutes lettres) X... est mon meilleur ami. J'ai trouvé une femme dans sa maison, la sienne. Comment l'amitié que j'avais pour X... aurait-elle pu m'empêcher d'avoir de l'amour pour sa femme? Ce sont là des sentiments parfaitement différents. La femme de X... a eu de l'amour pour moi; nous nous sommes entendus ; nous nous sommes rencontrés dans des rendez-vous, ici, là, ailleurs. (Les endroits sont désignés aussi clairement que les personnes). Au moment où la femme de X... a décidé de se don-

ner à moi, j'ai dû lui faire deux aveux bien humiliants. Le premier, c'est que les excès de ma jeunesse me mettaient dans l'impossibilité d'aller au bout de notre aventure ; le second, c'est que le hasard des rencontres de carrefour m'a si fort malmené, que l'obstacle que nous trouvons à nos satisfactions est peut-être une heureuse fortune pour ma partenaire. »

Et cet homme sans préjugés conclut en substance :

« Voilà la vérité sur l'aventure d'X..., de sa femme et de moi-même. Il n'y avait dans tout cela qu'une chose condamnable, le mensonge. Il est à nu. La vérité que j'ai dite nous honore tous les trois. J'espère que X... sera de mon avis et que ce récit ne changera rien à nos relations de bonne amitié. »

Cette fois, la Norvège se révolta ; elle brûla le livre ; elle expulsa l' « uebermensch » ; elle fit la vie si dure aux « bohémiens de Christiania » qu'ils durent renoncer à se poser publiquement en chefs de file. Il ne reste d'autres traces de ce mouvement que la mauvaise habitude qu'ont gardée quelques jeunes femmes artistes de boire plus que raison dans des cafés, de fumer le cigare les jambes croisées, en signe d'indépendance, et d'afficher des amitiés masculines avec un mépris exagéré du qu'en dira-t-on.

Mais dans le même temps que la Norvège se débarrassait de ces faux poètes, elle a affirmé son admiration tardive, aujourd'hui presque supersti-

tieuse, pour un homme en qui les générations nouvelles se plaisent à saluer un véritable « uebermensch ».

Ceci est la première vue que j'ai eue d'Henrick Ibsen, dans le salon de lecture d'un hôtel, à Christiania.

« Un monsieur, renversé dans un fauteuil, lit un journal allemand, grand ouvert. Je n'aperçois que la semelle de ses bottes et le sommet de son chapeau. On m'avertit que c'est Ibsen. J'attendrai, pour entrer en relations avec lui, d'avoir fait porter à son appartement de Victoria-Terrasse les lettres d'introduction que George Brandès m'a données. »

Un homme est toujours un commentaire de son œuvre, un idéal ou une caricature de son effort. Avant d'aborder celui-ci, je voulais le voir.

Point n'est besoin que l'on vous pousse le coude dans la rue pour vous avertir que ce monsieur qui passe est Henrick Ibsen. Il n'y a guère dans Christiania une vitrine de librairie où le portrait du grand homme ne trône, entre les cascades et les glaciers norvégiens. Et il ressemble merveilleusement à ses photographies. La nuance vaut qu'on la note. Le philosophe semble s'être modelé sur ces images. Il leur a emprunté leur expression immobile, leurs gestes figés. Il n'y a dans cette face, encadrée par la coupe de la barbe, que deux traits vraiment vivants : la bouche et les yeux.

D'ailleurs, pour juger ce visage, il faut dégager la tête de la forêt de cheveux qui la coiffent comme une perruque à marteaux ; surtout il faut émonder cette mousse de favoris blancs qui semble quelque boa de plumes légères. Alors le masque s'affirme. La bouche mince apparaît, sans lèvre supérieure; si l'on aperçoit l'autre, c'est qu'une nuance de mépris la découvre. Les rides profondes qui, de chaque côté, descendent de l'aile du nez aux commissures, aggravent ce caractère de sécheresse aiguë. La tête tourne volontiers sur l'épaule, comme dans le portroit que Danois Œrick a peint à Rome, en 1879.

Dans cette posture, les yeux abrités par les verres vous regardent de coin. Cela accentue l'expression de hautaine défiance qui est comme la résultante de cette physionomie. L'éclat des yeux est si vif, malgré l'âge et la fatigue générale du corps, qu'on a peine à noter leur nuance indécise. La lumière absorbe ici la couleur. La légère contraction des sourcils au-dessus des lunettes accroît encore l'expression de mécontentement. Elle finit de donner à toute l'âme du visage quelque chose d'hostile, d'intransigeant. d'implacable. Au-dessus de cette froideur agressive, le front est beau. Il bombe, comme celui de Beethoven et d'Hugo, dans la sérénité des pensées libres.

Debout, Ibsen est de petite taille, un peu au-des-

sous de la moyenne. Le volume considérable de sa tête élargie par la broussaille des favoris et des cheveux, la longueur des redingotes descendues jusqu'aux genoux et toujours hermétiquement boutonnées, qu'il porte avec la cravate blanche, par goût de la dignité doctorale, le rapetissent encore. Les pas d'enfant qu'il fait sous ce long buste achèvent de donner à sa démarche une surprenante raideur ; cela va jusqu'à l'ankylose d'une poupée ; mais pour peu qu'on s'approche et qu'on regarde, toute pensée caricaturale s'évanouit. On sent que cet homme qui passe s'est redressé sous le destin : il ne pliera plus.

Deux fois par jour, une au moins, il sort du magnifique pâté de maisons de Victoria-Terrasse d'où ses fenêtres découvrent le fiord, toute la rade. Une main dans le dos, l'autre appuyée sur son parapluie, luisant d'un coup de brosse soigneux, comme un astiquage militaire, la tête tantôt baissée, tantôt relevée, très haut, en l'air comme pour apercevoir les nuages sous les lunettes, Henrick Ibsen se dirige de sa maison au Grand-Hôtel, en ligne droite. Si des promeneurs se trouvent sur le passage du maître, ils s'écartent à la hâte. Si c'est une voiture, un tramway qui barre la route, Ibsen n'esquisse pas un mouvement à droite ou à gauche pour éviter l'obstacle en déviant de son chemin. Il s'arrête et il

attend. Il a de la boue (fréquente en ce pays) une inquiétude d'hermine. Le souci de tenue qui, dans le portrait d'OErick, lui a fait arborer ses décorations ne l'abandonne jamais.

Toutes les fois que nous avons conversé, son premier soin, après quelques paroles courtoises, était pour l'ébouriffement de ses cheveux. D'un geste, toujours le même, il tirait de sa redingote un peigne formidable, et pan, pan, pan, pan, en quatre coups, il remettait à leur place historique les pointes de ses favoris, les ailes de ses cheveux. Une fois, comme il parlait du déterminisme avec une singulière élévation de pensée, je le vis s'arrêter soudain, et une terrible moue de mécontentement fit avancer sa lèvre inférieure; il venait de s'apercevoir qu'un des boutons de sa redingote pendait au bout du fil. Si je note ces détails infiniment petits, c'est qu'ils font un contraste caractéristique avec l'habitude de nos écrivains. Leur fantaisie d'artiste les porte pour la plupart à un certain laisser-aller de tenue, qui, à l'occasion, n'exclut pas la recherche. Surtout, ils évitent comme un déshonneur de ressembler à un notaire endimanché, à un chef de bureau, à un magister.

L'idéal correct du dramaturge norvégien est celui de toute sa race : la bonne tenue bourgeoise, cossue dans l'épaisseur du drap, cérémonieuse dans la cravate de batiste. Ce n'est pas « cher maître » qu'il

veut qu'on l'appelle, ce n'est même pas « cher grand maître », c'est « monsieur le docteur ». Il a un titre, un diplôme, comme il a une cravate blanche, comme il a des décorations, et, alors que son génie le met hors des rangs, il se complaît dans ces conventions de garde-robe, dans ces vétilles de mandarinat. Singulier exemple, dira-t-on, des contradictions de l'homme ! Qui sait si ces contrastes n'ont point dans le caractère une utilité de contrepoids. « Comme un homme ne peut avoir qu'une hardiesse dans sa vie, disait M. Renan, j'ai été chaste », de même le destin a voulu qu'Ibsen, le grand affranchi, épuisât dans l'estime du doctorat et des cravates de batiste sa courte provision de respect.

A l'issue de nos entretiens, j'ai demandé à Ibsen s'il désirait prendre connaissance des notes où j'avais résumé nos causeries. Il a bien voulu me dire qu'il me laissait toute liberté : un poète n'est pas un théoricien, il se réserve le droit d'évoluer au gré de sa pensée; il ne veut pas qu'on l'enferme dans des contradictions. Et, en effet, que penser des gens qui reprochèrent à notre Victor Hugo d'avoir varié dans ses convictions politiques, chanté successivement Louis XVII, Napoléon II et les misérables ? Il fut un temps, voisin du nôtre, où les opinions politiques étaient, comme le nom et la terre, un héritage de famille.

A trois générations de distance, il était glorieux pour un homme de représenter dans un parlement des idées que son père et son grand-père avaient défendues. On estime aujourd'hui que celui à qui l'expérience personnelle n'a rien appris est un dangereux fanatique. On sait gré à un homme de bonne foi de modifier ses jugements avec les années, on estime que cette perpétuelle « muance » est un signe de perfectibilité.

C'est que nous sommes, volontairement ou non, des disciples de la philosophie évolutioniste ; nous mettons l'amour de la vérité au-dessus de l'amour-propre d'un individu, au-dessus des traditions d'une famille, au-dessus des intérêts d'une caste.

La crânerie avec laquelle, en plein cœur de production, Henrick Ibsen a changé son orientation littéraire est un bel exemple de probité philosophique. Si orgueilleux qu'il soit de sa personnalité, il n'a jamais méconnu qu'il devait à un autre homme, à George Brandès, l'éveil de sa pensée aux réalités scientifiques. Du jour où il a senti un sol ferme sous ses pieds, il a marché devant soi à travers les systèmes, les préjugés, la haine, les enthousiasmes, avec cette décision de direction qui, encore aujourd'hui, fait s'écarter à sa vue les promeneurs de Karl-Johans-Gade. Il sent qu'il est une force et il veut faire jusqu'au bout son métier de force, sans

se préoccuper des réclamations et des applaudissements qu'il soulève.

Sa confiance dans l'évolution, ses convictions déterministes n'ont pas toujours été aussi solides.

Quand, tout d'abord, nous entendîmes prononcer son nom par les Allemands, par les Anglais et par quelques cosmopolites, nous venions de lire avec passion les romanciers russes. Ils nous avaient captivés par l'audace de leurs analyses psychologiques, par leur inquiétude des problèmes moraux. Ils nous avaient déçus au moment de conclure. Nous les avions vus sombrer dans une pitié inactive, parfois sadique, voluptueuse comme la morphine et qui ne pouvait servir de base à l'idée moderne du devoir.

Au contraire, on nous parlait d'Ibsen comme d'un homme qui recherchait la vérité, avec une passion à laquelle aucun respect philosophique, politique ou religieux ne mettait de bornes. Il parlait souvent de la *mission de l'écrivain*, de ce devoir de franchise qui est le lot des esprits supérieurs. Tout de suite notre curiosité fut attirée, fixée par la lecture de quelques traductions. Nous fîmes au nouvel apôtre tous les sacrifices qu'il demandait, pour l'amour de cette pierre philosophale que nous espérions trouver dans son creuset, parmi les cendres.

— Voilà, dis-je à Ibsen, comment vous êtes goûté

à Paris. Il y a du fanatisme dans le culte que vos dévots vous rendent. Que vous y consentiez ou non, ils ont fait de vous un oracle ; encore qu'ils ne se lassent pas de retourner les énigmes que vous leur proposez, ils espèrent tout bas que, un jour, vous vous expliquerez plus clairement. S'ils l'osaient ils vous diraient que c'est votre devoir.

Ibsen sourit :

— Personne, dit-il, n'a de mission dans ce monde et si ce m'est une joie de voir que beaucoup de gens viennent à ma pensée, je n'ai vraiment jamais songé qu'à moi-même. Chacun de nous est la résultante nécessaire de ses hérédités, du milieu où il a vécu, de l'éducation qu'il a reçue, et la vérité dont cet être si individuel est capable demeure une vérité toute particulière. Nul ne peut songer sans déraison à imposer à son voisin une solution qui ne vaut que pour lui-même.

Cette profession de foi déterministe ne cadre pas avec tout ce que le poète a écrit, mais elle donne, à l'heure qu'il est, l'exact diapason de sa pensée. Certes, quand il composa *les Revenants*, Ibsen croyait que l'éclat de la vérité est irrésistible, qu'il attire les hommes comme un phare rallie les oiseaux. Mais l'aventure de cette pièce, le scandale de la représentation, les polémiques, la persistance de rancunes qui, encore à l'heure où j'écris, rendent

une reprise des *Revenants* impossible sur le théâtre de Christiania, tout ce concert d'injures violentes et mesquines écœura le poète. Il songea que « peut-être les hommes n'aiment pas la vérité, mais seulement ses apparences », et il écrivit *le Canard sauvage*, c'est-à-dire la satire de tout ce qu'il a rêvé, un éclat de rire sur lui-même et sur son optimisme, un douloureux égorgement de ses illusions. Dans ce drame il n'y a pas un personnage qui ne mente aux autres et, qui pis est, à soi-même. Le cynique lui-même n'est pas sincère, il se fait plus mauvais qu'il n'est. Il tire de ses vices plus de fierté fanfaronne que de jouissance.

Le *Canard sauvage* a brillamment réussi auprès du public; mais un instant il a désorienté ceux qui, comparant cette pièce aux œuvres précédentes du poète, cherchaient à en dégager sinon un enseignement, au moins une philosophie. Ils se sont demandé si, une fois de plus, Ibsen ne brûlait pas ce qu'il avait adoré; l'ironie du maître scandinave n'a rien d'extérieur et qui avertisse. Un moment, elle a fait si étroitement corps avec sa pensée que les disciples ont pu la confondre avec cette pensée même. C'est seulement des mélancoliques sommets de *Solness* que l'on juge ce passé avec justice.

— Si peu doués, disais-je à Ibsen, si peu doués

que nous soyons pour déchiffrer des symboles, nous avons bien senti que c'était vous-même ce constructeur qui élève des tours sur les maisons qu'il édifie ; et quand notre rêverie s'arrête sur des phrases comme celles que vous placez dans la bouche de Solness : « J'ai rêvé de construire des demeures claires où les hommes seraient bien pour vivre, où père, mère et enfants passeraient leur existence dans l'heureuse certitude qu'il est doux d'être sur la terre et de s'appartenir les uns aux autres dans les petites choses comme dans les grandes », alors nous songeons que peut-être vous n'avez point toujours eu le même sourire d'ironie devant cette question : « L'homme de pensée a-t-il une mission? » Nous nous demandons si vous aussi, jadis, vous n'avez pas rêvé de bâtir de beaux systèmes où la vie serait moins dure pour vos frères les hommes. Qui sait si la mélancolie de Solness, si cette certitude déterministe où nous vous trouvons aujourd'hui n'est pas le regret d'un écrivain qui, sur la fin de sa carrière, regrette de voir que l'effort d'une pensée, même géniale, a si peu d'action sur une génération d'hommes?

Ibsen répondit :

— Rappelez-vous que Solness ne prononce pas seulement les paroles que vous avez rapportées, mais celles-ci encore : « Peut-être que les hommes ne désirent plus qu'on leur bâtisse des foyers. »

Là-dessus, il y eut un silence, puis le poète dit :

— Vraiment, je suis heureux d'être si bien compris en France.

Et une seconde, il s'attendrit.

Je dois à cette minute d'émotion, rare chez Ibsen, les franches explications qu'il a bien voulu me donner sur le sens caché de Solness.

C'est bien lui-même le constructeur qui a osé élever des tours dans les airs, à des hauteurs où les autres architectes n'avaient pas monté. Mais le scepticisme est entré dans le cœur de cet homme que la foi avait fait si audacieux. Voici qu'il n'ose plus attacher le drapeau au faîte de ces charpentes que l'on édifie d'après ses plans. Et c'est dans cet état d'âme, douloureux entre tous, où l'homme s'écroule par le dedans, sur soi-même, que Solness reçoit la visite de Hilde.

Sous les traits d'une jeune Norvégienne à qui le grand constructeur a promis, quand elle était fillette, de lui bâtir un jour un château en Espagne, Hilde est la Jeunesse. Solness a assigné une date à l'exécution de ses promesses et à ce rendez-vous-là Hilde vient.

— Est-il vrai, dit-elle, que tu n'oses plus monter au faîte des maisons que tu construis ?

— Non, dit Solness, maintenant j'ai le vertige. Autrefois, les monuments que j'édifiais n'étaient que

des tours d'église. Quand la tour était finie, je montais en haut, je rendais grâces à Dieu. Aujourd'hui, si je m'élevais au sommet des édifices que je bâtis, ce serait pour dire à Dieu : « Je me passe de toi. Tu m'as dupé. Tu ne m'as pas donné le bonheur. Désormais, je veux vivre comme un païen. »

Alors la Jeunesse regarde le vieux maître dans les yeux et elle murmure, la bouche tout près de sa bouche :

— Ose monter encore une fois au sommet de la tour ; dis cela à Dieu et moi je t'aimerai !

Solness a promis et il veut être aimé de la Jeunesse. Il monte ; mais comme la foi lui manque, le vertige le prend ; il tombe, il meurt aux pieds de Hilde.

— Peu importe, dit-elle hors d'elle-même. Peu importe. Il a atteint le sommet.

Le sens de l'allégorie ainsi filtrée et précisée est assez clair. Toutefois, je demandai des explications sur cette parole du Constructeur : « Je veux vivre comme un païen. » Je m'informai si ce mot était à cette heure la conclusion de la pensée ibsénienne, le testament de Solness à Hilde.

Je résume, avec autant de précision que je le puis, la réponse d'Ibsen et toute notre dernière causerie.

L'humanité civilisée apparaît à Ibsen divisée en

deux camps: d'un côté les chrétiens, de l'autre ceux qu'il appelle du vieux nom des rois de la baie: des *Vikings*. « Dans les *Sagas*, dit Solness, il est question de ces Vikings qui faisaient voile vers les pays lointains où ils allaient piller, incendier, tuer les hommes et enlever les femmes... C'étaient là des gaillards à la conscience robuste! Quand ils rentraient chez eux, ils pouvaient manger et boire. Et ils étaient avec cela gais comme des enfants. Et les femmes donc! Souvent elles ne voulaient plus les quitter. » Otez à ce Viking sa cotte de mailles et sa gaffe normande, il est là, vivant, debout à nos côtés. Il s'appelle le *struggleforlifeur*.

Tel quel, le poète l'admire parce que c'est un « homme complet », un « moi tout rond », un être qui a osé, ayant choisi la route de l'instinct, aller au bout de son instinct. Nulle part Ibsen ne dit que celui-ci soit meilleur que le chrétien; mais le fond de sa pensée, c'est que le franc Viking vaut mieux que le demi-chrétien, qu'un Solness qui a la conscience malade, qui ne peut s'affranchir de l'idée du devoir et qui, tout de même, n'obéit pas aux commandements du devoir. Cet homme moyen, cet homme qui s'appelle foule est le pire de tous. Faux Vikings que les remords visitent, ou chrétiens chancelants qui, au milieu de leur sacrifice, louchent du côté des joies de l'instinct, le poète les hait et les

méprise également, parce que le mensonge les habite et que, si on les laisse faire, ils éterniseront les doutes où nous nous débattons.

Quel doit être, dans ces circonstances morales, l'acte d'un écrivain dont une génération attend un signe?

Ibsen est trop profondément attaché à cette pensée : « Il n'y a que des vérités individuelles », pour prendre un parti dans le débat. Il ne sait pas si l'humanité voudra être chrétienne ou viking; il ne sait pas si l'humanité a intérêt à être ceci ou cela. Mais il est sûr qu'il est urgent d'obliger tout homme à conquérir la vérité pour soi-même. Le jour où chacun aura fait son examen de conscience et reconnu la voie qui est la sienne, on se comptera ; il se fera une résultante de toutes ces forces et l'humanité civilisée qui, à cette heure, piétine sur place, se remettra en route. Qu'elle s'oriente dans le sens de l'instinct ou dans le sens du devoir, peu importe. Elle ne fera son salut que si elle a été sincère avec soi-même.

On voit donc à quoi se borne le rôle du poète.

Il ne sera pas un prédicateur ; il sera un excitateur de cette indifférence où sont les hommes pour les pensées qui les intéressent le plus. Il ne leur apportera pas une solution générale à des problèmes qui sont particuliers. Il prendra grand soin, au con-

traire, d'éviter toute conclusion dogmatique. Son but sera atteint si, une fois le livre fermé, le lecteur entre en rêverie et si, tandis qu'il se demande : « Qu'est-ce donc que cet homme a voulu dire ? », il découvre la vérité pour lui-même.

Tel est le profit que je souhaiterais qu'un lecteur latin tirât de ces notes de voyage.

Quelques heures avant mon départ de Christiania, je m'attardais dans une dernière causerie avec deux amis qui m'ont affectueusement assisté dans mon enquête. L'un d'eux m'avait accompagné aux rendez-vous d'Ibsen. Ensemble nous revivions les impressions de ces entretiens : nous discutions la conclusion de *Solness*.

On dit :

— Au fond, la morale du « vieil homme » demeure purement esthétique. La science lui a dit à l'oreille une parole qu'il n'ose pas répéter. Nous serons plus courageux. Ce mot d'affranchissement que le monde attend pour se remettre en route, un jour prochain, la Norvège le prononcera.

J'avais le cœur touché de la tristesse du départ ; je sentais remonter en moi, à cette minute, le souvenir de tout ce que j'ai vu de grand dans ce pays et dans ce peuple. J'oubliais les disparates, les con-

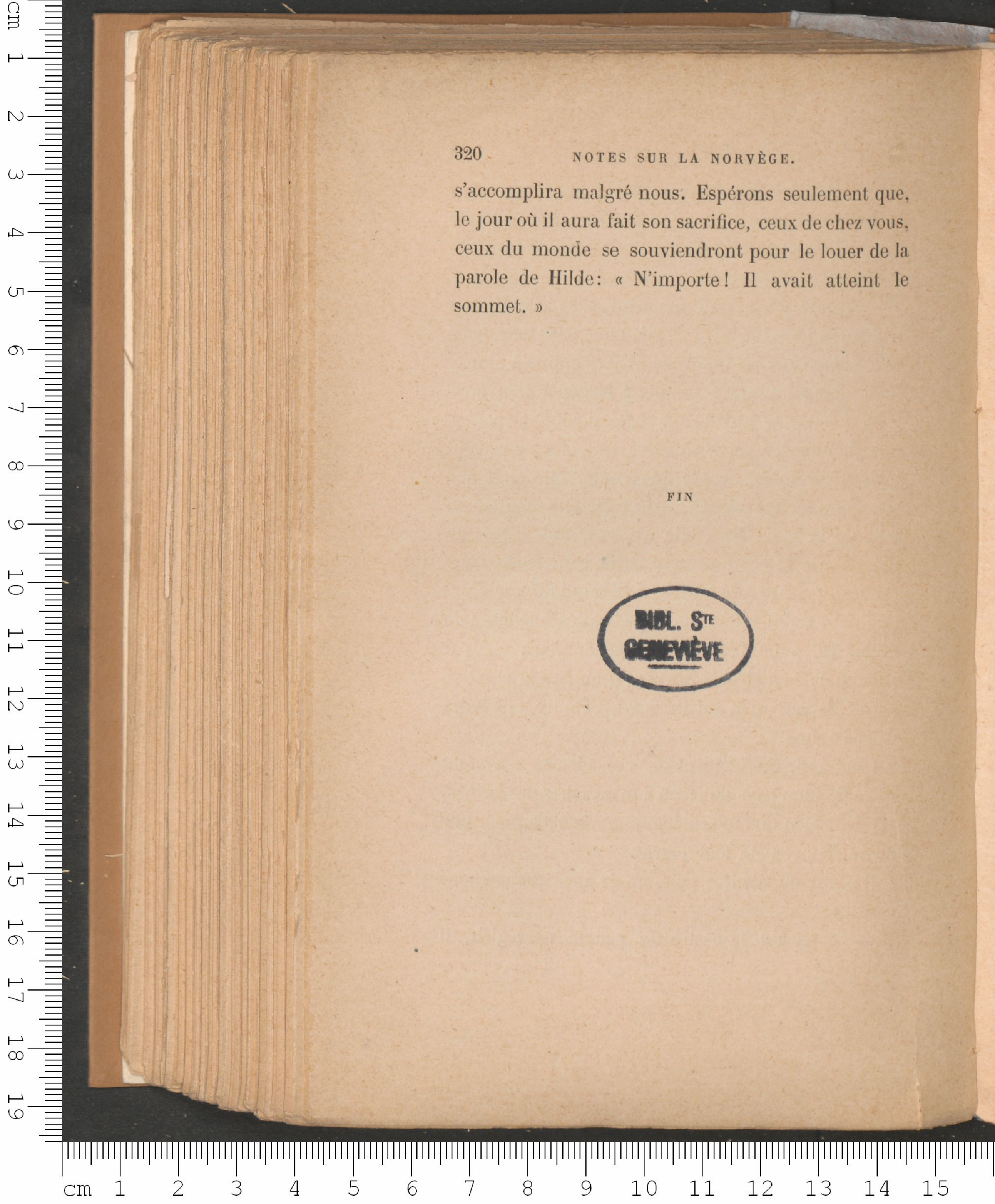
tradictions, les misères. Je n'apercevais plus que la bonne volonté immense, l'audace héroïque de ces fatalistes hommes d'action et je dis avec mélancolie :

— Prenez garde qu'Ibsen n'ait pas écrit *Solness* seulement pour lui-même, mais pour vous tous, pour cette chère Norvège que vous m'avez appris à aimer. Imprudemment, elle a promis à la génération nouvelle qu'elle lui bâtirait un château en Espagne. A cette heure, les yeux son fixés sur elle ; elle veut tenir sa promesse, coûte que coûte. Elle croit que son honneur est engagé. Je le sais, elle montera au faîte de la tour. Mais elle n'a pas, nul peuple au monde n'a le cœur assez pur, la conscience assez robuste, pour prononcer les paroles qui affranchiront l'humanité des affres du devoir et des angoisses du divin. Si, pour l'amour des générations, si, par passion de la gloire, la Norvège prononce la suprême parole, le vertige la saisira comme l'autre, elle finira dans l'abîme.

Ceux qui, au moment de ces adieux, m'avaient parlé de mon pays de façon à m'arracher des larmes, savaient bien que moi-même je me sentais, pour une heure, citoyen de leur patrie.

Il y eut un silence ; puis, un de mes compagnons conclut :

— Si tel est le destin du peuple norvégien, il

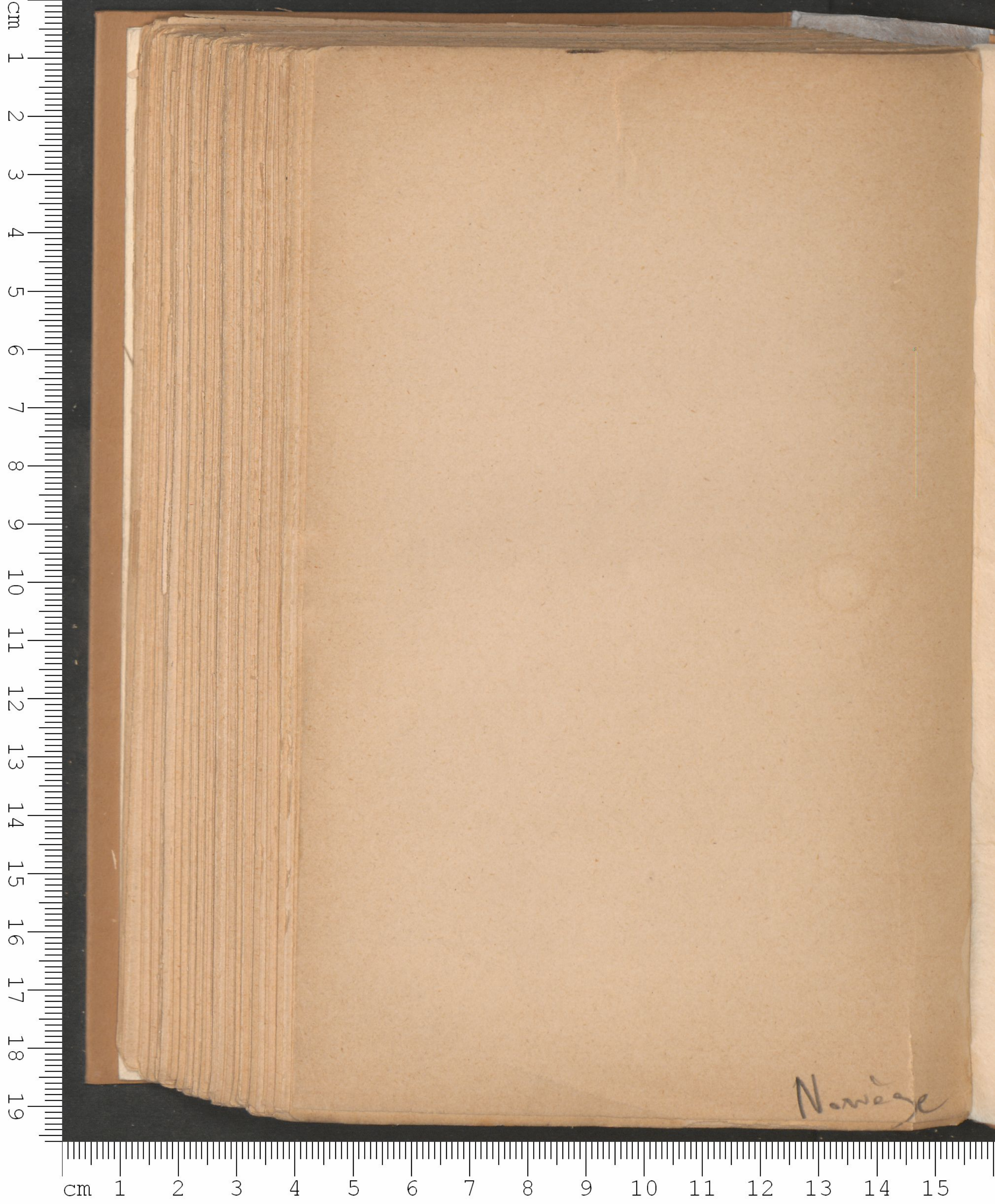


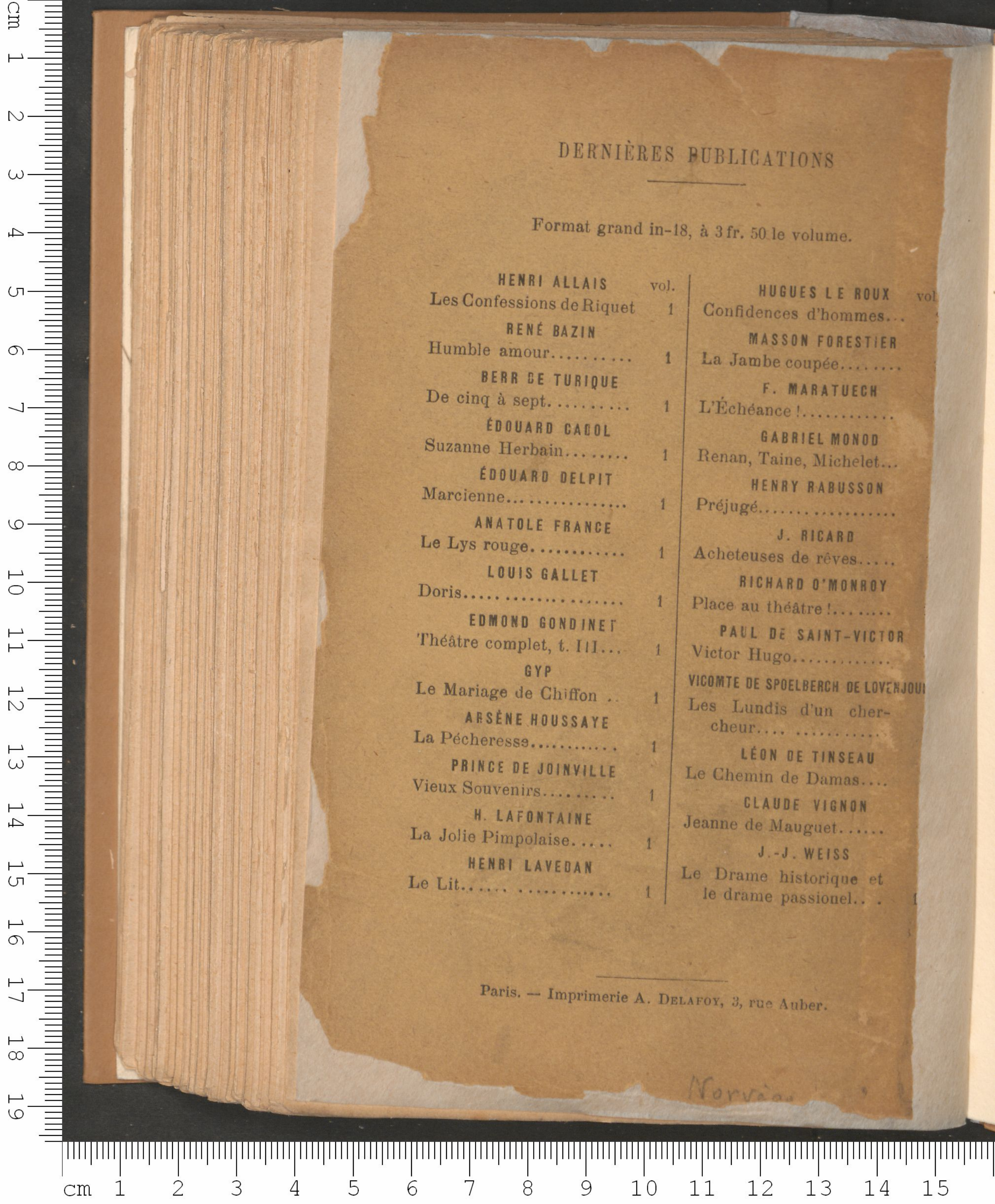
s'accomplira malgré nous. Espérons seulement que, le jour où il aura fait son sacrifice, ceux de chez vous, ceux du monde se souviendront pour le louer de la parole de Hilde: « N'importe! Il avait atteint le sommet. »

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19194-10-94. — (Encre Lorilleux).


Norvège



Paris. — Imprimerie A. DELAFOY, 3, rue Auber.

